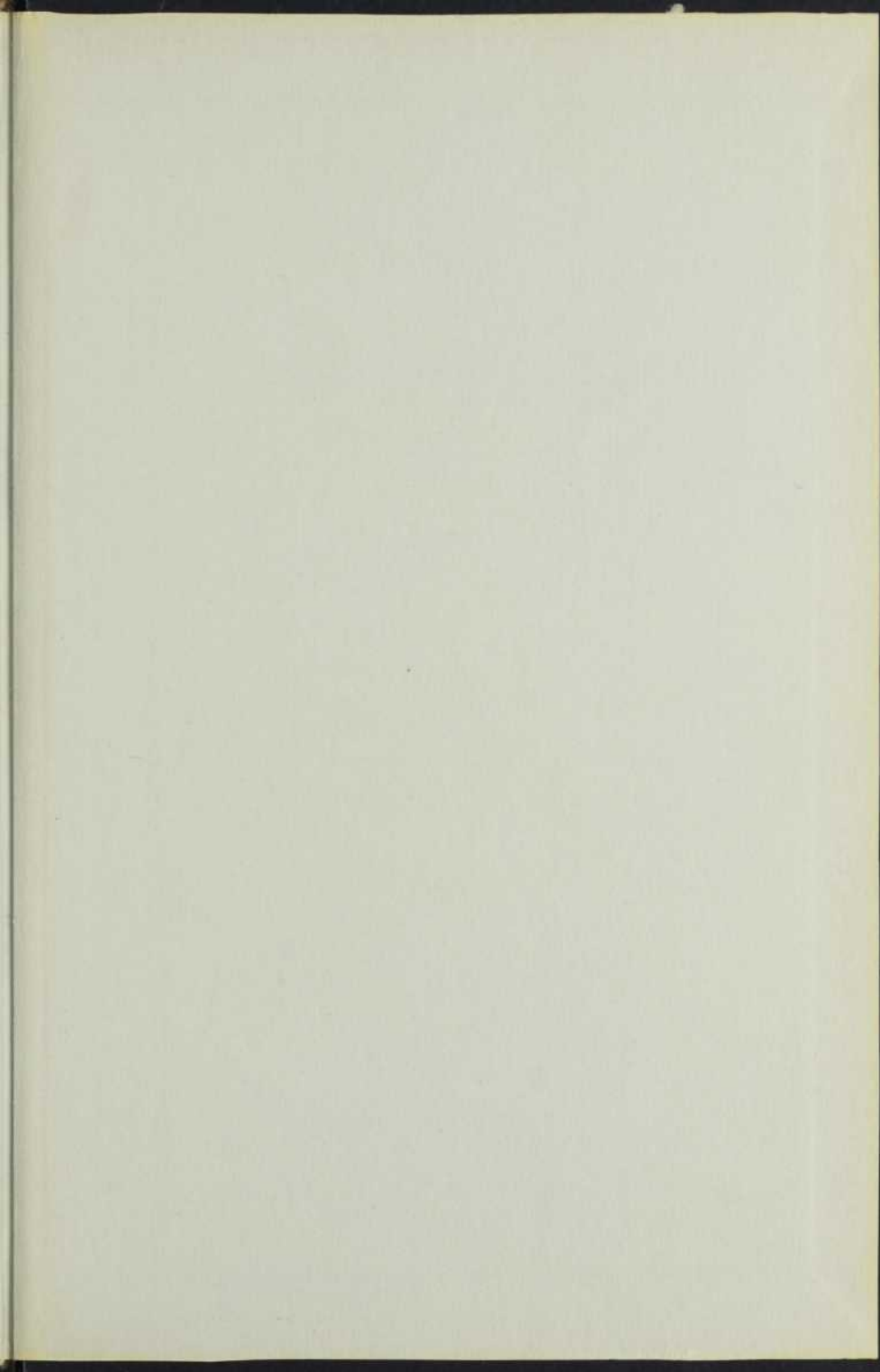
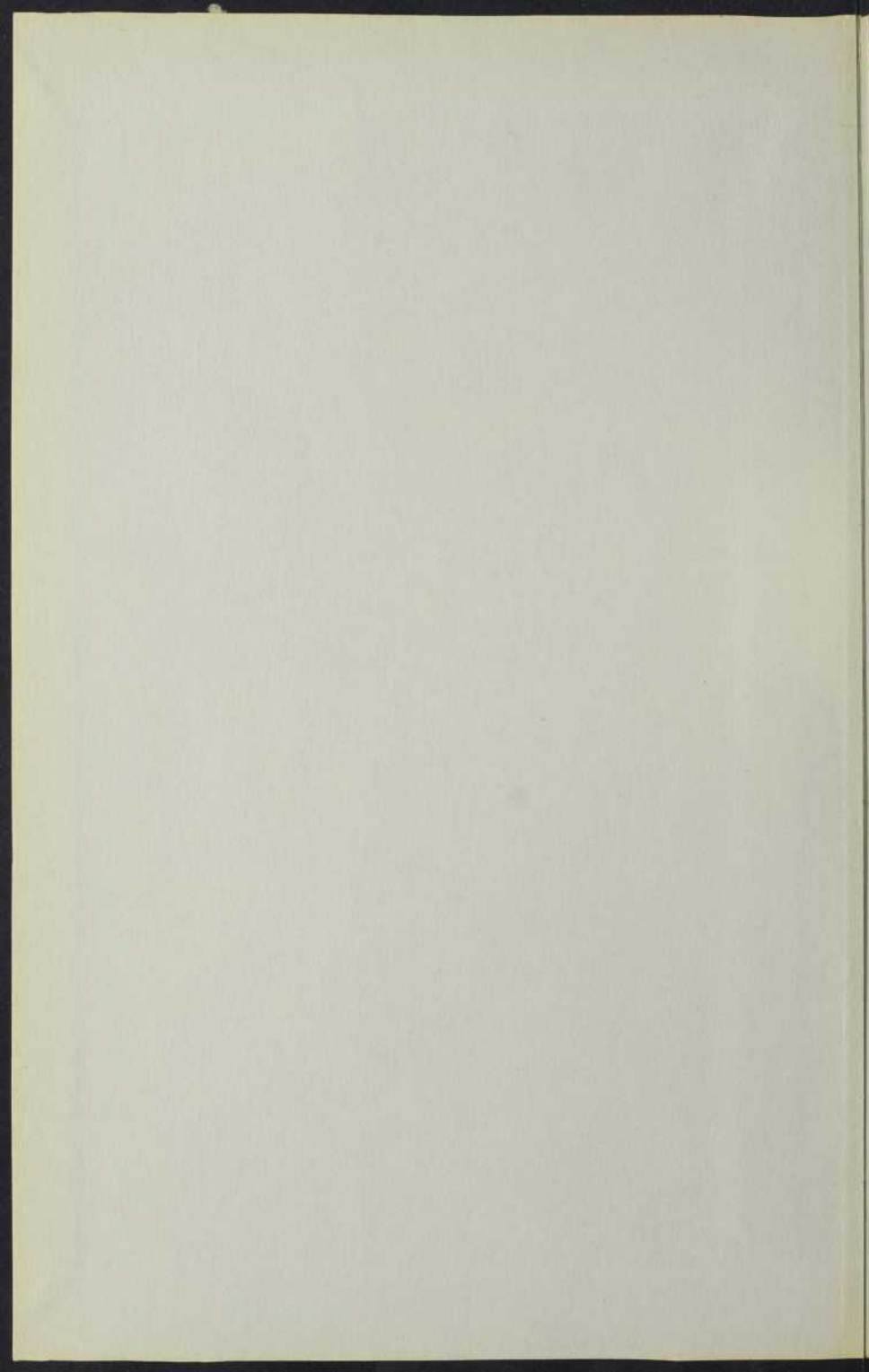




Bibliothèque Nationale du Québec

S





ECRITS DU CANADA FRANÇAIS

thologie

Berthelot Brunet tel qu'en lui-même

Extraits de:

**Le Mariage blanc d'Armandine —
Les Hypocrites — Histoire de
la littérature canadienne-française —
Chacun sa vie — Histoire de la
littérature française (inédit)**

éâtre

**Jacques Brault
Quand nous serons heureux**

ésie

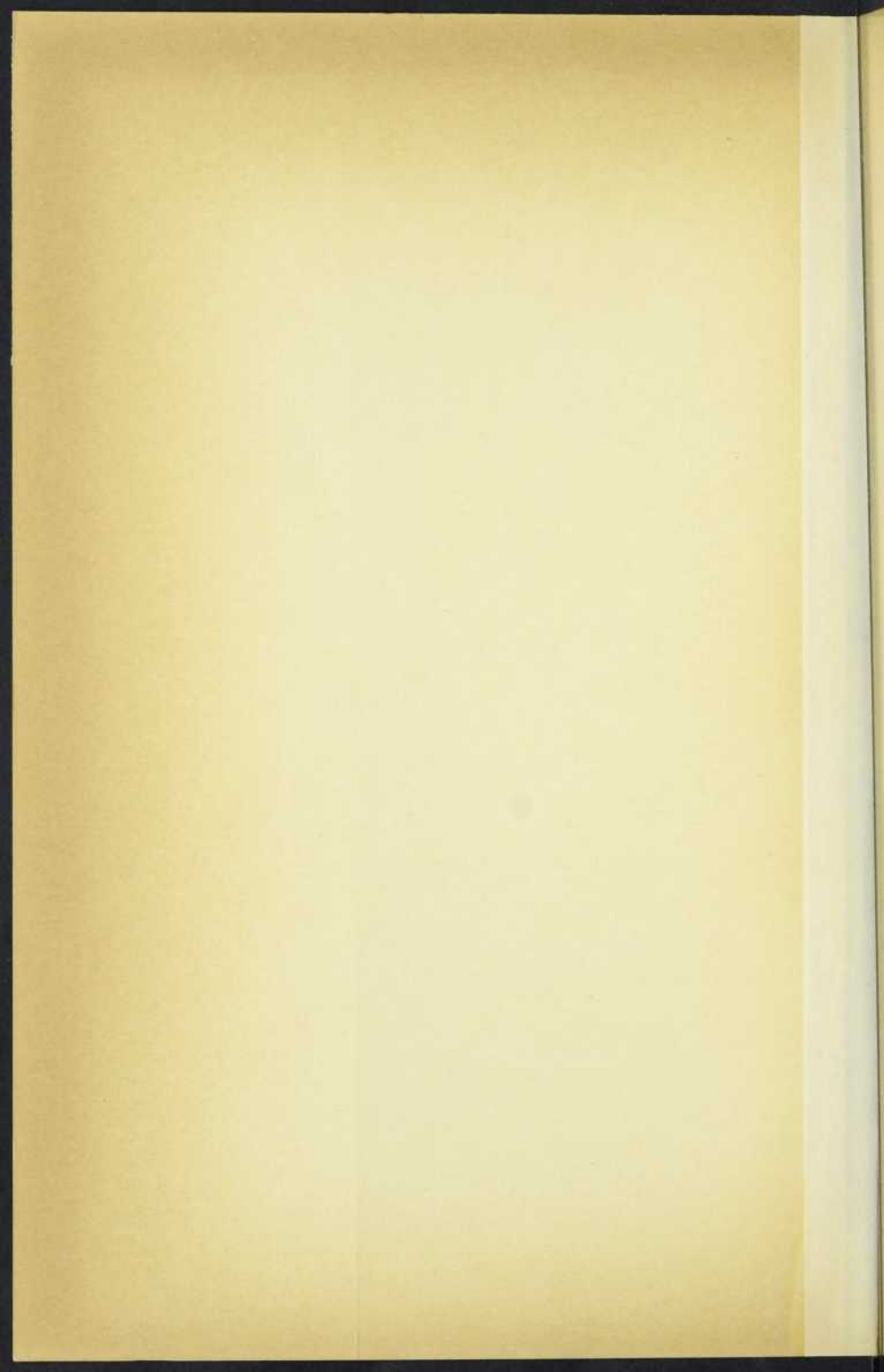
**Pierre Trottier
Retours**

**Madeleine Gagnon-Mahony
L'autre bord de l'hiver**

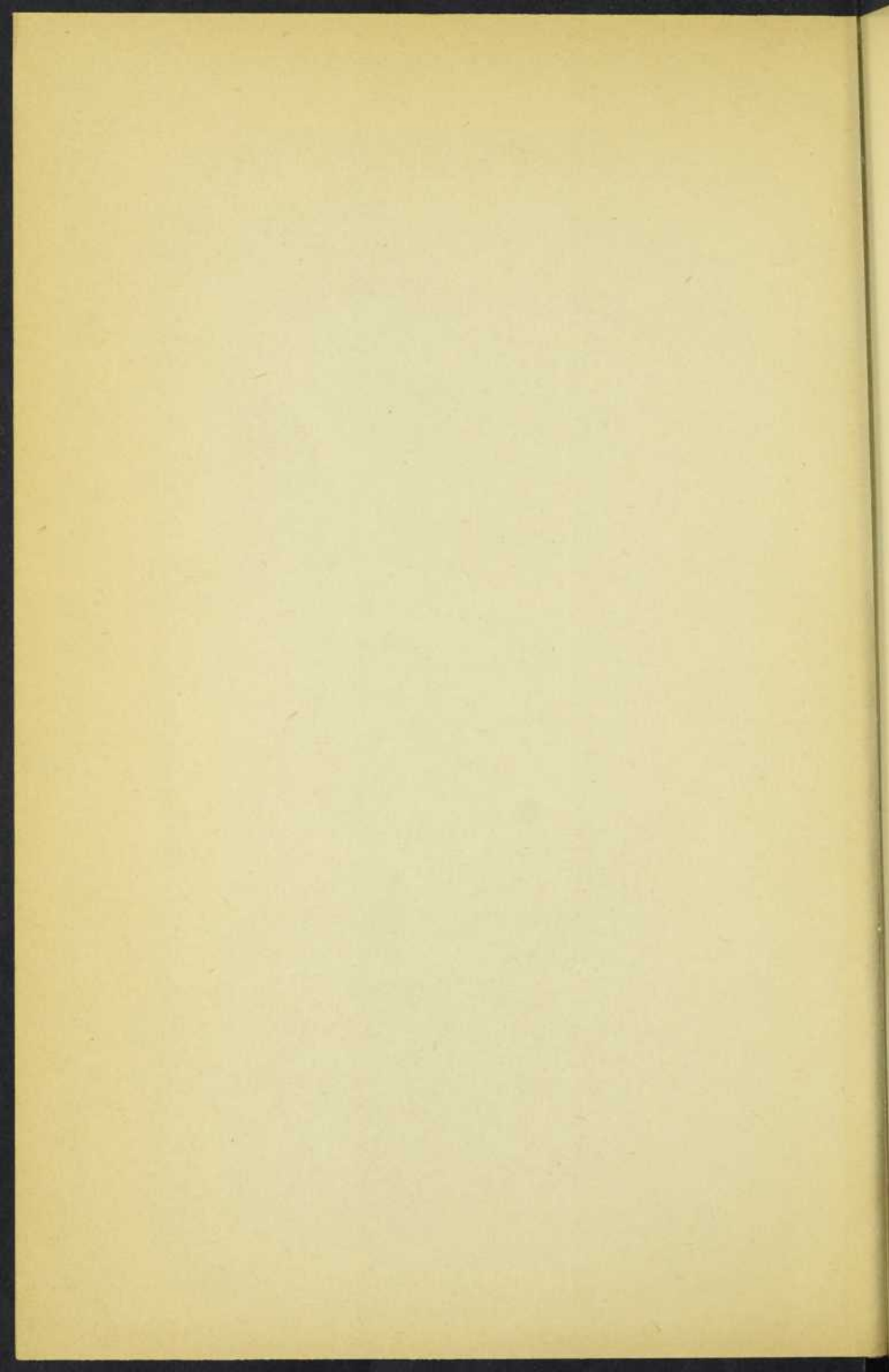
**Pierre Olivier
Ebauches**

ouvelles

**Jacques Boulerice
Le goût du bonheur**



BN



ECRITS
DU CANADA
FRANÇAIS

Note de gérance

*Les Écrits du Canada français
seront heureux de publier tout manuscrit inédit
qui aura été accepté par le comité de rédaction.*

Le prix de chaque volume : \$3.00.

*L'abonnement à quatre volumes : \$10.00,
payable par chèque ou mandat à l'ordre des
Écrits du Canada français.*

Le comité de rédaction :

*Jean-Louis Gagnon
Gilles Marcotte
Gilles Hénault
Jean Simard
Marcel Dubé
Lucien Parizeau
Georges Cartier
Fernand Dumont*

Administrateur :

Claude Hurtubise

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS
380 OUEST, RUE CRAIG, MONTRÉAL 126

29

ECRITS
DU CANADA
FRANÇAIS



Montréal 1970

Notre camarade Robert Elie qui était membre du groupe fondateur des ÉCRITS, et qui a participé activement, depuis le début, au travail du comité de direction, vient d'être nommé directeur associé du Conseil des Arts.

Nous regrettons que ses nouvelles fonctions ne lui permettent pas de continuer sa collaboration.

Notre gratitude et nos meilleurs souhaits l'accompagnent dans sa nouvelle carrière.

LA DIRECTION

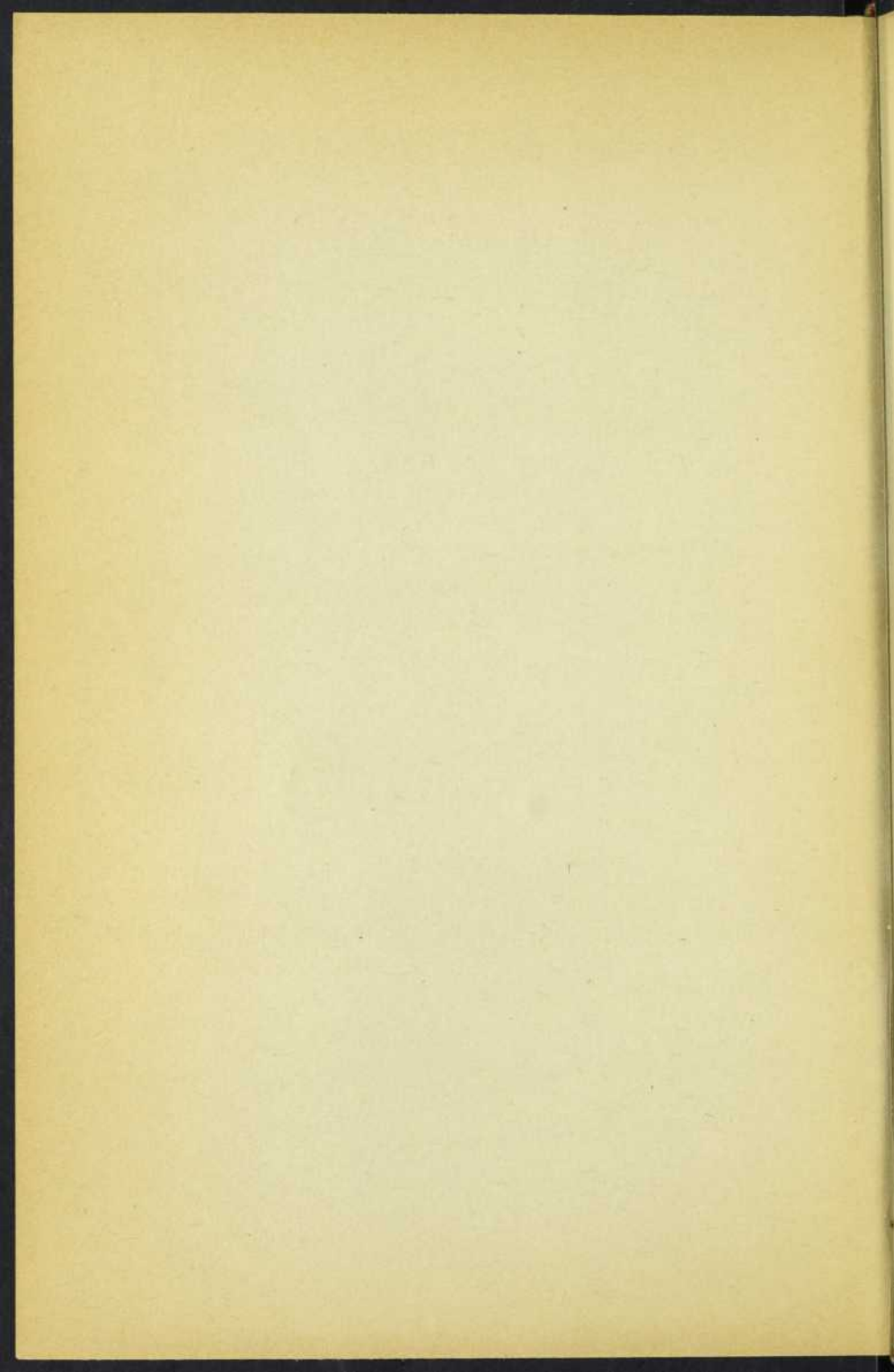


Dépôt légal — 2e trimestre 1970
Bibliothèque Nationale du Québec

Copyright © 1970 LES ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

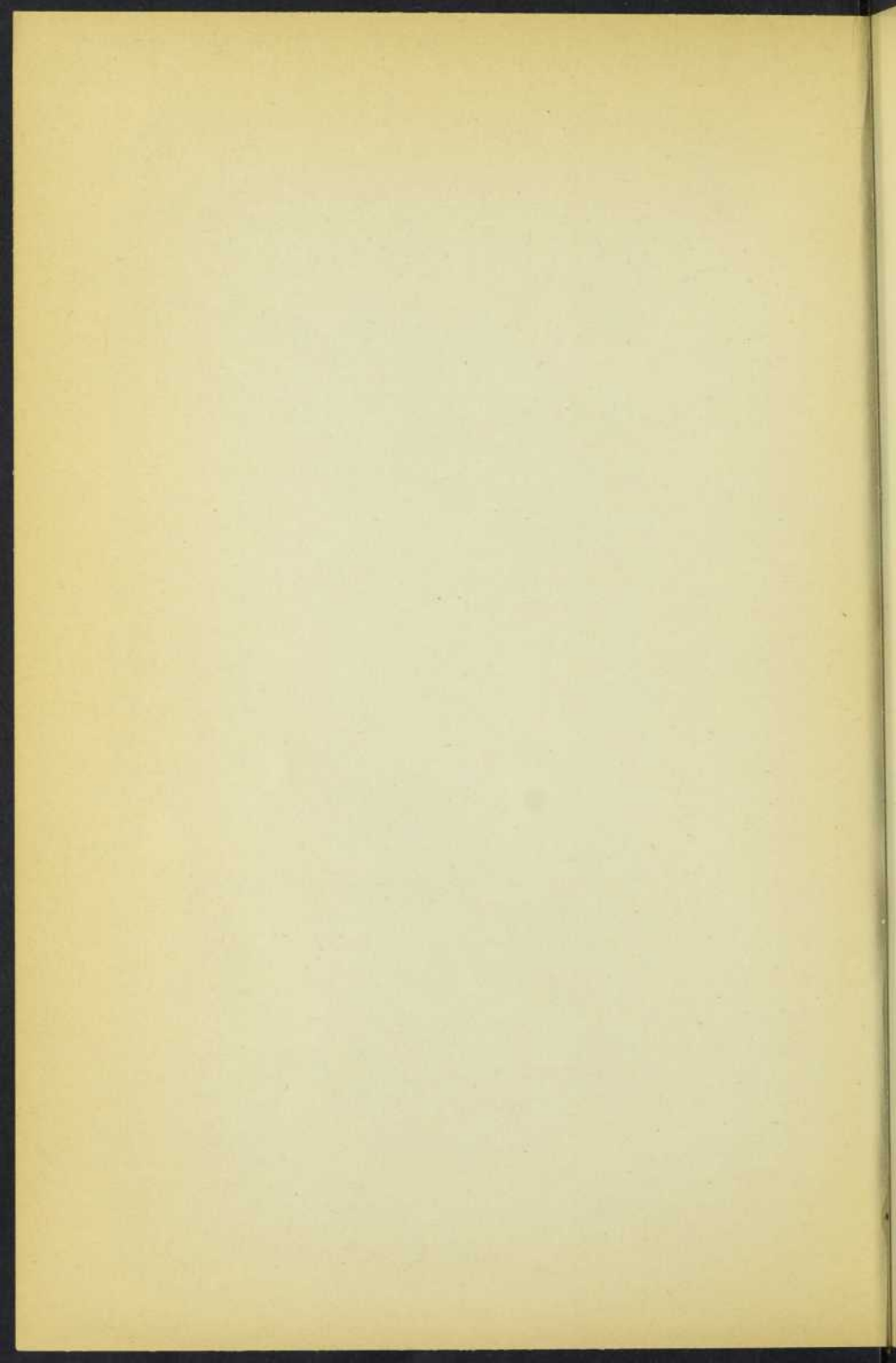
TABLE DES MATIÈRES

BERTHELOT BRUNET TEL QU'EN LUI-MÊME	11
<i>Anthologie préparée par Gilles Marcotte</i>	
Extraits de : <i>Le mariage blanc d'Armandine</i> — <i>Les Hypocrites</i> — <i>Histoire de la littérature canadienne-française</i> — <i>Chacun sa vie</i> — <i>Histoire de la littérature française</i> (ouvrage inédit)	
JACQUES BOULERICE	
Le goût du bonheur	125
<i>Nouvelle</i>	
PIERRE TROTTIER	
Retours	135
<i>Poèmes</i>	
MADELEINE GAGNON-MAHONY	
L'autre bord de l'hiver	165
<i>Poèmes</i>	
PIERRE OLIVIER	
Ébauches	191
<i>Poèmes</i>	
JACQUES BRAULT	
Quand nous serons heureux	201
<i>Théâtre</i>	



BERTHELOT BRUNET

BERTHELOT BRUNET
TEL QU'EN LUI-MÊME



BERTHELOT BRUNET TEL QU'EN LUI-MÊME

« Je ne sais pas faire un livre », disait-il. Et encore : « J'ai toujours voulu écrire à la diable et à la va-vite, chacun de mes livres n'étant que la préface à un autre. » Il est dangereux, pour un écrivain, de se déprécier lui-même avec une telle candeur; il arrivera qu'on le croie sur parole. Si, au surplus, l'on apprend qu'il a écrit quelques-uns de ses livres très rapidement, pour son propre plaisir ou parce qu'on les lui avait commandés, comment voulez-vous qu'il soit reçu avec considération dans les milieux où se fabriquent les réputations littéraires? Le lecteur consciencieux a généralement l'impression de travailler en lisant un livre; il exige, en conséquence, que l'auteur l'ait fait avec difficulté. Au Canada français, tout particulièrement, où l'on pratique la méfiance comme un des beaux-arts, malheur à l'écrivain qui sera trouvé trop léger, trop abondant, trop divers, trop peu soucieux des genres et des techniques! Nous faisons plus volontiers nos héros de tâcherons littéraires que de ceux qui ont reçu la grâce de l'écriture.

Berthelot Brunet fut-il un grand écrivain? Non, sans doute. Il aurait ri, tout le premier, d'une telle prétention, et son principal commentateur Paul Toupin écrivait avec amertume, en 1950 : « Je le tiens responsable de l'oeuvre qu'il n'a pas laissée. Car les livres qu'il a écrits ne correspondent à rien, ne coïncident avec rien, ni avec sa réalité d'âme en peine, ni avec son talent. » C'est l'ami qui parle dans ce texte; celui qui avait connu la richesse exceptionnelle de la personnalité de Brunet, et regrettait qu'il n'en eût pas tiré une grande oeuvre. Devenu « docteur en Berthelot Brunet », en 1965, Paul Toupin nuancera ce jugement, mais le maintiendra pour l'essentiel : l'amitié est souvent aussi dure que l'inimitié. La distance entre l'homme et l'oeuvre, entre l'oeuvre espérée, entrevue, et l'oeuvre réalisée, est-elle donc si grande chez Berthelot Brunet? Pour nous, lecteurs de 1970, la question ne se pose pas, ou du moins n'offre plus guère d'intérêt, parce que nous savons l'impossibilité d'y répondre. Le seul Brunet qui nous requière, qui nous appar-

tienne, est celui de ses écrits; et cet homme qui n'a peut-être pas fait une grande oeuvre, qui n'a pas construit un puissant édifice littéraire, demeure à nos yeux un écrivain extrêmement vivant, un de ceux, rares à son époque et peu nombreux aujourd'hui, dont l'écriture est en quelque sorte l'élément naturel. Son oeuvre est inégale, et devait l'être. Il s'est défini lui-même comme polygraphe, et ses oeuvres, quelque forme qu'elles empruntent, ont toujours le charme et le décousu d'une causerie à bâtons rompus. Berthelot Brunet, dans ses oeuvres d'imagination comme dans ses études critiques et ses essais, a pris tous les risques du style direct. Il conte, et le conteur ne se dissimule pas derrière ses personnages; il parle des écrivains, et c'est un écrivain qui rencontre d'autres écrivains, non pas un scoliaste en train de bâtir des systèmes. Perpétuel étudiant, lecteur infatigable, observateur tour à tour amusé et scandalisé de la réalité sociale, il nous offre dans son oeuvre une riche moisson de *faits vrais*. Mais le fait le plus vrai de son oeuvre, c'est lui-même : Berthelot Brunet, homme, écrivain.

Les pages qui suivent ont pour but de faire découvrir, ou redécouvrir, Berthelot Brunet à ceux qui n'ont pas encore pris contact avec ses livres, ou s'en seraient éloignés trop rapidement. Nous vous proposons donc un choix de ses textes. Nous avons écarté de ce choix les articles de journaux, dont Berthelot Brunet a écrit plusieurs centaines; il nous a paru que des extraits de ses livres donneraient une idée assez juste de son oeuvre. Nous avons ajouté à ces pages déjà publiées, mais aujourd'hui introuvables en librairie, une entrevue donnée par l'auteur des *Hypocrites* à sa soeur, Mlle Marguerite Brunet, en guise d'introduction à une bio-bibliographie, et un large extrait de son *Histoire de la littérature française*, écrite en 1947-48, et qui était demeurée inédite jusqu'à ce jour.

Nous avons groupé les textes, non pas selon l'ordre chronologique, mais par genres. Parmi les oeuvres d'imagination, nous avons choisi d'abord trois contes du *Mariage blanc d'Armandine* (1943), « où il est démontré que la sainteté est fruit de l'art et que l'impuissance n'est pas vertu » : le conte-titre, *L'Irlandais* et la dernière pièce du recueil, *Le Naïf*, qui est une sorte de confession, l'auteur retournant contre lui-même la lucidité parfois cruelle dont il avait usé dans la description des personnages des contes précédents. Il n'est pas inutile de souligner que la rédaction de ces contes suit de

quelques années seulement le retour de Berthelot Brunet à la fois de son enfance, qu'il avait quittée sur la pointe des pieds à l'âge de 14 ans.

Nous donnons ensuite un des chapitres les plus importants du seul roman qu'ait publié Brunet, *Les Hypocrites* (1945). Ce chapitre s'intitule « Vingt-quatre heures », mais on pourrait être tenté de lui donner le titre d'un autre chapitre du roman, « Le seuil d'une saison en enfer ». C'est le récit d'une vie de bohème, d'une dérive qui va de la désaffection de soi-même à l'épouvante de la décomposition. Ce sont là les pages les plus sévères, les plus graves, que Berthelot Brunet ait écrites; il y reprend, en somme, le projet du *Naïf*, et la même ravageuse passion de vérité habite ces pages et le conte. Précisons toutefois que « Vingt-quatre heures » ne relève pas simplement de l'autobiographie. Brunet a écrit *Les Hypocrites* à partir de son journal intime, mais les notes qu'il y consignait concernaient les autres — ceux qu'il rencontrait, observait — aussi bien que lui-même. Ce volume porte en sous-titre : « La folle expérience de Philippe », et l'auteur avait formé le projet d'écrire deux autres volumes d'*Hypocrites* : « Les hôpitaux de Philippe » et « Le journal de Claire ». Ces volumes n'ont pas été écrits, et l'on n'a pas retrouvé le journal intime dans lequel l'auteur en aurait réuni les matériaux.

Passons à la critique, qui est assurément le canton le plus densément peuplé de l'univers littéraire de Berthelot Brunet, si l'on accepte d'y faire entrer les nombreux articles qu'il a publiés dans divers journaux. Son *Histoire de la littérature canadienne-française* (1946), aujourd'hui, n'a pas bonne presse, et le jugement de Paul Wyczynski lui est tombé dessus comme le couperet de la guillotine : « C'est, écrit ce dernier, un exemple typique de la façon dont il ne faut pas écrire l'histoire d'une littérature. » Voire. Berthelot Brunet ne posait pas à l'historien, et il a écrit ce livre sur commande, en trois semaines environ; mais il n'est pas sûr qu'on ne trouve pas dans ces deux cent pages plus d'intelligence critique, et un sens plus sûr des proportions, que dans certaines histoires plus récentes, et jouissant de la considération des importants. Brunet parlait de notre littérature comme Crémazie souhaitait qu'on la fît, pour « instruire et charmer nos compatriotes ». Les passages que nous avons choisis sont consacrés à des auteurs anciens : Aubert de Gaspé, Garneau (l'historien), Camille Roy, Fréchette, Nelligan. Berthelot

Brunet les aimait bien; il se trouvait, parmi eux, comme parmi les siens, et ne se croyait pas tenu de leur élever des monuments. Quant aux écrivains plus récents, ses contemporains immédiats, il les a mieux traités, ou du moins il en a parlé plus abondamment dans ses articles que dans son *Histoire*. Peut-être avait-il quelque scrupule à faire entrer dans une « histoire » des oeuvres en plein mouvement ?

La même observation, et la même question, s'appliquent à son *Histoire de la littérature française*. Le vingtième siècle y occupe peu de place, et pourtant Berthelot Brunet avait des lectures très étendues dans ce domaine. A d'autres égards, aussi bien, cet ouvrage ressemble à l'*Histoire de la littérature canadienne-française* : on y trouve le même humour, la même fantaisie, la même désinvolture. Paul Toupin remarque, à juste titre, que Berthelot Brunet « a fait de ce domaine public qu'est la littérature son domaine privé ». Cependant l'*Histoire de la littérature française*, au contraire de la précédente, n'a pas été écrite sur commande, mais par plaisir; et elle offrait à Brunet une beaucoup plus riche matière, l'occasion de développements plus abondants, plus passionnés. Les auteurs dont il parle sont ceux qu'il a lus, et relus : ce sont ses véritables contemporains. Il lui arrive d'écrire, à propos de tel écrivain, des *énormités* — comme on en dit en conversation, pour la faire rebondir, pour secouer de plates certitudes, ou simplement pour faire un bon mot. Berthelot Brunet se sait au milieu d'Immortels, et que les Immortels ont, par définition, la vie dure : ses égratignures ne leur feront pas de mal. Ici, encore, nous avons choisi des pages consacrées aux auteurs anciens, de Villon à Molière. Mais nous n'avons pas découpé l'ouvrage : nous donnons les vingt premières pages du manuscrit (qui en comprend cent douze), afin d'illustrer la démarche de Berthelot Brunet, de montrer la façon très particulière qu'il a de choisir ses écrivains, de les rapprocher les uns des autres. Il va sans dire que cette démarche n'a rien de professoral, et que les rapprochements les plus audacieux, les plus singuliers, sont ceux que Brunet préfère à tous autres.

Nous terminons par le premier livre de Berthelot Brunet, *Chacun sa vie* (1942). Il est écrit sous le coup de la conversion, toute récente, de l'écrivain. Il y daube les Homais, les sceptiques confortables, les Tartuffe de l'irréligion, mais en réalité c'est à lui-même qu'il s'en prend, c'est lui-même qu'il corrige, car il est engagé dans

ce que Claudel appelait l'« évangelisation de soi-même ». Tout dans ce livre, cependant, n'est pas consacré à des questions religieuses. Nous reproduisons ici le dernier chapitre, intitulé « Notre beau désordre », où Berthelot Brunet dénonce une passion de l'ordre inspirée (en partie du moins) par le maurassisme, et qui fait trouver du bon aux dictatures flamboyantes de l'époque. Soulignons la date : 1942, c'est la guerre, et il se trouve de bons esprits, au Canada français, pour opiner que Franco a sauvé la chrétienté en Espagne, que Mussolini tient la recette du progrès social en Italie, que Hitler, oui, même Hitler . . . , et que la démocratie est chose du passé. Brunet n'était pas un théoricien politique de haute volée; mais il avait le sens de la liberté. Son plaidoyer contre l'ordre, contre un certain ordre, est-il moins actuel en 1970 qu'il l'était en 1942 ?

Berthelot Brunet est mort en 1948, à l'âge de 47 ans. Ceux qui l'ont connu ont gardé de lui un souvenir extrêmement vivace. Mais les textes reproduits ci-après n'appartiennent pas au souvenir : ils signalent une présence. Nous remercions très chaleureusement la famille de l'écrivain de nous avoir autorisés à les reproduire.

G. M.

BIOGRAPHIE - INTERVIEW

— *Où êtes-vous né ?*

— Je suis né à Montréal, le 7 mars 1901, dans le quartier des gares, et c'est pour quoi sans doute je n'ai guère voyagé que dans les livres et dans les âmes des plus hypocrites de mes contemporains que j'ai rencontrés assez nombreux, assez divers et bien meilleurs au fond que je ne les ai jamais décrits : j'ai fait tellement de métiers et toujours à contre-cœur, que je n'ai jamais su que m'opposer.

— *Quand avez-vous commencé à écrire ?*

— Dès que je me suis mis à lire, et je m'imagine savoir lire depuis l'âge de sept ans. Si j'écrivais, c'était pour contredire le dernier auteur que je venais de lire, et je persiste que pour un sédentaire qui ne sait d'autres exercices que la marche, c'est encore là la meilleure des gymnastiques.

— *Que lisiez-vous ?*

— Ce qui me tombait sous la main, et avant douze ans la manne fut pauvre. Je me souviens pourtant des *Réponses aux objections des incroyants* d'un certain capitaine Magniez, dévot imbécile, qui me fit bel et bien perdre la foi : les objections étaient toujours plus intelligentes que les réponses, pour bêtes et niaises que fussent les unes et les autres. A douze ans, je lus, comme tout le monde, le *Génie du christianisme*, dont la prose somptueuse m'apprit que les mots avaient une autre valeur que la valeur utilitaire. Je lus Racine aussi, qui resta l'un de mes dieux. Et je lus, hélas ! Antoine Albalat et son *Art d'écrire en vingt leçons*, qui m'apprit à mal écrire et à ne point accepter qu'on taxât mon style de mauvais style. Si bien qu'il m'arriva plus tard une aventure. J'étais en méthode (est-ce ainsi qu'on dit encore) chez les Pères Jésuites, où, j'étais ce que l'on appelle fort en thème. Ne voilà-t-il pas qu'on propose une composition, et que je donne la mienne, rédigée selon

les meilleures recettes d'Antoine Albat : je ne suis plus le premier de la classe, je suis le vingt-deuxième. L'homme de lettres naissant chez moi se fâche dur comme fer et tente déjà de la polémique et du pamphlet dans la « lettre du mois », engueulant et enguirlandant son professeur qu'il traite de cuistre. D'où visite chez le préfet, qui me propose alors les beautés du père Longhaye et de Maxime du Camp. Peu de temps après, du reste, je quitte le collège, parce que je refuse une mauvaise note qu'on me donne pour avoir prêté les comédies de Labiche à M. Raymond Ranger, qui depuis a bien oublié cela.

— *Continuiez-vous d'écrire ?*

— Bien sûr. J'amorçais des romans, je griffonnais des vers, je tenais même un journal où je mettais à jour, comme les adolescents trop renfermés, une belle âme dont je ne sus découvrir les bassesses qu'après avoir découvert celles des autres.

— *Avez-vous fait des études suivies ?*

— Non, l'esprit de contradiction me poussait toujours à refuser l'avis de mes professeurs. Je méprisais leur enseignement des lettres, et, en philosophie, le thomisme tel qu'on le parle me faisait rire. Pour le droit que j'entrepris plus tard, cela me semblait une chinoiserie, en dépit de l'élégance de M. Montpetit et de la science voluptueuse en vérité qui coulait de la barbe du juge Philippe Demers, de qui j'ai gardé le meilleur souvenir.

— *Pourquoi avez-vous choisi le notariat ?*

— C'est assez compliqué. Je ne songeais jamais sérieusement à pratiquer d'autre métier que celui des lettres. Notre père étant notaire, depuis quatre générations, il m'était bien difficile d'éluder son désir, mais je biaisais, pensant qu'étudiant le droit, je pourrais me faire recevoir avocat et ensuite faire du journalisme, lorsqu'alors je ne savais quel métier de rond-de-cuir est celui de journaliste. Du reste, je n'ai jamais su comment j'ai pu passer mes examens, ayant étudié mon code à peine quelques semaines au parc de Westmount, où je regardais surtout les arbres qui, plus tard, je ne sais pourquoi, me rappelaient Katherine Mansfield et lisant, je crois, le vieux Racine. Je ne pris jamais au surplus mon métier de notaire au sérieux pas plus que je ne pris celui de reporter, plus tard, me faisant mettre à la porte de *la Patrie* deux ou trois fois.

— *Avez-vous fait de la politique ?*

— Je n'en ai fait qu'incidemment. Deux semaines, aux élections Bennett, je travaillai pour le comité central conservateur, à titre de journaliste et sans être conservateur. Ma tâche consista surtout à aller acheter du tabac Old Chum pour M. le sénateur Blondin. Un peu plus tard, j'écrivis dans *l'Action conservatrice* de Mme Huguenin des articles contre les libéraux qui me déplaisaient, pendant que dans *la Riposte* d'Honoré Meunier des articles contre les bleus qui agaçaient mes nerfs. Je n'eus jamais de passion politique que contre les fascistes, Maurras (que je défendis du reste pour complaire à Albert Pelletier dans *les Idées* et à Olivar Asselin, dans *l'Ordre*), mais jamais que sur des oeuvres incidemment littéraires . . .

— *N'avez-vous pas déjà fait partie de l'Ecole littéraire ?*

— Oui, je fis partie de l'Ecole littéraire de Montréal, dont je fus même secrétaire vers 1925, et c'est là que j'ai pris cette horreur de toutes les associations qu'on m'a reprochée. Il est vrai que la curiosité et mon scepticisme me firent faire certaines incursions parmi des sociétés plus secrètes, que j'estimai tout de suite encore plus ridicules que nuisibles . . . Cependant à l'Ecole littéraire, sont-ce les souvenirs de jeunesse qui me portent à cet optimisme, il y avait un amour désintéressé des lettres en même temps qu'un goût de la blague qui m'en ont fait garder le meilleur souvenir . . .

— *Que pensez-vous de la bohème ?*

— Beaucoup de mal. Je ne sais lequel est le plus ridicule d'un pochard qui cite Rabelais, comme j'en rencontrai, qu'un notaire qui cite Verlaine, comme j'en ai rencontré encore . . .

— *Pourquoi avez-vous écrit des livres ?*

— Parce qu'il fallait bien finir par là. Revenant au catholicisme, et ayant l'infirmité de ne pouvoir méditer sans écrire, je finis par extraire de mes notes de méditation de quoi constituer les principaux chapitres de *Chacun sa vie*, non sans me permettre la méchanceté de médire des nombreux incroyants que j'avais rencontrés et non sans glisser quelques critiques contre une politique française qui m'horripilait surtout au Canada. *Chacun sa vie* est un livre de conversion qui attend une seconde conversion, celle de la langue

cette fois. Ensuite, ce furent des contes, dont l'intention primitive était toute satirique, et enfin *les Hypocrites*, un roman où je voulais attraper un personnage de moi bien connu et que j'appellai Philippe.

— *Dans votre vie, y eut-il des événements ?*

— Non, je ne le crois pas. Des rencontres qui y étaient prétextes à dialogues, le plus souvent critiques, et toujours sans interlocuteurs et sans que l'interlocuteur fût présent : c'est ainsi que je ressentis maintes amitiés et de plus rares haines pour des êtres absents et que je ne voyais guère. Les amours de tout le monde, et de toutes les sortes, avec des êtres encore que j'inventais et qui m'étaient prétexte à correspondance : j'ai sûrement écrit beaucoup plus de lettres que d'articles et Dieu sait si j'en ai composé . . .

— *Et les événements que raconte Chacun sa vie ?*

— Ça aurait été un événement, si j'étais devenu un saint et je n'ai jamais atteint à la seconde conversion du père Lamarche. Il faut plutôt parler d'une différence d'accent et de langage. Je finis par comprendre un peu ce que me laissaient pressentir les mystiques et ce Bremond pour qui j'eus toujours la plus vive amitié.

— *Quelles influences avez-vous subies ?*

— Je ne les subis jamais longtemps. J'ai toujours voulu écrire à la diable et à la va-vite, chacun de mes livres n'étant que la préface à un autre. J'ai plusieurs tomes en préparation qui suivront le premier récit des *Hypocrites*, mais si un certain plan s'est fixé, plutôt à cause des demandes de ceux qui m'en parlaient, je ne sais pas très bien comment cela se terminera. Disons que je voudrais savoir ce que Claire pense de mon ami Philippe, et ce sera le *Journal de Claire*. D'un autre côté, j'ai fait d'innombrables séjours dans les hôpitaux, où mon égoïsme a fini par s'intéresser à la souffrance des autres, et ce sera les *Hôpitaux de Philippe*. Au surplus, ce Philippe a beaucoup écrit et je voudrais publier une petite anthologie de ses oeuvres, en en donnant les dessous, en disant pourquoi vraiment il louait et engueulait tel et tel . . . J'ai aussi un journal tout prêt où je pourrais cueillir des pages assez curieuses peut-être. En attendant, je traduis, et c'est un travail fort salutaire puisqu'il me fait m'oublier, ce que ne pensent pas toujours mes éditeurs qui y voient encore ce qu'il y a de mauvais en moi.

— *Pourquoi écrire ?*

— Pour mon compte, et je ne veux pas en faire une règle générale, ce qui me plaît le plus, c'est de griffonner des notes, et, au fond, je n'ai peut-être jamais publié de volumes que pour me débarrasser de mes notes, que des affirmations, des boutades, des charges, des méchancetés ou des bouts de scène.

— *Et le style ?*

— J'aime mieux courir le risque. J'écris à la diable : tant mieux si je trouve quelque chose, tant pis, si cela est affreux, comme il m'est arrivé souvent. J'écris comme je lis : je prends un livre, je le feuillette, puis je passe à un autre, s'il ne m'intéresse pas plus : combien de livres méritent d'être lus jusqu'au bout, et combien d'ouvrages méritent d'être écrits avec grand soin ?

— *Quelle est l'oeuvre qui, de toutes celles que vous avez écrites vous paraît la moins mauvaise ?*

— Mes lettres, ma correspondance. Je voudrais m'adresser au public dans le négligé de la lettre familière. Lorsque j'écris une lettre, je puis tout dire, et me corriger au fur et à mesure que ma lettre avance, y joindre post-scriptums sur post-scriptums. « Dieu, disait Renan, n'est pas, il devient » : je crois qu'un livre n'est pas, il se fait... Pour faire ma bibliographie complète, il faudrait donc mes lettres, et pourquoi pas mes minutes de notaire : j'ai dû y glisser par blague quelques phrases guère orthodoxes. Il y a aussi mes reportages, lorsque j'étais à *la Patrie* et qu'il m'arrivait de me moquer de mon chef d'information.

— *Ce métier d'écrivain à tout faire peut-il plaire à un auteur aussi libre ?*

— Il me plaît, mais ne paie guère. En vingt-cinq ans si j'ai touché avec les innombrables pages que j'ai semées partout, un peu plus de deux mille dollars, c'est bien le diable, mais je m'en console en me permettant de remarquer que les typos, les marchands de papier et les libraires sont payés lorsque l'écrivain ne reçoit pas grand'chose. D'autant que traduire un livre, voire un roman policier est plus avantageux pour la bourse de l'écrivain que de composer une oeuvre nouvelle.

— *Et les sociétés, les Académies ?*

— J'ai fait partie de la Franc-Maçonnerie et de l'Ecole littéraire de Montréal qui m'ont donné les mêmes sujets d'amusement. Pour le reste, je renvoie à ma lettre sur l'Académie : j'estime les Académiciens, je les admire, mais comme je n'aime pas la conversation avec plus de deux personnes, je ne pourrais accepter vraiment aucune société philosophique ou littéraire. Là, où j'ai observé le plus, c'est bien dans les hôpitaux : je suis du reste un rat d'hôpital, et l'un des prochains tomes des *Hypocrites* serait comme je le disais tout à l'heure consacré justement aux hôpitaux, des petits mondes où toute la beauté et toute la laideur du monde sont enfermées comme dans un vase clos.

— *Les prix littéraires et les récompenses académiques ?*

— Il me semble que M. Gautheron m'a fait avoir quelque quinze dollars, lorsque je suivais ses cours et qu'il me demandait, en me voyant lecteur enragé, si je voulais devenir professeur, ce qui me donna l'horreur, la sainte horreur des travaux *utiles*. Je suis aussi presque sûr d'avoir reçu un deuxième et troisième prix de M. Georges Le Bidois, autre professeur de littérature, dont j'avais loué l'excellent ouvrage sur l'honneur dans le théâtre français, ce Le Bidois qui, lisant un de mes contes, me disait qu'il lui rappelait Dickens, oh ! de fort loin, si bien que j'en ris pendant deux ou trois jours.

— *Les confrères de la littérature ?*

— J'ai connu la plupart des écrivains qui sont passés par Montréal, je les ai interviewés et un jour je publierai peut-être tout ça... Mais Dieu qu'ils se prenaient au sérieux... Plusieurs du reste étaient fort pittoresques, surtout ceux qui ne publiaient pas souvent, et qui avaient leurs tiroirs bourrés de copies, de copie dans tous les sens du terme, car mes chers confrères imitent et imitent sans cesse... Souvent lorsque je sortais d'un entretien, je me disais : « A quoi bon dessiner une caricature, je n'ai qu'à répéter ce qu'ils m'ont dit, et le public s'amusera tout en me traitant de menteur... »

LE MARIAGE BLANC D'ARMANDINE

(1943)

LE MARIAGE BLANC
D'ARMANDINE

Il ne faut pas juger : ce n'est pas l'envie qui manque ni le motif, vous l'avouerez quand j'aurai conté l'histoire d'Armandine. L'ai-je bien connue ? J'en fus sans doute empêché, cette femme pittoresque m'ayant agacé au point que ce récit me dégoûte avant que je le commence. L'on sait que Dieu créa la moitié de l'humanité pour exercer la patience de l'autre. Armandine en fut la preuve. Elle m'apprit aussi que certaines vertus ne subsistent que pour avertir les honnêtes gens de n'être pas vertueux ainsi. Je songe à la cinquième colonne des vices.

Vous ne connaissez point Armandine, et je me fâche trop vite. Pourtant l'avez-vous rencontrée à maintes reprises, et vous avez rencontré son Ferdinand. Rappelez-vous, Ferdinand, ce nez mince autant qu'il était long, ces yeux qui n'avaient de cesse et qui furent. Lorsqu'il parlait, son nez se pinçait encore plus. Qu'il fut crispant ! Ces gestes saccadés, cette hâte constante pour ne rien faire ! Pour faire une gaffe !

Commençons. Vous avez deviné que c'était encore une histoire de boisson et que Ferdinand, lui qui n'en buvait jamais, lui qui ne buvait jamais, ce jour-là, parce qu'il avait bu deux doigts de vin, la demanda en mariage. A coup sûr Armandine s'y attendait. Prévoyait-elle une demande aussi subite ? Elle prévoyait tout, mais les prophéties d'Armandine ! Quoiqu'il en soit, ils étaient faits pour s'entendre, pour se quereller tout le long d'une existence sans événements. Ce n'est pas qu'ils ne fissent de la moindre chose un événement : ces existences sans événements sont fort remplies, bourrées de ce qu'il ne faut pas mettre.

Je ne me flatte pas d'être observateur, j'ai surtout l'observation de l'escalier, mais cela sautait aux yeux. Ne soyez point surpris que j'aie tout deviné : regardez plutôt en vous l'image de Ferdinand et de son Armandine, c'est assez pour deviner l'histoire. Je la conte.

Ils furent si gênés que jamais ils ne surent comment cela s'était passé. Côte à côte, à la distance respectueuse que fixait la timidité plus qu'une pudeur inquiète, ils avaient fait route. Ce n'était pas la première fois, c'était la première fois qu'ils ne se séparaient tout de suite. Même, Ferdinand s'était permis de conter des histoires. Quelles histoires ? Nous ne le saurons jamais. Les eussions-nous accompagnés que nous n'aurions rien compris, sinon que, rouge comme un coq, Ferdinand s'efforçait à la gaudriole. Il bégayait, et l'intention était surtout dans le regard, qu'il détournait du reste. Pour Armandine, ce n'est pas qu'elle les écoutât non plus. Un lacet de son soulier s'étant rompu, elle n'aurait pu suivre aucune conversation. Ensuite, Armandine écoutait-elle jamais ?

Ses regards dérobés et sournois ne perdaient rien, et ce qu'elle avait observé, c'est que Ferdinand avait la figure rouge. Cet ingénu s'excusa :

— Je me suis laissé tenter.

Pour que Ferdinand se laissât tenter, il fallait que l'occasion fût d'importance. Il est vrai que l'on ne meurt pas tous les jours et, si, dans la maison du mort, il avait suivi les cousins jusqu'à la cuisine, c'est qu'il espérait que l'on parlerait.

Le mort, c'était le vieux Grenier. La veille, *il avait passé, comme un poulet*. Pour que Ferdinand et Armandine ne fussent pas le soir chez eux, cela demandait un mort de conséquence. Armandine était petite cousine du vieux, qui avait beau vivre chez les Mathieu : Ferdinand était encore plus *proche parent* que ces dépendiers. Ferdinand et Armandine n'avaient-ils pas tous les droits à l'héritage, aux piastres que le vieux avait laissées ? Qui ne le savait ? Si le grand-père de Ferdinand n'avait fait vivre deux longues années cet orphelin, quand il n'avait pas 15 ans, aurait-il plus tard acheté ce commerce qui l'avait enrichi ?

Les cousins ne soufflèrent mot. Ils devaient pourtant savoir. Si Ferdinand avait bu cette boisson pour rien ? Deux jours, il en aurait l'estomac dérangé. Il digérait pourtant assez mal déjà.

Cependant, comme pour prendre de l'avance, il avait demandé Armandine. Tout à l'heure, ce vin le convainquait que l'héritage était assuré, et c'est pourquoi il parla, lui si gêné ! Il avait pris une chance, doutant qu'elle accepterait.

— J'étais certaine que vous finiriez par là.

Pourquoi ? Jamais il ne plaisantait avec les femmes, et c'est à peine s'il riait, lorsque, d'aventure, il entendait des contes polissons. Ce rire était forcé et, déclenché, il ne s'arrêtait plus. Il avait honte, des semaines durant. Embarqué maintenant, il regrettait déjà.

Je n'ai pas dessein de me pencher sur la profondeur de ces âmes. Je laisse aux satiriques le soin de s'extasier sur l'âme des imbéciles. Ferdinand était une créature de Dieu, je le confesse : confessez en retour que la création est diablement déçue et que le péché originel a passé comme une blitzkrieg.

Vous dirais-je que jamais Ferdinand ne s'inquiéta sur le genre de femmes qui était le sien ? Sans avoir conscience nette de ses goûts, ce nez mince et long savait pourtant qu'il aimait les grosses nourritures. Savait-il qu'il aimait les petites femmes grasses ? Se le demander l'aurait fait rougir. Par manque d'habitude, il serait resté coi et pudique. La maigreur parfaite d'Armandine lui était donc un alibi. Ferdinand se croyait un dévot et la mortification des crétins peut avoir de ces complications.

Ce qui excusait Ferdinand à ses propres yeux, c'est qu'Armandine, par l'esprit et le comportement, avait tout pour lui plaire.

Au sujet de Ferdinand, plaire est un mot indécent : disons plutôt qu'Armandine avait tout pour le contenter. Ce mot est encore indécent, mais il faisait partie du vocabulaire égoïste de Ferdinand.

Personne n'ignorait que, pour elle, Armandine dédaignait les femmes qui s'occupent des hommes. Elle avait sa maison, elle avait son ordinaire. Son ordinaire, c'était peu de chose : elle ne mangeait guère et ce n'est pas souvent qu'elle se permettait des gourmandises, comme elle disait, en faisant une moue de petite fille qui lui décrochait la mâchoire. Au fond de sa chambre, elle avait une horloge *grand-père*, qu'elle époussetait et polissait avec amour. Il y avait aussi les lettres du grand-oncle, qui fut zouave pontifical. C'était son trésor. Aux initiés, elle consentit parfois à en montrer quelques-unes. Certains jours, elle rêvait d'avoir un *coffre* à la banque pour y déposer cette correspondance : on ne sait jamais, les voleurs . . .

[J'ai mis la main sur cette correspondance, et, au risque de troubler les mânes d'Armandine, je la publierai un jour à votre grande joie.]

Vous le presentez, Ferdinand était aussi un *homme de maison*. Depuis deux ans que son père était mort, il n'était sorti qu'une fois, le soir : une séance à l'école paroissiale. Il avait été fatigué deux jours. Cependant, il assistait à tous les exercices de la retraite, du mois de Marie, du mois du Sacré-Coeur, du mois du Rosaire, de la congrégation des hommes; on n'appelle pas ça sortir.

En outre, par désennui, Ferdinand formait une collection, celle des illustrés de la *Presse*, depuis les premiers numéros. Un cousin lui fit cadeau de ces premiers numéros et il la continuait. C'est à peine s'il en manquait cinq, six . . . Des jours, parce qu'une pareille collection, c'est précieux, il pensait à l'assurer.

Voilà qu'il avait bu. Ce n'était peut-être pas péché, ce n'était peut-être qu'une imperfection, c'était dans un bon but, et, de l'héritage il aurait distrait maintes grand'messes, et, du reste, il était sans obligations. Crainte des cotisations et des quêtes, il n'était pas même affilié à la Société de tempérance. Cependant, voilà qu'il connaissait d'expérience les ravages de la boisson. Se sentir drôle, excité, comme ça lui enseignait les malheurs qui peuvent fondre sur les ivrognes. « On ne sait plus ce qu'on fait », non, ce n'était là une expression exagérée. En outre, d'avoir *demandé* ainsi la grande Armandine, il se croyait presque indécent. Au fait, y eut-il jamais rien de plus indécent ? L'envie lui serait venue d'aller tout de suite à confesse. Non, il ne boirait plus comme ceux-là qui boivent pour se désennuyer. Il avait décidément trop à faire pour connaître le désœuvrement.

Trois rues avant le *chez-eux* d'Armandine, il la laissa. On ne sait jamais, il y a de si mauvaises langues. Armandine ne rentra pas tout de suite, non plus. C'était plus prudent. Et puis, ce serait une chose faite, elle se rendit à l'église, pour un *bout de prière*.

Vous attendez ici le paragraphe sur la dévotion d'Armandine, sur son état d'âme. On n'est pas demandé en mariage tous les jours. Pourtant, parce qu'il s'agit d'Armandine, je ne saurais marquer ces réactions. Ni l'un ni l'autre, je vous l'ai dit, n'eurent jamais de ce jour un souvenir. Cela s'était fait : ils ne pouvaient dire plus. On ne se rappelle pas le détail d'un accident. L'amour et le mariage, dans la vie d'Armandine, c'était un accident, c'était même une catastrophe. Passons donc à l'église avec Armandine qui trempait copieusement sa main dans le bénitier.

A l'église, elle ne passait pas, elle y coulait tous ses instants libres. Femme de maison, Armandine était aussi une femme d'église. Je l'ai rencontrée souvent en prières. La première fois, lorsque, reprenant timidement des habitudes oubliées, dans l'ombre d'un bas-côté, où je cachais mes tentatives d'oraison, je sursautai. Une longue forme noire me touchait le bras et, sans préambule, me tendait un feuillet de prières, la neuvaine des Trois Ave Maria, me conjurant d'entrer en union de prières avec elle. Armandine fut mon initiatrice à la communion des saints. Plus tard, lorsque j'allais à l'église, les heures qu'il y a moins de dévotes, dans l'ombre, j'entendais des gémissements, puis un chuchotement rapide, et, ainsi que l'on s'habitue au clair obscur, je saisissais quelques mots : « Mon Dieu, ayez pitié de papa, qui est peut-être au purgatoire, de maman, de mon oncle Arsène, qui a besoin de prières, ayez pitié de Clara, qui se conduit mal... » La litanie continuait. Je ne faisais plus oraison, mais exercice de patience. C'est qu'Armandine continuait de jongler dans l'église, *jongler*, cette inquiétude de la pensée timide. Même silencieuse, ses lèvres remuaient toujours. Elle *jonglait* tout le temps.

Ce soir-là, je ne pus hélas ! entendre les prières d'Armandine, cet épithalame singulier. Pauvre Armandine ! Aurais-je pourtant le courage de la plaindre ? Était-elle si pitoyable ? Ce jour entre les jours, elle avait les yeux plus grands que la panse. Elle exagérerait et voulait cumuler, partager un héritage avec Ferdinand. Il n'y avait pas si longtemps, elle en avait reçu un autre. Ce n'était pas grand'chose, mais assez pour vivre à ne rien faire. Par malheur, des êtres comme Armandine ne peuvent rester à ne rien faire. Elle n'aurait pas été femme autrement, elle avait voulu être comme les autres. Son père mort, elle avait voulu travailler. Parce qu'elle possédait sa petite assurance, elle aurait à coup sûr pu attendre, mais elle pensait au lendemain. Elle s'était mise dans la couture. Elle n'aurait pas travaillé, elle, pour s'habiller : elle travaillait pour être *propre*. Le patron l'avait liquidée. C'était un homme en l'air, qui aimait les jeunes visages et les ouvrières pas sérieuses. Elle se cherchait une place, maintenant, elle avait peur d'entamer son petit héritage.

Voilà qu'elle avait *trouvé*.

Pour Ferdinand, il avait une excuse, qui l'avait poussé, le vin aidant. L'autre semaine, il s'était aventuré, le soir, par des petites rues, près du marché. Il allait justement faire son petit marché de

fin de semaine et, en pleine rue, il s'était fait voler. Sa peur fut si grande qu'il n'aurait su dire comment cela s'était passé. De peur de se faire *arrêter* lui-même, il n'avait pas alerté la police. Cependant, en dépit de tous ses efforts pour cacher son malheur, il craignait que sa soeur ne le sût, il craignait de se couper, quand il irait la voir, dans cinq mois au Jour de l'an. Ces craintes conjuguées l'avaient préparé.

Ni l'un ni l'autre n'hésitèrent et ils se marièrent. Je n'ai jamais vu rougir personne autant qu'Armandine à son mariage. On en oubliait la gaucherie de Ferdinand, l'attitude des témoins. C'était à se demander où l'on avait été chercher ceux qui « leur servaient de pères ». On n'avait d'yeux que pour Armandine. J'entendis mon voisin : « Elle va éclater, ça n'a pas de bon sens, rouge comme ça ».

Sur le seuil de l'église, il y eut une courte discussion. Armandine commandait au chauffeur de les conduire tout de suite à la gare. Chez les Dussault, on avait préparé un petit goûter et on ne réussit pas à la convaincre de s'y rendre : je vous ai dit qu'Armandine était à part des autres. Ce qui se passa ensuite, vous entendez bien que je ne vous en saurais donner le détail. Ce que j'en ai su, et par quels recoupements, je vous le laisse à deviner et que tous leurs malheurs viennent de là.

Dans le train qui les menait à une campagne ignorée où Armandine avait un oncle à héritage éventuel (comme Ferdinand, elle collectionnait les héritages : on a la poésie qu'on peut), dans le train, il y eut accalmie. Pas trop de voyageurs, assez cependant pour ne pas être « tout seuls ». Presque avec galanterie, Ferdinand ouvrit la fenêtre, et l'air soulagea les joues rouges d'Armandine. Ils mangeaient des « lownies », et, la bouche remplie, la conversation languissait. Cela encore les soulageait. Ils évitaient de se regarder, et, dès qu'un oeil s'égarait, ils plongeaient les mains dans la boîte de bonbons, qu'ils retiraient aussitôt, si les doigts se rencontraient.

Ferdinand eut un mot d'émotion. « Lorsqu'on aura un vrai *chez nous* », fit-il, à propos de je ne sais quoi. Ce *chez nous* voulait dire beaucoup. J'accorde même qu'il y avait une pointe de sentimentalité bête. Pas au sens que vous l'entendez, parce que, si Ferdinand et Armandine se permettaient parfois la sentimentalité, c'était l'avarice qui humectait leurs yeux. Un *chez nous*, ce n'était pas une maison où être heureux ensemble, c'était se voir enfin pro-

priétaires, ne plus payer loyer. Une maison sans étage dans la banlieue la plus minable leur était ainsi appartement somptueux. Ils en seraient les maîtres, ce serait à eux. Toute sa vie, il faut avoir été à loyer pour tout, si l'on veut comprendre un tel sentiment.

Ma foi, lorsque Ferdinand s'écria : « Quand on aura un chez nous », les yeux d'Armandine s'allumèrent, et elle se prit à rêver. Elle ne rêva pas longtemps. Vous saisissez que tous deux ne pensaient qu'à une seule chose, et ces deux timides avaient honte. Aussi peu habiles qu'ils étaient, n'avaient-ils pas raison de craindre quelque gaffe ?

La gaffe n'eut lieu ni le soir, et, parce qu'ils retardèrent de plus en plus le moment fatidique, ni la nuit. Mais, pour ne pas alarmer l'âme laurentienne, glissons.

Les voilà donc dans la chambre mise à la disposition de leurs ébats éventuels. La chambre était vaste, et le lit plus encore, où matelas et couvertures s'entassaient. C'était la chambre d'en haut. Elle sentait un peu la souris, le renfermé surtout. Du plafond, quelque chose de lourd oppressait. Ce n'est pas à Ferdinand, ni à Armandine qu'on aurait pu demander d'ouvrir les fenêtres. Bien assez que, dans le train, cette fenêtre ouverte leur eut donné un peu d'enrouement. Du reste, la gêne embarrassait leur gorge.

Seuls et porte close, ils n'osèrent se regarder. Enfin, prenant son courage à deux mains, Ferdinand enleva ses souliers, et, sans songer que c'était avec un mouchoir propre du matin, il se mit à les frotter et à les polir. A l'autre bout de la chambre, Armandine s'était agenouillée et mise en prières. Je vous ai dit qu'Armandine priait haut. La pudeur haussait encore le ton et, savait-il pourquoi ? Ferdinand, aussi gêné, avait envie de rire.

Armandine priait sa litanie, où toute la parentèle se déroulait, et Ferdinand, debout, n'osait pourtant se joindre à elle, qui, maintenant, était sa femme, puisque, bénis par le prêtre, ils étaient seuls dans la chambre où il se déchaussait. Tout à coup il ne sut quelle idée lui venait :

— Armandine !

Elle redressa la tête dans l'ombre, et il vit ses yeux de victime :

— Laissez-moi faire mes prières.

Il sentait déjà la tristesse monter, la tristesse quotidienne. Chaque soir, comme Armandine, il ne se couchait sans que la crainte des mauvais jours ne le submergeât, et, parfois, presque pour rien,

bien qu'il la craignît plus qu'il ne craignait toute chose, parce qu'il n'avait presque rien devant lui, il songeait à la mort. Il n'avait plus de gêne : la tristesse l'emportait, et, les pieds dans ses grosses chaussettes, il marcha vers le lit, où, sous l'oreiller, il déposa son porte-monnaie. Il sentit que, dans ses prières, Armandine lui lançait une oeilade furieuse : « Elle voudrait que mon argent, je le place sous son oreiller à elle, je suppose. »

Puis, sans plus tarder, gardant sa chemise, dont il n'avait détaché que le faux-col, Ferdinand s'enfouit dans les couvertures, la tête sous l'oreiller : c'était une de ses manies. Maintenant, il voulait tout oublier, ne plus penser à rien. C'est à peine s'il perçut que sa femme s'étendait, très éloignée, sur l'autre côté du lit.

Dormirent-ils ? Ils ne le surent jamais, ivres qu'ils étaient de gêne, de timidité et de mauvaise humeur.

Le matin, il ne bougea lorsqu'elle se leva. La chambre n'avait pas de persiennes et il faisait grand soleil. Quelques instants, il demeura immobile, puis à son tour se leva bravement, avec un peu de remords d'avoir été si peu hardi. D'un oeil en dessous, il observait Armandine qui, le dos tourné, arrangeait quelque affaire. Il lui semblait qu'elle cousait. « Elle a pensé à apporter du fil et des aiguilles », songea-t-il, et, déjà, il était fier de sa femme.

Elle l'avait vu, et, d'un ton égal, mais l'oeil sévère, elle dit :

— J'aime pas qu'on regarde ce que je fais.

Rabroué, il se rappela qu'il n'était pas habillé, et, vite, dépêcha. Il entendait Armandine, qui, tournant dans sa chambre, de sa voix de tous les jours, disait :

— Que c'est donc sale, ici, il faudrait un ménage, un vrai !

Cela lui donna de l'aplomb. Maintenant, il était habillé, et, pour la première fois, en ces heures troubles, il alla vers elle, les bras entrouverts. Un peu plus, il l'embrassait.

— Comment ! Avec ma robe neuve !

Ferdinand l'observait à la dérobée : elle a changé de robe, et cette robe neuve, il l'a vue souvent.

Sans plus tarder, Armandine et Ferdinand revinrent. Le voyage de noces n'avait durer que trente-six heures. On ne peut dire si cette nuit à la campagne leur avait appris la connaissance du bien et du mal. Ils étaient changés pourtant, et une brusquerie dans le ton avait remplacé la gêne de la veille. Lorsque Ferdinand deman-

da, d'une voix maussade « Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? », surprise par ce tutoiement, elle répondit : « Tiens ! le ménage, l'ordinaire ! » Une fierté lui montait des entrailles.

Il y avait quelque chose de changé. Sans doute, Armandine et Ferdinand restaient chastes comme des anges vieux garçons, mais Ferdinand fumait la pipe, maintenant, dont le tabac l'étouffait, et Armandine, avec amour, arrangeait les vêtements de son homme. C'était sa façon d'entrer en ménage : elle était propriétaire des vêtements de son mari, à qui cela déplaisait souverainement. Elle répétait, ne pouvant encore le tutoyer :

— Je vous dis qu'il y a un bouton qui manque.

Il était obligé de la quitter, d'aller faire un tour.

Pour Armandine, dans le petit logement qu'ils avaient fini par attraper (hélas ! ce n'était pas encore leur *chez-eux*), elle s'affairait, elle frottait, rangeait, s'esquintait, se tuait de fatigue, et, n'eut été une sourde humiliation qu'elle ne s'avouait pas, elle aurait été presque heureuse.

Les scènes ne tardèrent pas moins à commencer. La première, ce fut au sujet du portrait. Elle feuilletait un album de photos, lorsqu'il vint familièrement au-dessus de son épaule :

— Qui, celle-là ?

— Vous me reconnaissez pas ?

Justement, elle était fière de ce *portrait de jeune fille*, pris chez Pelletier, elle était fière de l'unique photo qui l'avantageait.

— C'est pas bien ressemblant.

— Dis-le donc que tu me trouves laide !

Elle le tutoyait pour la première fois. C'était grave. Il l'oublia. Elle ne l'oublia pas.

Ce qu'il ne parvenait pas à lui pardonner, c'était les longues séances qu'elle passait aux cabinets. Armandine prenait grand soin de ses intestins, et les séances duraient au point de blesser Ferdinand, qui n'était pas si délicat. Néanmoins, il n'en souffla mot. D'autant que, chaque fois qu'il y avait une dispute, ce qui arrivait de plus en plus, elle prenait un air de victime.

Les querelles devenaient donc fréquentes. Un beau matin, par exemple, à propos de je ne sais quel nom :

— Ça prend un *q*, je te dis.

— Non, ça prend un *que*.

Il partit en brisant presque la porte.

S'il n'y avait eu que ça ! Il y avait les questions d'argent, et à son argent, comme à l'argent d'Armandine, réserve sacrée à tous deux, il n'aurait jamais voulu toucher. Son mince salaire ne suffisait pas. Comme elle disait, elle se rongeaient les *sangs*.

— Il ne me donne pas de quoi vivre. Il cache son argent ou bien...

Elle pensait aux mauvaises femmes.

— Il se cache.

La prochaine fois, elle se promettait toujours de l'embrasser comme les autres, de le retenir. Elle ne pouvait, c'était plus fort qu'elle, la timidité et la pudeur la nouaient.

Ferdinand restait soucieux. Pour un timide, il y avait de quoi. Il venait de recevoir sa « taxe d'eau ». Il possédait un compte de banque, mais s'il y recourait, elle le saurait. Il fit mieux. Au moment qu'elle était au marché, il prit l'horloge grand-père, dans un accès subit de démence, et, aidé d'un gamin, à qui il recommanda de ne rien dire, il alla la vendre.

— Je ne suis toujours pas pour demander à mes amis.

Non, ça, jamais ! La taxe d'eau fut payée. L'horloge grand-père n'eut pas le temps de revenir, et Armandine le surprit en n'en parlant pas. C'est qu'elle avait son idée. La disparition de l'horloge avait sonné le dernier coup.

— Il dépense avec les mauvaises femmes. Il ne me donne pas ce qu'il me faut. On va se séparer et il me paiera une pension.

Elle *était décidée* d'aller voir un avocat, au risque d'entamer son compte de banque. Ça en valait la peine.

Car, décidément, ça allait de mal en pis. Et Ferdinand pouvait-il supporter cela, lui ? Il ne savait à quel saint se vouer, et le plus cocu des maris n'a jamais regretté son mariage autant que Ferdinand. Armandine lui parlait à peine. Un matin, l'imagination saugrenue lui vint d'acheter de l'iode et de forger un drame. Il plaça le flacon dans le garde-manger et appela Armandine :

— Regarde, Armandine, il y a du monde qui m'en veut. Ils ont voulu m'empoisonner. Ils sont venus ici.

— Sans dire mot, Armandine s'empara de la bouteille et jeta le contenu dans l'évier. Selon son expression, Ferdinand ne savait où se mettre. Tout pieux qu'il se croyait, tout craintif qu'il fût, il rêvait au suicide. Cet homme qu'il connaissait, par exemple, et qui, un matin que, trop peu dégrisé pour affronter son travail, s'était empoisonné.

C'est à cette époque que Ferdinand se mit à sortir le soir. Il allait surtout chez un camarade plus riche, Fortunat. A ces visites, Fortunat se donnait l'illusion d'être un maître, en faisant *faire ses commissions* par Ferdinand, et l'autre se vengeait en égratignant le vernis des meubles, quand son ami tournait la tête.

On a chacun ses amis riches, et Armandine, quémandeuse et qui escomptait attraper des robes défraîchies, trois fois, alla chez des parents riches.

Il était temps qu'arrivât la séparation. La médiocrité de ce mariage blanc était trop parfaite, dans son ennui et ses querelles, pour qu'il ne prît fin. Ce fut encore un héritage qui en fut l'occasion, et d'un cousin encore.

Lorsque Ferdinand et Armandine *se parlaient encore*, il lui avait dit :

— Il faut pourtant que je me décide, que j'aie vu le vieux Bélisle. Il passe 84, et on sait jamais . . .

C'était l'automne, la fin de novembre. Il pleuvait une pluie froide. Ferdinand prit le train, vit le vieux, et, les mains vides, sans le lest d'une promesse, revint avec une pneumonie. Deux jours après, il était mort.

Armandine ne fut pas satisfaite du *petit peu* qu'il laissait ni d'être veuve sans avoir été mariée. Des mois durant, elle consulta avocat après notaire. Elle voulait sa vengeance et sa séparation de corps. La mort n'y faisait rien.

(1943)

L'IRLANDAIS

ou le légataire universel parfait.

Comme tant de villageois, il avait fait fortune dans l'épicerie, il s'était *enrichi dans la boisson*. Arthur Pesant était allé chez les Frères pourtant, il avait fait un *bon cours commercial*, et, quand on quitte le collège à 18 ans, autant dire qu'on a poursuivi son cours classique. Pesant aurait su compter sans cela, mais, au collège, il gardait une belle *main d'écriture*, et quand il lui arrivait de composer une lettre, ce qui était rare, il ne s'y trouvait pas de fautes d'orthographe. Dans son village, on disait d'Arthur Pesant, d'abord qu'il avait réussi et ensuite qu'il était instruit.

Il n'avait pas de qui tenir cependant. Son père, *marchand général*, le marchand général étant en Laurentie une institution comme le notariat ou la prêtrise, le père Pesant avait fait faillite. C'était un homme *sans dessein*, il *n'avait pas de génie*. Gauche, tout ce qu'il entreprenait périssait. S'il n'y avait eu sa femme, ses enfants *auraient été dans le chemin*. Madame Pesant fut toujours une femme de tête et qui *tira d'affaires* pas mal de fois l'imprudent mari. Notre Arthur venait d'atteindre 21 ans, lorsqu'elle mourut. Elle possédait en propre \$3.000, que Pesant n'avait pu lui arracher, si bien que, avec les deux autres enfants, Arthur héritait une somme qui, dans le temps, paraissait rondelette. Le surlendemain des funérailles et avant d'avoir touché le magot, Arthur partait pour la ville. Ce qui lui donnerait le temps de voir venir. Du reste, il ne manquait pas d'expérience, ayant été comptable dans une petite brasserie du bourg voisin.

Arthur trouva vite ce qu'il voulait. C'était une épicerie dans le *Griffin town*, non loin du canal. Et ça lui coûtait une chanson. Le propriétaire, un « enfant de la paroisse », un compatriote, venait d'avoir une attaque, et sa femme, pour lui éviter la tentation du whisky, voulait vendre tout de suite et retourner au village passer leurs vieux jours.

Arthur s'installa au comptoir de l'épicerie, et il y passa vingt ans. Ces vingt années, il les passa en vérité derrière le comptoir, puisqu'il *ouvrait* à 5 heures 30 et fermait à minuit. Il vendait du gin à la mesure, et, aux connaissances sûres, le whisky au verre. A peu près pas de crédit, du *cash* presque toujours. Un homme aussi avisé que Arthur ne prit pas de temps à mettre de l'argent de côté. Il s'était établi un budget, et, lorsque les recettes dépassaient telle somme, il en distrayait les trois quarts pour prêter chez les notaires sur *première*, et le reste, à la *petite semaine*, ce qui était aisé, les voisins d'Arthur étant toujours à court d'argent. L'usurier pouvait contrôler facilement, et il ne risquait pas de se faire rouler, puisque, le jour de la paye, ces grands enfants, Irlandais pour la plupart, venaient l'entamer chez lui. Quand ce n'était pas le mari, la femme se montrait, soit pour les provisions, soit pour les bouteilles de bière dont elle se faisait cadeau, le samedi.

Arthur Pesant s'était aménagé une chambre dans l'appentis derrière le magasin. C'est là qu'il gardait ses vêtements et, surtout, ses livres. Ses livres : entendez les grands cahiers où s'alignaient en colonnes minutieuses ses comptes et sa comptabilité. Sous la lampe, il lui arrivait souvent d'écourter ses nuits, plongé dans ses calculs. Des rêves s'ébauchaient dans ce réduit. A terre il y avait un tas de journaux financiers américains, soigneusement empilés, la seule dépense d'Arthur, sa tentation étant de faire une fortune rapide à la bourse. Rockefeller le vieux et Carnegie furent ses héros, et, parce que son chat se montrait fort adroit à prendre les souris, il avait eu la fantaisie de l'appeler *John D.* Les chalands ne comprenaient pas.

Jamais il ne sortait, si ce n'est le dimanche, fidèle qu'il resta toujours à la messe. Il marchait jusqu'à l'église des Franciscains, parce que cette église était *pieuse* et aussi parce qu'on n'y quêtait pas. Non point que Pesant se refusât à toute charité : les victuailles qu'il ne pouvait vendre, il les apportait, en un gros paquet ficelé dans de la *gazette*, aux petites soeurs des pauvres, quand il se rendait à la messe. C'était sur son chemin. A la soeur, il débitait toujours la même plaisanterie :

— Je vous demande pas de reçu, ma soeur. Votre chapelet sera votre *I.O.U.* De l'autre côté, le bon Dieu me paiera mes intérêts.

Quand une créance ne rentrait pas, il choisissait quelques bananes pas trop mûres, qu'il ajoutait en supplément :

— Une surprise pour vous, ma soeur, quelque chose de bon . . . Mon paquet est plus gros aujourd'hui, c'est pour que votre prière soit plus longue. J'en ai bien besoin.

Cela dura dix ans. Alors il connut Patsy Curran, une grande fille rousse qui travaillait dans une usine voisine, pour faire vivre son père et deux soeurs. Elle travaillait surtout pour faire boire son ivrogne de père, qui, depuis la mort de sa femme, allait de cuites en emplois nouveaux. Il ne restait jamais plus d'un mois à la même manufacture, et il mettait des semaines à se trouver une autre place. Le matin, avant de partir pour l'ouvrage, Patsy avertissait Arthur :

— Je prends une chopine pour la journée, mais si daddy revient avant 7 heures, pas de crédit. Il en aura assez pour sa journée.

Elle connaissait bien son père, qu'elle était allée chercher à la buvette combien de fois ? Sa soeur Patricia était en âge de travailler elle aussi : elle la laissait à la maison, afin qu'elle surveillât daddy.

Arthur s'attardait souvent à causer avec cette fille riieuse, et Patsy plaisantait volontiers avec lui :

— Si vous étiez Irlandais, monsieur Pesant, je vous demanderais en mariage. Un homme qui est dans la boisson, pas de danger qu'il y touche. Il a peur de s'empoisonner. Un homme dans la boisson, c'est *safe*. Si vous étiez pas si *regardant* !

Son accent qui mangeait les mots le réjouissait, et il disait :

— Pour te prouver que je ne suis pas *regardant*, je vais te donner une belle orange que tu mangeras en pensant à moi.

Il s'attardait à choisir le fruit, et celui qu'il donnait n'était pas trop vilain.

— Quand vous vous déciderez à m'en donner une douzaine, je vous embrasserai, monsieur Pesant.

Il faut croire qu'un jour il se décida et que Patsy eut sa douzaine d'oranges, puisqu'un soir de congé, on les rencontra tous deux au parc *Sohmer*.

C'était un bel homme que Arthur Pesant, l'homme qui ressemblait le moins à son vice. Des yeux câlins, une bouche souriante, des dents magnifiques. Très grand, il avait des façons de tendre les paquets qui faisaient rougir l'Irlandaise, qui, pourtant, n'avait pas *froid aux yeux*.

Le bruit courut qu'ils se marieraient. Ce n'était qu'un bruit. Cependant lorsqu'elle hérita d'un vieil oncle une petite maison de *Griffin town*, il lui prêta à *six du cent*, deux mille dollars, presque la valeur de la propriété, pour qu'elle pût acheter un commerce de chapeau. Le père *but* le commerce comme le reste, et, en outre, la famille entière de Patsy était devenue folle, aux nouvelles de l'héritage. Elle-même en avait perdu sa prudence habituelle.

Elle avait visiblement de la peine aussi. Ce n'était plus Patsy qui allait chez Pesant faire les commissions du père, on ne la voyait plus chez Pesant. Lorsqu'elle revenait du magasin, le soir, l'épicerie était pourtant sur sa route : elle prenait un autre chemin. L'on ne sut jamais ce qui s'était passé.

Quant à Pesant, il avait trop d'affaires en ce moment pour se soucier des femmes. Sa vie s'était fixée, mais il y fallait beaucoup d'attention et de surveillance. Il avait acquis un petit immeuble près de la gare, et, presque aussitôt, le chemin de fer l'achetait, payant le triple. Alors, fidèle à son vieux rêve, Arthur s'était *mis dans les stocks*, il avait vendu, il avait racheté, toujours heureux. Pour se vouer tout entier aux spéculations boursières, il se défit de son épicerie. Maintenant, il passait le plus clair du jour chez les courtiers. Sa vie était tracée. Ce n'est pas qu'il risquait beaucoup, non, toujours des *petits montants*, et toujours dans des entreprises différentes. S'il y avait quelque perte, et c'était rare, les gains compensaient. Arthur Pesant était heureux.

Il vivait au rez-de-chaussée d'un immeuble qu'il avait acheté entre temps, faisant lui-même son ménage et sa cuisine. Chaque année, deux jours, il recevait la visite de sa soeur établie dans l'Ontario, mariée et sans enfants : pour son frère du Manitoba, il n'en recevait des *cartes* que de loin en loin. Il avait fait, comme il disait, des arrangements avec elle. Il lui fournissait le logement pendant son séjour : elle aurait à sa charge les frais de nourriture. Le premier soir, il lui accordait une partie de cartes. Il n'aimait pas ça, mais il faut se sacrifier pour faire plaisir aux autres.

A présent, il était riche, et son *train de vie* n'avait pas changé. Pourtant, deux fois par semaine, les dernières années, il allait au cinéma, un siège de galerie. Il y avait pris goût.

Chaque semestre, Patsy venait lui payer ses intérêts. Le capital était échu depuis longtemps, mais, bon garçon, Arthur avait consenti maintes fois chez le notaire à une extension de délai, et, comme

c'était son notaire, les frais d'acte se trouvaient réduits au minimum : Arthur *parlait* lui-même au notaire. Il exigeait cependant les reçus de taxes et les renouvellements d'assurance : pour le reste, Arthur n'ennuyait pas Patsy.

Elle avait vieilli très vite, peinant fort, dans des manufactures, des restaurants, faisant même des ménages, à l'occasion. Sa soeur s'était mariée, et le mari lui aussi était un ivrogne. Patsy continuait d'être la vache à lait de tout le monde. Une vie de chien.

Une fois, elle avait été en retard dans ses intérêts. Un neveu s'était brisé une jambe en jouant avec un camarade. Arthur avait accepté d'attendre, « mais il ne faudrait plus compter sur lui ». Il avait affirmé, comme tous les avares :

— Les affaires et les sentiments, c'est deux choses, Patsy, tiens-toi-le pour dit.

Puis ensuite, il a pas d'argent, le père de celui qui a fait le mauvais coup ? Vous auriez pu l'*actionner*.

— Des amis . . .

— Il n'y a pas d'amis en affaires . . . Parce que c'est toi, j'attendrai un mois, mais pas plus, et c'est la première comme la dernière fois.

Ce jour-là, ce ne fut pas avec le même plaisir que Pesant fit *son tour de voiture*. Depuis quelques années, il avait cheval et voiture, un autre de ses rêves (les hommes pratiques ayant plus de rêves que les fantaisistes), comme maintenant on a une auto. Ça coûtait gros de foin et d'avoine : des cultivateurs, à qui il *avait fait du bon*, c'est-à-dire en ne *chargeant* que la demie de commission, lorsqu'il leur avait prêté (Arthur n'était pas plus fou que le notaire, il *chargeait* sa commission comme eux) ces cultivateurs le fournissaient à rabais, et, les jours de renouvellement de leur billet, pour rien du tout.

Chaque matin et chaque soir, il parcourait dans sa voiture toute la rue Dorchester jusqu'à la Cathédrale, et revenait par la rue Sherbrooke. Le soir, il allait plus à l'ouest. Le vernis de la voiture brillait, et l'attelage. Et le cheval était un bon cheval. Il ne le fatiguait pas cependant, si Arthur se montrait fier qu'il fût vif. Que les autres eussent des autos, déjà, ne l'humiliait point. Il savait qu'il pouvait en acheter une quand il voudrait. Il préférait le cheval.

— Ses compagnons, des rentiers comme lui et qui suivaient les cotes de la bourse sur le tableau noir, le trouvèrent aussi serein que d'habitude, la dernière fois qu'ils le virent, le matin, chez le courtier.

Il mâchait son éternelle chique de gomme (il ne fumait jamais), et il plaisantait sur les valeurs :

— La *Power* prend du temps à se réveiller, aujourd'hui, mais elle a toute la journée à elle . . . La *Steel* est bien faraute, tout d'un coup, elle prépare quelque chose . . . Le *Twin* fera pas de vieux os, je vous gage ma part de *Panama*, monsieur Julien . . .

Il partit à l'heure de la soupe et, en tram, se rendit chez lui. Comme toujours, il dit au conducteur :

— Vous devriez me débarquer devant chez nous, je suis votre bourgeois . . .

Songez qu'il possédait des parts de la compagnie.

A la maison, Patsy l'attendait devant la porte. Il eut un regard de surprise, puis, impassible :

— As-tu perdu un pain de ta fournée, Patsy ? T'as l'air bien drôle ?

Ils entrèrent :

— Dis-moi ce que t'as . . . T'as l'air d'une fille qui vient à confesse.

La confession n'était pas réjouissante. Patsy avait été malade, le beau-frère avait encore perdu sa place, le locataire n'avait pas payé depuis trois mois . . .

— Poursuis-le, mets-le dehors . . .

Enfin, elle ne pourrait pas payer ses intérêts.

— Je t'avais dit que c'était la dernière fois. J'ai rien qu'une parole. C'était la dernière fois. Je te donne trente jours . . . Si tu trouves pas l'argent, je te fais vendre . . . Je vis pas de l'air du temps, comme il y en a.

Patsy était à bout. Elle pleura. Pesant n'avait jamais vu pleurer la fille, qui, perdant ses couleurs, restait rieuse, d'une bravoure insouciante.

— Les larmes, ça prend pas avec moi, tu peux les essayer. On est pas au théâtre.

Patsy ne sut que se fâcher :

— Vous êtes un sans-coeur, monsieur Pesant, vous pensez rien qu'à l'argent . . . Ah ! si j'avais su dans le temps ! . . .

Ce fut tout. Arthur blanchit, il serra les poings, puis :

— Va-t-en. Va-t-en, avant que je te mette dehors, espèce de traînée . . .

Elle partit. Par la fenêtre, il l'observa, qui s'acheminait, le dos courbé.

— Je lui ai fait assez de bon . . . Puis, après tout, comme dit le notaire, il y a prescription.

Il bougonna quelque temps, s'apprêta à préparer son dîner, dans la cuisine, un *dîner froid*, selon ses habitudes, mais *se sentant drôle*, il décida d'atteler le cheval et de faire un petit tour.

— C'est assez de penser à cette maudite traînée . . . Ah ! les sacrées femmes ! On a beau rester garçon, elles savent toujours le tour . . .

On le trouva mort dans sa voiture. Le cheval, ne sentant plus les guides, s'était arrêté quelques pas plus loin que l'écurie, dans la ruelle.

Les funérailles furent retardées jusqu'à l'arrivée de Rodrigue, ce frère du Manitoba, qui venait si peu souvent.

Il arriva, portant beau, vêtu de gris pâle, mais la cravate noire et un ample brassard noir sur la manche. Il riait, pleurait, postillonnait, serrait des mains, embrassait les dames, éclatait en sanglots dans le sein des plus vieilles. On ne voyait que lui.

Ce fut aux funérailles qu'il se révéla l'héritier véritable. Ce fut une scène que personne n'oubliera.

Le cortège allait se mettre en marche vers le cimetière, lorsque Rodrigue s'avisa qu'il y avait bien des voitures. Dans sa douleur, d'abord, il sourit d'aise vaniteuse, puis, se ravisant, devant tout le monde, il dit à l'employé des pompes funèbres :

— Ces voitures sont-elles comprises dans le contrat ?

— Non, mais, comme votre frère était *bien connu*, on a pensé . . .

— Dans ce cas-là, que ceux qui veulent suivre paient leur voiture, la succession s'en chargera pas . . .

Ce fut dit du ton péremptoire d'Arthur, lorsque celui-ci faisait des affaires. A ce moment, Patsy tout en larmes s'avavançait. Rodrigue lui serra la main, onctueusement, puis, la regardant avec les yeux câlins des Pesant, et, lui touchant le bras, il lui dit :

— Tu sais, pour ton affaire, j'ai tout appris par le notaire, on pourra s'arranger, tu comprends ?

Elle comprit si bien que, devant la foule, elle le gifla :

— J'aime autant perdre ma maison que d'avoir affaire à vous autres, vieux cochons.

Rodrigue était entré dans son héritage.

Ai-je besoin d'ajouter que, pour le reste, Rodrigue, légataire universel, remplaça son frère à ce point que les voisins pouvaient croire que l'autre n'était pas mort.

(1943)

LE NAÏF

Conte-postface

Il n'y a pas d'exemple qu'un romancier n'ait peiné ou blessé à son insu d'excellentes gens, auxquelles il était à mille lieues de penser, lorsqu'il écrivait son roman.

François MAURIAC

Philippe était né avec des lunettes : il fut toujours naïf, et jamais ses yeux écarquillés ne cessèrent leur étonnement.

Il avait pris au sérieux ses classes, avec ses livres d'histoires, lorsque les autres enfants cherchaient le jeu, et il n'avait jamais fini de jouer, parce que le jeu lui était une étude.

On l'envoya dans un collège lointain. Il sut que la prison est une prison. Il rusa pour en sortir, et, lorsqu'il quitta la prison, il pleura son départ.

La première communion le déçut, qui ne correspondait pas à ce que les frères enseignaient de ces délices. On lui faisait croire aux images, et il ne savait pas que la communion est une réalité.

On lui prouva l'existence de Dieu par des syllogismes vainqueurs, et, quand il vit que Dieu ne se touche pas plus que ça ne se sent, il perdit la foi.

Il n'avait plus de foi. Il voulut être logique. Il vendit ses dictionnaires pour connaître l'amour, et son père lui apprit que les conventions de la société sont tyranniques.

L'alcool lui montra un monde moins terne que l'autre. Il but, il fut malade et devint un voyou.

Ce fantaisiste se fit notaire. Il croyait que le notaire reçoit des actes. Il reçut des actes et négligea les placements auxquels il n'entendait rien, et l'on fut étonné qu'il vendît son étude.

Il écrivit et disait ce qu'il pensait : sa réputation de bohème était faite. Quand il louait, on ne l'écoutait pas. Quand il se moquait, on lui suggérait en riant une nouvelle victime. Ce qui le perdit, c'est qu'il pensait qu'on pouvait critiquer ce que le patron admirait.

Il voyait des amis vivre de commissions, de gratifications, et de primes et de bonis : il crut plus simple et plus honnête de quêter. On lui donnait, mais il était obligé de payer son écot d'une farce ou d'une plaisanterie, et c'était encore travailler. Pour faire comme tout le monde, il se décida à tromper. On lui fit savoir qu'on n'était pas dupe et qu'il y a des choses qui ne se font point, si on n'y met des formes.

Il se dôpa, et on lui demandait de vivre dans la vie réelle. Il était heureux, et on lui prouvait qu'il souffrait.

Un jour, Dieu, qui n'est pas conformiste, l'appela au milieu d'une ivresse. Surpris et pensant à une bonne blague, il ne prit pas la peine de se peigner et de se raser, et il le suivit. Les autres riaient ou se scandalisaient de le voir s'approcher de la Table, dans ses vêtements de carnaval et l'haleine chargée de vin.

Le plus surpris, ce fut Philippe, qui sut que Dieu ne lâche pas aisément la main qu'Il prend.

Cependant, il connut les dévots, qui le conviaient à l'apostolat en lui parlant de politique. D'autres s'étonnaient de ne pas le voir plus riche ni plus respectable. Il laissait dire et trouvait son plaisir dans les bas-côtés de l'église.

Un jour, à la taverne, il eut une rechute. Son compagnon, deux jours plus tard, prenait le chemin du confessionnal. Il connut que Dieu se sert de tout, qui tire les âmes des bouges et enseigne en même temps l'humilité.

Philippe confesse que nous vivons dans une vallée de larmes, et il dit que Dieu nous y donne le viatique du rire. Philippe est heureux et sa retraite est peuplée de joie. Il sait que la joie est le cliché vrai de l'amour.

(1945)

LA FOLLE EXPÉRIENCE
DE PHILIPPE

(VINGT-QUATRE HEURES)

Philippe était assis sur un banc de square. Dans sa petite pipe, il fumait des mégots qu'un reste de pudeur ne lui avait fait ramasser que dans des rues anonymes, ces étroites voies chaudes de l'été, où il y a des pelures de bananes, des enfants nu-pieds et tant de femmes enceintes sur le pas des portes.

Philippe s'était assis, parce qu'il ne pouvait plus avancer. Il était acculé, il n'avait plus de but immédiat. Tout à l'heure, il avait vidé sa dernière bouteille de *jaune*, prenant son temps, au coin d'une rue, et, voyant qu'on le regardait, il était resté là, allumant avec lenteur sa petite pipe : ce n'était qu'une demi-bouteille, deux onces, et il était inquiet, deux onces, ce ne serait pas assez pour le remonter, le faire revivre. Philippe regrettait de n'avoir pas tout bu, d'un coup, lorsque, une heure auparavant, il avait acheté la drogue. Il était puni de son avarice, et plus le sou, maintenant, pour se rattraper !

Sur le banc, il avait posé une liasse de *Gringoires*, de *Candides*, de *Mariannes*, qu'il n'avait pas la force de lire. C'est machinalement que, depuis des semaines, il allait quêter ces feuilles chez Pageau. Il ne lisait même plus ça.

Des femmes passaient, les yeux de Philippe les suivaient avec peine, comme un oiseau bat de l'aile avant de tomber. Inconsciemment, il s'efforçait, il forçait son oeil à les analyser, les détailler, ainsi que les vieux libidineux espèrent reprendre vigueur, en feuilletant des images obscènes. C'était en vain : Philippe était mort, mort. Plus de goût à ça. Il y avait des mois que cette lassitude se manifestait, et l'hypocrisie de Philippe en avait d'abord été heureuse. Sans trop le croire, il se disait : « Je suis noué, je suis incapable de désir, parce que je n'aime qu'une femme, Claire... » Il s'enorgueillissait et, tout de suite, il se mettait à écrire de longues lettres pâchées, qu'il mettait à la poste, deux par deux, l'une avec l'autre plutôt, soit qu'il n'eût qu'un timbre, soit que, sur le point

de glisser l'enveloppe dans la boîte, l'inspiration lui vint et qu'il voulût ajouter un post-scriptum de quinze pages.

Philippe était si fatigué qu'un instant il eut peur : « Si je n'allais pas me relever... » Un désir lui venait de se coucher vingt-quatre heures dans quelque garni, écrasé, assommé. Puis il avait peur de la dépression, il craignait cette angoisse qui le prendrait dans le lit et qui l'avait mis si souvent, pensait-il, aux portes de la folie. Cependant, un jour, n'avait-il pas eu cette volonté de résister des heures et des heures, de fermer les yeux, de s'abandonner, comme si son corps avait été couché dans l'eau et que sa tête aux yeux fermés eût seule émergé : il avait repoussé toutes ses peurs, il avait maîtrisé cette crainte physique logée à l'épigastre et qui faisait un froid insupportable au creux de l'estomac, il s'était conté des contes, il s'était récité des vers, des vers blancs qu'il composait au fur et à mesure, sans queue ni tête, des alexandrins blancs que presque toute une nuit il avait déroulés, se calmant sans réussir à s'endormir. Il avait résisté presque jusqu'au matin, et, s'il était parti subitement aux petites heures, ç'avait été comme si le lâche en lui, surpris de cette résistance insolite, eut passé par-dessus ce courage et n'eût vaincu qu'en le saisissant et l'emportant, sans entendre ses raisons, jusqu'à la pharmacie où, pour la première fois, il avait eu honte d'acheter et de boire sa dôte. Il était reparti très vite, tel un voleur.

Mais Philippe avait peur. Il se forçait à ne pas remuer les jambes : « Si, vraiment, j'étais paralysé. » Il se voyait étendu, ne pouvant bouger, ainsi qu'il arrive dans les cauchemars. On le prendrait là, on le conduirait en ambulance, il entendrait tout, et, peut-être qu'on le piquerait avec de longues aiguilles, comme il avait vu d'un type trépané pour une congestion cérébrale. Cette pensée lui donna le désir d'aller à l'hôpital, où son ami le docteur Dufresne le traiterait, lui donnerait peut-être au commencement beaucoup de *jaune*. Mais il lui en fallait pour supporter le coup de l'entrée, et il n'avait pas le moindre argent. Du reste, Dufresne n'était pas à l'hôpital à cette heure.

Il se leva enfin, un peu engourdi. Sans s'en apercevoir, il descendit vers le port. Devant une pharmacie, il hésita, puis entra :

Ce n'était pas *son commis* qui causait au comptoir. Désespéré, il allait repartir, lorsqu'il entendit l'autre qui parlait au téléphone, dans l'officine. Alors Philippe se mit à feuilleter le bottin et, lorsque le commis eut reconduit l'acheteuse à la porte, il alla à la

cabine téléphonique, pour en tirer l'annuaire et chercher consciencieusement d'une main qui tremblait, jusqu'à ce que l'autre vendeur parût :

— Tiens, je vous apporte des journaux français, cette fois . . .

Le commis les saisissait d'une main avide puis, à voix basse :

— Revenez dans une heure, je serai seul, et je pourrai vous faire crédit . . .

Philippe cessa de sourire, absent déjà de la conversation qu'entamait le commis à voix plus haute maintenant : Philippe cherchait quelques trucs, son esprit se butait, il ne trouvait rien, et, dans son cerveau désemparé, le vide se faisait. Il allait se pâmer comme un petit enfant. Pourtant, il prit sur lui et, d'un ton à se faire entendre de l'officine, il posa :

— L'article de Maurois sur la reine Elizabeth, je n'ai jamais rien lu de plus obséquieux : les écrivains français, quand ils ne sont pas royalistes pour eux, il leur faut quand même le roi de l'étranger . . . Mais lisez plutôt l'article de Berl dans *Marianne*, de l'immoralisme plus réfléchi, plus Laclos que Malreaux . . .

Dans la rue, Philippe revint sur ses pas, frôla deux ou trois fois les mêmes parages, puis s'achemina vers l'hôtel meublé où il rêvait de coucher. Tout de suite, le relent de poisson lui sauta aux narines : ces garnis jouxtaient une poissonnerie et, de cette maison, Philippe n'eut jamais que trois souvenirs précis : l'odeur de la morue, les coudes et les marches des couloirs qui, les soirs d'ivresse, lui rappelaient les maisons des *détectives* à doubles sorties, enfin la salle à manger de la logeuse, avec meubles lourds, ses longs rideaux de campagne, qui faisaient si drôle, à six heures, dans le soleil du matin.

Philippe, pris de timidité, n'osait quêter sa nuit, et il remonta vers la ville. Il ne savait où s'adresser et l'envie pointait en lui de se jeter sous les roues d'un tram. Alors une peur très vague l'arrêtait. Non pas la peur de mourir, bien qu'il y eût la peur de mourir : Philippe se souvenait de la nuit qu'il s'était empoisonné et que, dans la chambre d'hôpital, une hémorragie n'attendait pas l'autre : affaibli, avant de monter, il s'accrochait à son lit, angoissé et s'analysant pourtant. « Y a-t-il un Dieu ? » se demandait-il, sans pouvoir croire, et c'était encore plus terrible que l'enfer, de tomber dans le néant, le rien, ne plus voir, ne plus entendre, ne plus sentir. C'était comme un reflet, que cette peur du néant, un reflet de l'au-delà. Le rien était quelque chose. Il n'avait pu prier cependant. Et toujours cette peur l'arrêtait dans ses mouvements de suicide.

Passant devant une taverne, Philippe entra à tout hasard.

— Tiens ! Philippe . . .

On lui tendait la main.

— Je gage que tu n'as pas encore le sou.

Bien qu'il voulût boire tout de suite, Philippe ne résista pas à son goût d'exhibitionnisme, cette habitude de la confession qui est la dernière des vanités. Il lui fallait aussi se confesser chaque fois à lui-même, et c'est ainsi que ces confessions, devant les inconnus comme à ses amis, étaient scandées de correctifs, de reprises, de repentir : « Non, je me trompe, c'est autre chose qui me poussait . . . Je suis peut-être un menteur, mais c'est surtout le goût du scandale . . . J'exagère, mais il doit y avoir du vrai . . . »

Philippe professa qu'il était un tapeur, sans être tapeur et que le parasitisme peut aisément s'expliquer, puisque les plus dédaigneux sont parasites.

— Alors, tu n'as pas soif ?

— Tu sais bien que je suis malade.

Il disait cela d'un air piteux. Il était prêt de s'agenouiller, maintenant que l'autre avait ri de lui avec son « Tu n'as pas soif », lorsque avant ce mot, son orgueil détestait ce mécène de taverne. Philippe haïssait, avant l'injure; après, il excusait, il aimait presque.

Il but à larges gorgées le bock qu'un garçon mit sur la table.

— Tu y vas !

Philippe n'entendait guère, inquiet déjà, cherchant l'effet : s'il buvait en vain, cela n'était pas de la *jaune* . . .

Son ami lui tendait son propre verre :

— Je n'y ai pas touché . . . J'en prendrai tout à l'heure.

Philippe avala encore d'un trait.

— Veux-tu que l'on fasse venir des sandwiches ?

La bière lui donnait la faim, mais Philippe, songeant qu'un sandwich, ce serait peut-être un bock de moins et que ses amis n'étaient pas riches, refusa. Il pensait aussi que cela nuirait à l'effet de la *jaune*, qu'une ivresse commençante lui faisait escompter.

Deux heures passèrent ainsi. L'un parlait de Malreaux, dont on annonçait une conférence, l'autre contait des anecdotes indécentes sur les soeurs que ce commis voyageur allait solliciter, et le dernier faisait l'éloge de Staline, pendant qu'au fond de la salle, un ivrogne imitait les sermons de retraite.

A dix heures, ils étaient sur le pas de la porte, dans ce quartier d'affaires plus obscur avec ses hauts immeubles que le reste de la ville, en dépit de l'électricité : pas de lumières aux façades noires, pas de voitures dans les rues, comme la nuit d'un dimanche chaud, lorsqu'on ne se console pas des cloches si gaies dans ces parages le matin. Ils s'attardaient, surtout Philippe, assez gris maintenant, mais qui espérait quelques sous pour la *jaune* :

— Tu n'aurais pas de quoi me donner pour que j'aille me coucher ?

— Tiens !

C'est à peine si Philippe leur souhaitait le bonsoir. Pour une fois, il avait honte de rougir. De temps en temps, il prenait conscience ainsi de sa bassesse. Il s'esquiva à pas rapides. Le feu brûlait son visage, il devinait qu'ils disaient : « Il ne se couchera pas, c'est sa dôte qu'il va aller acheter . . . On le trouvera mort un de ces jours. » Il les détestait, puis, se ravisant, il songea qu'il n'aimait ni ne haïssait personne. Dans la nuit, dans cette nuit déserte où le ciel s'agrandit sur les quartiers d'affaires avec une pastorale grotesque de lune et d'étoiles, il se voyait si seul qu'il pouvait croire qu'il n'y avait que lui dans cet univers désaffecté, avec la *jaune* qui le peuplait d'ombres qu'il ne sentait pas. Lui et cet appareil qu'il faisait tourner, ce film froid, ces êtres sans dimensions. Monde aplati, vidé. Et il ne pouvait s'arracher de ça.

Pourtant, après quelques instants de marche exaltée, Philippe se demanda ce qu'il allait faire, une fois achetée la dôte. Ce vide, cette solitude le menaient à une vague religiosité, et il se décida à tenter l'abbé Grégoire : « S'il n'est pas couché ».

L'abbé n'était pas couché, mais il y avait quelque chose d'anormal : c'était le *ceinturon* que l'abbé avait enlevé.

L'abbé fut très courtois, le conduisit dans son cabinet et s'assit pour écouter Philippe. Il souriait.

— Ça ne va pas mieux ?

Philippe ne connaissait l'abbé Grégoire que pour être venu chez lui une seule fois le féliciter hypocritement de son dernier livre, et le taper. L'abbé l'avait bien reçu, avait causé longuement avec lui et l'avait entretenu familièrement de ses travaux, dont Philippe avait ri le lendemain dans la taverne avec ses amis, lorsqu'il avait rapporté sa conversation, l'amplifiant et la déformant : on aurait pu croire qu'il était intime de l'abbé Grégoire.

Lorsque Philippe lui dit qu'il percevait bien qu'il était en train de revenir à Dieu, que Bremond avait aidé à cette évolution, l'abbé cessa de sourire. Son visage prit le sérieux professionnel. Il semblait à Philippe qu'il avançait le corps, qu'il rapprochait son fauteuil de sa chaise pour l'entendre en confession. Philippe poursuivait : « Je sens qu'il y a du divin dans le monde... » Tout de suite, il eut honte de la banalité, d'autant que l'abbé disait :

— On y revient toujours... Voyez Bourget, voyez Brunetière...

Philippe avait envie de rire. Ce ne fut pas seulement la peur de rater sa comédie qui le contint : un instant, il fut ému, et il songea à un parloir de couvent, à des novices, les jours de visite, qui font le parloir bruyant d'une rumeur qu'on n'entend que là, ces rires fous, tellement innocents, presque purs : la peur du ridicule nous empêche de prononcer le mot de pureté. Elles sont droites sur les chaises de paille, les souliers invisibles sous la jupe. Les parquets sont luisants, fleurent l'encaustique; sur les murs, il y a le Pape et Monseigneur. Mais surtout cette rumeur, et cette ferveur des yeux qui vont se baisser bientôt avec tant de joie pour les derniers voeux. Et ces parents qu'elles n'aimaient sans doute pas beaucoup avant, il semble qu'elles feront un grand sacrifice en ne les voyant plus le reste du mois. Elles offrent toutes ces insignifiances. Cela est puéril, des sacrifices de poupées, mais Philippe se voit grossier devant l'abbé Grégoire, l'abbé Grégoire, qui croit sans doute ce qu'il dit, émeut Philippe.

Le moment de la quête venu, l'abbé ne lui donne pas grand-chose :

— C'est la crise, j'ai des neveux qui ne travaillent pas.

Il lui remet une brochure niaise :

— Ça vous fera du bien, le Père parle d'états semblables aux vôtres...

Philippe est satisfait : les sous de l'abbé, un livre à brocanter (l'abbé ne s'est pas aperçu qu'il y avait une dédicace : au fait, l'abbé ne l'a peut-être que prêté) et on le recommande au Père Chartrand, « un autre à taper » !

Dans la rue, Philippe n'avait plus l'intention de se coucher. Il passera la nuit au restaurant, après s'être muni de *jaune*, l'abbé lui a donné suffisamment pour sa nuit.

Quand Philippe entra, la salle était presque vide. Minuit approchait, et on aurait dit pourtant les petites heures du matin, lorsque les derniers clients et les premiers mangent lentement, presque endormis. Quelque bruit de vaisselle, de friture, des conversations qui s'ébauchent, puis le silence que la rumeur des trams attardés coupait brusquement. Philippe allait s'installer, faire son nid pour la nuit, mais une inquiétude le saisit, une inquiétude qu'il ne se formulait pas, ce qui angoissait d'autant ce raisonneur. Il avait tiré son bloc-notes, tout à l'heure le goût d'écrire avait été très vif, et il attendait. Pourtant, il venait d'avalier sa *jaune*, et tout son corps nageait dans le bien-être. Il se rappela la voix de l'abbé : c'était ça. Et Philippe se laissa tomber dans une sorte d'attendrissement sentimental, l'état dont il professait le plus d'horreur. Il se dôpait pour oublier, être un autre : n'était-ce pas plutôt pour donner licence à cette pente romantique, s'en excuser ? Ce menteur qui ne savait supporter le mensonge sans s'emporter, s'anesthésiait pour se regarder en face, comme, pour se mépriser, il aurait commis les turpitudes que sa lâcheté lui aurait permises.

Incapable, ce jour-là, de s'exalter dans quelque prose sentimentale, qu'il aurait faite aussi longue qu'il en aurait ri fort, Philippe rejoignit le garçon de la caisse, gros homme placide qui lisait des bibliothèques entre deux *tickets*. C'était encore pour s'humilier ou pour vérifier son humiliation que Philippe tenait à causer avec lui. L'autre soir, il lui avait laissé les deux livres autobiographiques qu'un vieux notaire lui avait donnés avec fierté, crainte et pleurarde émotion, lorsque Philippe était allé le solliciter, sous prétexte d'une vague souscription.

Cela s'était passé dans un vieil immeuble de pierre grise, où les antiques plafonniers de lampes à pétrole avaient été sur le tard adaptés à l'électricité : il y avait de lourdes tentures partout, des bibelots, mille choses sous verre, des armoires vitrées pleines de livres aussi lourds, aux ors pâlis, des grands, des petits tapis. Il semblait qu'on était toujours obligé de faire son chemin parmi tout ça. Cela sentait encore le magasin d'antiquités, le salon clos et obscur de village, voire le lupanar vieille mode.

Le notaire avait retenu Philippe des heures; Philippe, nerveux à crier, s'était levé vingt fois et ne pouvait se défaire du vieillard, qui lui avait montré son nom partout, dans des programmes de distribution de prix, des comptes-rendus de la Chambre des notaires,

même dans un dictionnaire *professionnel* français, et, à la fin, lui avait donné ses oeuvres grotesques, publiées à compte d'auteur et hors commerce :

— C'est trop intime pour être mis dans le public. Les courants d'air déflorent les beaux sentiments.

Cela avait été dit d'une belle voix grave et d'un ton emphatique, sans le moindre sourire.

C'est que le notaire Cusson avait dès mil huit cent quatre-vingt-seize endossé la redingote de sir Wilfrid Laurier, dont il avait la grave et solennelle calvitie, avec les majestueuses mèches blanches. Jusqu'à la cravate rouge et le poli des bottines qui rappelaient l'homme d'Etat. Le notaire n'avait oublié ni le léger accent anglais ni la prononciation exagérément canadienne de certaines expressions triviales, lorsqu'il condescendait à la familiarité.

Il portait aussi dans la pochette droite de son gilet une montre qu'il avait fait voir à Philippe.

— Un cadeau d'un de mes aïeux, dans la ligne paternelle, un Anglais des environs de York... (de York, il accentuait fortement). Voyez le boîtier (il appuyait sur un petit bouton) elle sonne les heures...

Philippe avait feuilleté distraitemment les oeuvres du notaire, la naïveté lui en avait paru sans pareille et son inconstance avait rêvé d'en fabriquer un de ces articles blessants qui étaient les seuls qu'on acceptait maintenant et qui lui gardaient une réputation d'esprit : Philippe ne s'y trompait pas, et il sut de bonne heure que les délicats cherchent la cruauté de la prose comme Madelon est en quête de mélodrame qui la font pleurer : même bassesse. La bassesse de Philippe avait été de prêter ces confidences au garçon de la caisse, puisque Philippe était peut-être le seul homme qui eût découvert cette sensibilité, touchante, après tout, du vieillard. Dans ce vague malaise qui venait de sa visite à l'abbé, Philippe voulait se racheter et s'excuser, prouver au garçon que ces livres étaient des oeuvres uniques. Il n'en eut pas la peine.

— Vos livres sont bien écrits. On dirait qu'on est là.

Le pédantisme de Philippe voulut redresser les méchantes conceptions de style que manifestait ce primaire, mais cet attendrissement honteux qu'il avait gardé de son dialogue avec l'abbé l'en empêcha :

— C'est une belle âme. La sensibilité vraie est aussi rare que le talent.

Philippe allait mettre au jour ce que lui-même ressentait en ce moment sans le savoir et qui, pour ainsi dire, faisait le lit du Philippe futur, lorsque parut son ami Pierre, qui tournait la porte.

Serviette sous le bras, vêtu avec la recherche du commis voyageur déchu d'une autre classe, Pierre, le visage tiré, était visiblement très gris. Philippe sauta sur la chance, craignant pourtant que Pierre, selon ses habitudes, fût sans le sou autant que lui. Cela prit tout de suite la couleur de ses sentiments actuels et Philippe se dit qu'il ferait le bon Samaritain et conduirait Pierre chez lui.

C'est à peine si d'abord Pierre le reconnut. Effondré dans sa chaise, il penchait la tête, puis se redressait, relevant un instant le front, regardant Philippe :

— Philippe, Philippe . . .

Puis il retombait.

— Relève-toi, relève-toi, tu sais qu'on peut appeler la police . . . Viens en bas, te baigner la tête d'eau froide.

Empoignant sa serviette, Pierre se laissa emmener. Devant le miroir et l'émail du lavabo, il revint à lui :

— Si on prenait un coup . . . J'en ai, tu sais . . .

Il restait en équilibre, adossé au mur, et il cherchait dans ses poches. Enfin apparut la gourde :

— Tu en as suffisamment, Pierre, je vais te verser un fond de verre seulement.

Il fit comme il disait et but le reste à même le goulot, puis remit la gourde à Pierre qui la laissa retomber.

— Fais attention, tu es complètement ivre.

Philippe la fit disparaître dans une de ses poches. A cet instant, le visage rouge d'alcool, ce fut comme ces afflux de désir qui lui montaient naguère à la face. Il était tendu vers il ne savait quoi, il voulait quitter Pierre, le laisser là, et il savait bien qu'il voulait aller vendre la gourde chez quelque Juif. Comme si la visite chez l'abbé l'avait changé, il se dit : non ! et il mit lui-même la gourde dans la poche de Pierre.

Il le détestait, pour ce geste charitable qu'il venait de faire : « Où vais-je me procurer maintenant la *jaune* ? » Il regrettait son action, mais il était trop timide à cette minute pour reprendre la gourde de l'ivrogne.

Celui-ci était devenu sentimental :

— Si tu voulais, Philippe, si tu voulais ! Mon frère me disait encore hier : « Si Philippe voulait, il a tant de talent ! » Jean t'aime, Philippe, tu sais, et il s'y connaît, Jean, va donc le voir . . .

Philippe ne pouvait rester plus longtemps avec cet ivrogne qui le dégoûtait, et il s'enfuit encore comme un voleur, passant devant le garçon de la caisse sans lui dire un mot. Il avait emporté la serviette de Pierre. Cela s'était fait inconsciemment et, lorsqu'il s'en aperçut, ce fut un poids de moins : il aurait quelque chose à échanger contre la *jaune* et, qui sait ? la serviette était de beau cuir, pourrait-il peut-être vivre de *jaune* deux, trois jours. Impossible d'aller la rapporter maintenant . . . Philippe marchait gaiement dans les rues froides. L'aube n'allait pas tarder.

La ville se concentrait, la ville n'était plus qu'aux maisons, aux immeubles, les rues avaient refoulé tous les habitants, ce n'étaient plus que des rues, des voies qui laissaient voir à plein leurs montées, leurs descentes, leurs tournants. Les intersections, les angles, qui grouillaient le jour, montraient des coins de province, et des poubelles sur les trottoirs accentuaient l'impression. Un agent de police, col déboutonné, faisait sa ronde à la hâte, et un tram arrivait, rapide comme un autobus : on était surpris de voir des rails pour ce tram unique.

D'une petite rue surgit devant Philippe Lucien Dubois.

— Où vas-tu à cette heure ?

— Me coucher un peu, avant le journal . . . J'ai passé la nuit . . .

Lucien paraissait petit, à cause de ses mouvements incessants. Il ne tenait pas en place, et on le regardait que ses yeux avisaient tout de suite une autre figure, des petits yeux qui furetaient sans cesse, si bien qu'on ne pouvait jamais en saisir la nuance. Des petits pas rapides et saccadés : on aurait cru à des semelles sans talons. Et des mains qui s'agitaient sans la moindre vulgarité. Il n'y avait que le nez d'immobile, un nez qui pointait, spirituel, avec de la bonté.

— J'ai passé la nuit. Toujours Charlie, tu connais Charlie ?

Philippe n'écouta pas beaucoup l'histoire d'inverti que l'autre contait, Philippe réfléchissait et, sans que le moindre indice l'eût mis sur le chemin, il avait découvert tout à coup le secret de Lucien, qui parlait trop souvent de religion. Anomalie tout à fait singulière, cet homme se plaisait infiniment avec les femmes, pour qui il n'éprouvait rien. Bien entendu, il y avait ce goût du papotage, de la coquetterie qu'on trouve si souvent chez ces anormaux : il

y avait plus encore et autre chose. Lucien n'aimait pas les femmes, parce que ce fut toujours *péché* pour cet enfant élevé par les femmes, et son détour avait pris l'autre chemin. A jours presque fixes, il rencontrait un tas de jeunes voyous qui le grugeaient et le faisaient souffrir, et plus il vieillissait plus cet être tendre tombait aisément dans le désespoir, lorsqu'il ne savait respirer que la joie. Un être aussi malheureux que Philippe, mais qui n'avait pas d'orgueil, ce qui lui avait épargné les excès de Philippe, qui allait toujours au bout de sa course.

Sur sa course, Philippe se serait volontiers arrêté. L'autre cependant parlait, les yeux ailleurs. Lucien se hâtait toujours, et Philippe se hâtait toujours : il ne s'arrêtait que pour hésiter à solliciter quelque secours. Cet égoïste ne parlait à personne, ne songeait à personne que pour qu'on lui serve, pour qu'on le serve, pour en jouer ou tirer quelque accord ou quelque cadeau. S'était-il même déjà abandonné à une lecture ? Et c'est pourquoi, par retournement et refoulement, il prêchait sans cesse la gratuité, qu'il professait l'horreur de l'utile et du service.

Voire, lorsque Philippe avait de l'esprit, qu'il faisait un mot ou qu'il trouvait une remarque heureuse, dont il se louait, c'était toujours lorsque la fatigue l'empêchait de suivre et poursuivre une lecture, une conversation. On n'est pas Philippe, on devient Philippe. Philippe s'expliquait ainsi : « C'est moi qui change d'idées et de sentiments, eux, ce sont les autres qui les changent d'idées et de sentiments : eux, c'est pour de l'argent et par crainte, moi, c'est pour ma fantaisie. »

Lucien, tâtant le cuir de la serviette, voulut en partant, par un compliment s'excuser d'un départ si brusque :

— Comme tu as une belle serviette.

Frétilant tel une petite fille qui veut rejoindre ses compagnes qui dansent à la corde, il reprit ensuite d'un air aguichant, toujours le même lorsqu'il abordait ce sujet :

— Je ne puis t'aider aujourd'hui, Charlie me coûte tellement cher . . . Mais je te conteraï ça, un autre jour, je suis trop pressé . . .

— Ai-je le temps de te dire que j'ai rencontré Simonne ?

Philippe n'avait pas rencontré Simonne, mais il était sûr de retenir un peu Lucien en prononçant le nom de Simonne. Ce nom était venu par hasard à la bouche de Philippe. Depuis combien de mois avait-il pensé à Simonne ? Pour se mettre dans l'état poétique, d'une banale poésie, et sentimental, de la plus fade des

sentimentalités, qui était le leur lorsqu'ils parlaient de Simonne, Philippe regrettait de n'avoir pas une gorgée de d'ôpe, et rêver béatement quelques instants. C'avait été une comédie tellement agréable ! Elle avait duré des mois, avec des retouches quotidiennes. Pour lui, Philippe, si Lucien la rencontrait de temps en temps, il avait vu Simonne deux fois et ne lui avait parlé, trois mots, qu'à une seule occasion. Elle avait été pourtant *son* amour, un prétexte à dissertations psychologiques avec Lucien, une occasion de parler de lui, en disant comment il aimait, ce qu'il ressentait au sujet de Simonne. Les images étaient bien rares cependant, et là, dans la rue, il n'en voyait qu'une, lorsqu'un jour, l'apercevant qui marchait, ses grands yeux bleus sous un grand chapeau (étaient-ce ses vers qu'il se rappelait ou le cliché de Simonne ?), quand il était descendu d'un tram, pour la suivre et la perdre dans la foule. S'il voulait s'efforcer, il entendait aussi sa voix, une voix factice, qui détachait les mots, comme le fait une folle lente.

— Dis-moi où tu l'as vue ?

— Tu n'as pas le temps, donne-moi rendez-vous, je te conterai tout ça . . .

Ils s'étaient exaltés l'un l'autre. Ils l'avaient assimilée à cette Ariane, *jeune fille russe*, dont le romancier Claude Anet contait les aventures, et le nom amenant l'autre, ils avaient encore assimilé Simonne à l'Ariane de Racine, « de quelle amour blessée . . . ». Philippe avait même paraphrasé les vers en quatrains dont il fut content quelques semaines. Ces quatrains, tout compte fait, résumaient les amours de Philippe plus que ses souvenirs et une histoire de suicide qu'il avait écrite, en faisant croire à Lucien qu'il avait tenté de s'empoisonner à cause de Simonne. A un médecin qui riait de Freud devant lui, il avait lu aussi cette prose, en ajoutant :

— Il n'y a pas de meilleure preuve de freudisme. Je croyais aimer Simonne, parce que je n'avais pas de femme à montrer, et je racontais un suicide parce que ma timidité savait bien que je ne pourrais même pas feindre une déclaration.

Philippe s'était bien gardé de ces réflexions devant Lucien, parce que, ayant peu d'amis, Philippe était jaloux des liens, si lâches fussent-ils, qui retenaient encore à lui ses amis; parce que c'était un beau mensonge et enfin parce que Lucien avait la religion de quelques sentiments. Or plus Lucien s'enfonçait dans l'anormal plus il tenait à ses alibis, qui étaient sans doute sa vraie nature.

— Dis-moi où tu l'as vue ?

Lucien avait un visage d'enfant en ce moment, d'enfant qui quête un plaisir. Philippe eut honte de son mensonge : il aimait à faire plaisir et ne fut jamais cruel qu'à son corps défendant. Il lui fallut donc se « rhabriller » par un autre mensonge :

— Je t'écrirai une longue lettre là-dessus au cours de la journée et j'irai te la porter moi-même au journal.

Songeant à Claire, Philippe croyait que Lucien serait aussi heureux de recevoir une lettre de lui, il s'en promettait du reste un plaisir, celui des confidences, fussent-elles mensongères. Il se trouvait aussi que Lucien se réjouissait de cette conclusion, qui ajoutait du romanesque à leurs amours, un romanesque livresque en diable, comme ils l'aimaient.

— Si tu voulais vivre autrement, Philippe ?

C'était un cri parti du cœur bourgeois de Lucien, de son cœur amical et fraternel aussi. Aurait-il pu comprendre ? Aurait-il cru que, plus que le goût du vin et des drogues, c'était l'orgueil, un orgueil timide, qui s'imaginait toujours blessé, qui avait conduit Philippe à cette vie ? Elle était la condition, le tremplin de ses fiertés : il n'aurait jamais eu le courage de monter, et il était déchu. Philippe fut toujours l'un de ces hommes, de ces écrivains qui ne montrent que des fragments. C'est un risque à prendre, un risque presque sûr, on joue à coup sûr, parce qu'il y a toujours de beaux fragments. Il y avait en Philippe de ces *bouffons*, comme il les appelait, que Dostoïevski ne s'est pas lassé à présenter. Quand on n'a pas de théâtre, le coin d'une rue fait l'office des tréteaux, Philippe s'y était installé et, dès longtemps, il y avait un public, et pas trop mauvais. Seulement le rôle coûtait cher, et à Philippe encore plus qu'à un autre, parce que sa vanité bourgeoise n'avait su encore guérir le cuisant des blessures. Il y avait tellement de grossiers maladroits qui n'observaient pas les règles du jeu et qui traitaient Philippe en parasite, voire en vulgaire mendiant, lorsque lui ne joua jamais qu'un rôle, et, à la vieille mode, en interrompant constamment son jeu pour faire des remarques à la salle, indiquant bien qu'il n'était pas dupe.

Lucien ne pouvait plus attendre. Il tendit la main à Philippe :

— Ne vends pas ta serviette aujourd'hui. Samedi, je te donnerai des sous, et je garderai ta serviette pour t'éviter les occasions . . .

— Je pourrais la vendre, j'ai rencontré Pierre tout à l'heure : il m'assure qu'il m'en aura une demain ou après-demain . . .

Philippe ne pouvait s'empêcher d'y faire allusion. Quand le hasard lui avait mis dans les mains cette serviette, un diable le poussait comme toujours à s'accuser cyniquement. Il voulait aussi que Lucien, qu'il avait vu regarder les initiales ne devinât rien et, paradoxalement, comme toujours, il donnait des indices, il se mettait les pieds dans les plats. Souvent, c'est parce qu'il était étourdi et maladroit que Philippe paraissait tellement cynique : en vérité son cynisme ne mettait jamais que le dernier paraphe livresque et littéraire à sa gaucherie.

— Tu ne devrais pas voir des gens comme Pierre, qui te font boire et qui te mettront dans des embarras . . . Mais je suis pressé . . .

— Je t'accompagne un bout . . .

— Il faudra que tu marches vite, j'ai à peine le temps.

Philippe s'accrochait. Il comptait s'expliquer : « Je n'ai pas besoin des autres pour boire ou me doper . . . » Philippe était jaloux même de cette indépendance, et, si lui-même, dans ses discours, rendait les autres responsables, il n'acceptait jamais que ses compagnons lui enlèvent l'initiative de ses actions, il n'acceptait pas cette excuse dans la bouche des autres, il la réservait à ses tirades. « Et puis Pierre a des raisons de boire. Ce n'est pas sa faute si le monde est si mal fait, qu'il ne nous offre pas d'autre évasion. Pour moi, c'est autre chose encore : je ne crois qu'au moment présent, et je choisis le plaisir le plus vif, je ne me soucie pas du moi de demain. Je suis logique . . . »

Mais Philippe n'osait pas s'expliquer ainsi. Il perdait tous ses moyens, parce que Lucien, partant, le blessait. De plus, il avait honte de le suivre, il se sentait de trop, mais il fallut que la dépression commençât à le prendre pour qu'il se décidât à lâcher prise.

— Je te reverrai samedi, je te laisse ici.

Philippe s'en voulait de ce mot qui lui était échappé : « Lucien s'aperçoit bien que je ne le vois que pour le taper. Dieu que je suis fatigué de cette vie ! » Lucien répondait, du reste :

— Ce n'est pas sûr, essaie ailleurs, mais je ferai mon possible pour te donner ce que je pourrai. Surtout, prends sur toi, ne fais pas le fou.

Philippe était déjà parti. Mais il ne savait où aller si tôt. Il y avait déjà des passants dans la rue et plus de voitures. Philippe aperçut même un camion de Langlais, ce richard qu'il avait connu

au collègue, le *méchant* type¹ : « Je n'y pensais pas, je pourrais peut-être avoir quelques dollars de lui, en le prenant par sa vanité, et en lui contant des roseries... »

Il était devant une église. Philippe entra, désœuvré. Au sanctuaire, un prêtre marmottait une messe. Des dévotes et des petits vieux perdus dans cette nef obscure. Philippe observait ces gestes mécaniques : « Comme c'est sauvage, puéril ! Mais je ne suis pourtant pas M. Homais. Il y a peut-être du divin dans le monde. » Déjà l'instable Philippe était troublé, et il dut repasser ses preuves de l'inexistence de Dieu. Il regardait le mur : « Cela est de la matière, et la matière exclut Dieu. » Chose amusante, cette sensation fort subjective, qui, à ce moment, rassurait son incrédulité lui servit plus tard à étayer ses croyances : la matière lui prouvait Dieu alors, parce que sans Dieu, elle s'écroulait, elle s'anéantissait. Ces sortes de sensations cérébrales perdaient du reste leur force lorsqu'elles se manifestaient dans des concepts et des phrases, métaphysique de l'inconscient. Philippe percevait-il que sa volonté décidait en dernier ressort et qu'en ce moment il n'était pas sorti de cette décision qu'il avait prise en son adolescence de se choisir, lui, Philippe, de choisir Philippe, l'être après tout qui l'ennuyait le plus, qu'il méprisait même, et c'est pourquoi il ne cessait ses introspections, pour le tuer d'explications et de commentaires psychologiques ?

Un prêtre confessait, et Philippe eut la velléité d'aller au confessionnal. Il aurait peut-être tout dit, mais sans foi, pour le plaisir d'une confession profane, surtout pour satisfaire ce goût qu'il avait de frôler la *chose religieuse*, comme il disait : tel l'impuissant qui ne parle que de sexualité, tel l'inverti qui passe son temps avec les femmes.

Philippe quitta l'église, poussé par sa hantise de la *jaune* : *il restait sur son appétit*, il avait l'impression de laisser une salle à manger, sans avoir mangé.

Un gros homme à missel, ces volumineux missels à tranches rouges, sortait en même temps. Philippe le suivit quelques pas, puis l'aborda :

— Je n'ai pas mangé depuis vingt-quatre heures, pourriez-vous me donner quelques sous pour l'amour de Dieu ?

1. *Le Mariage blanc d'Armandine.*

Philippe glissa sur les derniers mots, il était déjà décontenancé et il regardait partout, si on ne le voyait pas. Le gros homme, lui, fixait la serviette. Il hésita, fut pris d'un tremblement, ses lèvres s'agitaient, sans prononcer le moindre mot, il fouillait dans ses poches et tendit une pièce de monnaie, pour repartir, pour fuir aussitôt. De même, Philippe le sang aux joues — il ne sentait plus du tout sa dépression — Philippe s'enfuit. La honte le faisait bredouiller tout seul. Quand il fut dans une rue transversale, il respira largement, et ce fut au pas de course qu'il gagna la pharmacie, la seule qui fût ouverte à ces heures matinales.

Son commis était là, au comptoir, lisant un des journaux français que Philippe lui avait donnés la veille :

— Pour l'amour du ciel, de la *jaune* tout de suite, je me meurs.

L'autre riait, prenait son temps. Philippe arpentait la pièce et tout haut, dans son énervement, jouait la comédie :

— Une minute de plus, je me jette dans les roues d'un tramway.

La dôle avalée, Philippe, fouetté tout de suite, regardait crânement le commis, sans avancer la monnaie.

— Ça sera pour les journaux français.

— Vous ne pourriez pas me donner une tablette de chocolat, aussi, j'ai faim.

— Je voudrais vous faire voir des vers que j'ai écrits, cette nuit. Vous me direz ce que ça vaut . . . J'ai fait ça pour m'amuser.

— On fait toujours ça pour s'amuser.

Philippe prenait déjà son air de juge, le juge qui vendrait son jugement d'une bouteille de *jaune*. Il était plus à l'aise. Il reprenait son air et son ton péremptoire d'avant la dôle et le parasitisme. Il se dôpait peut-être ainsi parce qu'il n'avait plus de chaire et que d'affirmer à ceux qui ne peuvent répondre lui était nécessaire comme une nourriture.

Le commis faisait des manières, n'en finissait plus de tirer d'un carton son poème. Le carton était bourré et Philippe avait déjà peur. Il n'en était pas moins prêt à l'indulgence, à lui trouver du talent : ce lui était même plaisir de louer ou de critiquer, pourvu qu'il fût seul à parler.

L'autre commençait :

*Quand bien même tu t'en irais,
Est-ce que cela changerait
Un atome au cher problème ?
Tu m'aimes, je crois, et je t'aime,
Quand bien même tu t'en irais,
Chère, tu ne réussirais,
Qu'à créer mille et un regrets,
Dans le sillage de ta fuite,
Et puis, je pleurerais ensuite . . .*

— Donnez-moi votre poème, que je relise.

— Je sais qu'il n'est pas parfait, mais j'aime tellement les vers . . .

Philippe se penchait sur la feuille. Il feignait de lire et cherchait ce qu'il dirait : il voulait des mots frappants, émouvants. Ce n'était pas seulement l'ivresse, il devinait toute une histoire sous ces vers, il la faisait déjà, il en était si content qu'il s'apprêtait à la dire à celui qui en était le héros.

Mais Philippe ne put résister à commencer par une *critique de sources*, sa vanité y était prise :

— Evidemment, vous avez lu Paul Géraldy . . .

— J'ai lu *Toi et moi*, mais en passant, seulement, ce sont d'autres poètes que je lis le plus souvent.

— La forme, la manière de Géraldy apparaissent tout de suite dans vos vers . . .

— Je pensais plutôt à Marceline Desbordes-Valmore, et je craignais de l'imiter de trop près . . .

Philippe était désarçonné, comme il lui arrivait chaque fois qu'il était contredit, plus encore, chaque fois qu'il n'était pas applaudi. Il ne pouvait parler, il ne pouvait penser que des phrases, des remarques qui fussent tout de suite des *mots*, que les murmures admiratifs de la salle accompagnaient d'une musique qui lui était nécessaire.

Il voulut se reprendre par la perspicacité, par l'analyse des dessous :

— Entre nous, vous me permettez de vous le dire, vous aimez une femme mariée, et c'est ce qui fait la délicatesse et la sensibilité de vos vers. Je la vois, une petite femme qui s'est donnée une fois et qui revint chez elle, toute craintive de son péché, et d'être surprise, aussi. Elle se fait mille peurs, et le mari pourtant est bien loin de tout ça. Il pense aux amis qu'il rejoindra ce soir, et, comme,

par feinte, songeant à son rendez-vous, elle se plaignait hier qu'il la laissât toujours seule, au lieu de penser à la trahison (s'il y a trahison) de sa femme, il cherche le prétexte pour sortir, sans soulever de querelles. Elle aime pourtant celui à qui elle s'est donnée, mais elle a si peur qu'elle ne sait plus...

Philippe aurait continué longtemps, si l'autre ne s'était mis à sourire...

— C'est ça, n'est-ce pas ? Je touche juste ?

— Très juste, mais je n'ai pas de maîtresse et je n'aime que ma femme...

On ne prendrait pas Philippe comme ça, qui saisit la perche.

— Vous allez me faire parler trop. Puisque vous le voulez, je vais mettre les points sur les i. C'est bien à votre femme que vous écrivez ces vers, et c'est par parabole que je vous donnais ma petite explication : vous ne l'avez pas compris ? Vous vouliez dire qu'en se refusant à vos ardeurs, votre femme vous faisait penser à une maîtresse qui se donne et puis ne se donne pas...

L'histoire était beaucoup plus simple. C'était des vers qu'un des amis du commis lui avait laissés, et c'est pourquoi, tout à l'heure, il cherchait tellement dans son carton. L'envie ne lui manquait pas de montrer ce que lui-même avait rimé, mais la timidité et aussi la peur de ce bohème et une fausse honte l'avaient empêché au dernier moment.

— Si vous le permettez, je vais passer ces vers à Pothier et je vais lui demander de les publier dans sa revue : je les juge assez bons et je suis sûr qu'il acceptera. Ainsi, vous verrez si j'ai deviné juste.

Philippe, à cet instant, prévoyait-il ce qu'il ferait de ces vers ? On aurait dit qu'un autre que lui préparait, par lui toujours, ses gaffes et ses tourments. Quelques heures plus tard, il rencontrait Pothier et, comme l'autre lui demandait un article, il lui avait laissé ces vers :

— Vous ne saviez pas que j'écrivais des vers aussi ?

Pothier, surpris, lui avait versé sur le champ un petit cachet, et Philippe l'en avait méprisé d'autant. Du reste, depuis quelques mois, Pothier changeait les phrases de ses articles, il ajoutait méchancetés sur méchancetés, il engueulait sous son nom les abbés et les autres qu'il n'osait viser directement, et les articles de Philippe avaient l'air de ces tapis de campagne, les *catalognes* de couleurs et

de pièces bariolées qu'on étend sur les parquets jaunes, et c'était amusant que ce contraste du sans-gêne débraillé de Philippe et des ironies pincées et grammaticales de Pothier. Chaque fois, il disait à Philippe, en lui montrant le numéro fraîchement imprimé :

— J'ai ajouté ceci, j'ai changé cela : vous ne trouvez pas que cela exprime mieux votre pensée ?

C'était toujours au moment que Philippe désespérait d'avoir son cachet. Fâché au fond, il n'en saisissait pas moins l'occasion de demander les sous qu'il obtenait, et il repartait, ivre d'humiliation : il se vendait pour de la dôte et il n'avait jamais été fier vraiment que de son indépendance et d'être lui.

Cette fois, c'était plus grave, et, plus que toutes ses indécitesses, il partit avec ce remords d'avoir volé le texte d'un autre. Ce qui augmentait sa confusion, c'est qu'il songeait au commis. Il fondait de honte, se voyant devant lui : Philippe paraissait tellement impuissant et vidé qu'il était obligé de prendre les poèmes des autres, des poèmes d'une forme qui n'était pas la sienne. Philippe était déshonoré.

Avant cette rencontre de Pothier, Philippe avait vu le Père Chartrand, visite qui le troubla beaucoup.

Dans un petit parloir pauvre, il avait essayé de mentir devant ce prêtre maladif, dont la barbe donnait l'apparence d'un *bon vieux*. Il se trouvait que le Père Chartrand ne vivait que de Dieu et que, paradoxalement pour l'ignorance de Philippe, il donnait toutes les apparences du scepticisme :

— Oui, l'Eglise, évidemment... le dogme, bien entendu... il faut distinguer, vous savez... parce que le Père Dubois interprète ainsi, ce ne veut pas dire... Loisy est condamné, mais... tous ne parleront peut-être pas comme moi... il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père...

Lorsque Philippe ayant voulu se confesser, le Père avait dit :

— Attendez, attendez...

Philippe qui, deux minutes auparavant, voulait se confesser sans foi, un peu il ne savait pourquoi, un peu pour flagorner le Père, un peu encore par goût des choses saintes, sans qu'il y eût conscience précise du sacrilège, maintenant, sans croire encore, Philippe se voyait damné :

— Si je mourais sans m'être confessé, avec cette contrition très imparfaite, je serais damné...

Le Père Chartrand se mit à rire :

— Ce ne sont pas nos craintes qui font le jugement de Dieu. Et vous connaissez-vous bien ?

Alors Philippe avoua que, tout à l'heure, il avait menti, qu'il ne croyait pas, et il défila toute une vie de turpitudes . . .

Le Père lui fit signe de s'arrêter, un peu triste :

— Puisque vous avez faim, je vais aller vous chercher des sandwiches . . .

Et il partit en souriant de nouveau.

Lorsque Philippe, en sortant du couvent, jeta les sandwiches dans la rue, il éprouva un sentiment de sacrilège aussi vif que s'il eût profané une hostie.

Philippe aurait voulu revenir sur ses pas, dire au Père Chartrand qu'il était vraiment chrétien : « Je viens de voir un chrétien véritable, j'ai touché le christianisme de mes doigts, *cela existe . . .* » Il était si troublé qu'il en oubliait et la *jaune* et toutes ses démarches.

Un homme l'abordait. Ce n'était pas un voyou, l'air gouailleux cependant; Philippe ne le connaissait pas :

— Je vois qu'on ne réussit pas à apitoyer ces profiteurs.

Sans doute, faisait-il allusion à la défroque minable de Philippe, qui ne s'était pas non plus rasé. Philippe n'eut pas le temps d'avoir honte et ce fut comme un autre que lui qui parlait, comme cela lui arrivait souvent :

— J'ai voulu savoir s'ils sont toujours les mêmes. J'ai confessé des petits péchés de rien du tout, et il m'a donné comme pénitence : « Vous direz dix fois, bonne sainte Anne, priez pour nous », et la dévotion à la bonne sainte Anne est une dévotion qui date de je ne sais combien de siècles après Jésus-Christ. Les bons Canayens n'y vont pas voir et ils déposent leurs béquilles en toute confiance aux sanctuaires de Sainte-Anne, pendant que les bons Pères empochent . . .

— Vous l'avez dit !

Mais Philippe n'avait pas le goût à l'anticléricisme, ce matin, et il quitta tout de suite ce fâcheux.

Maintenant, un abbé n'attendant pas l'autre, il pensait à voir M. Ducharme, ce curé à monographies qui le retenait si longtemps à lire sa prose ineffable, et, lorsque Philippe lui disait qu'il préférait lire seul lui-même, parce qu'il comprenait mieux, l'autre se penchait sur son épaule et suivait les lignes, en soufflant d'émotion vaniteuse :

Philippe se proposait un essai sur la concupiscence du livre dans le clergé.

De plus en plus faible, Philippe marchait difficilement. Cette faiblesse commençait à l'inquiéter. Il fit un faux pas, et ce fut de l'épouvante. Si tôt, il ne pouvait sans doute entrer à l'hôpital; Philippe n'en pensait pas moins à s'effondrer dans la rue, attendre que la police le conduisît à l'hôpital. Parce qu'il craignait qu'on l'amenât plutôt en prison, il attendit un peu.

Le souvenir de la prison lui faisait oublier son angoisse, et il se rappelait avec horreur le bruit des pas dans les galeries de fer, des portes qu'on ouvre, ces portes qui se referment sur une solitude étouffante, et cette nuit qu'on l'avait cueilli dans la rue, et son réveil là-bas.

Philippe ne pouvait quand même marcher longtemps ainsi. Une femme passait. Il fut pris de timidité et l'aborda quand même :

— Je suis malade, je n'ai pas le sou pour prendre le tram . . .

Il tremblait et elle tremblait : il eut quand même le ticket. Cependant, assis, dans son engourdissement, au bruit, au mouvement du tram, il se crut mieux un instant, il ne voulait plus de l'hôpital : ce serait aussi terrible que la prison. Était-il aussi sûr que le docteur lui donnerait de la *jaune* ? Mais pouvait-il vivre ainsi plus longtemps ?

Non loin de l'hôpital, Philippe descendit, et choisit plutôt une gargote infâme. Sans manger, il attendrait là.

Dans la petite salle, il y avait des filles aux ongles faits, mais aux doigts sales, et leur fard semblait aussi une souillure. L'une était grise et tombait visiblement de sommeil. Des cultivateurs — il y avait un marché proche — s'abandonnaient au luxe d'un *bacon and eggs* et leurs gros doigts tachaient les énormes tranches de pain, *spécialité de l'établissement*. Philippe détournait les yeux de dégoût, lorsque ces gros gars portaient les tasses grossières à leurs bouches : ces dents jaunes, dont l'une était toujours cariée, l'écoeu-raient.

Le garçon eut pitié de lui : Philippe avait été un bon client, naguère :

— Malade de boisson, hein ? viens icitte . . .

Dans la petite cuisine, ce garçon charitable servit à Philippe un verre d'alcool pur, dont la saveur chaude le fit tousser et lui rappela le docteur Boulanger et la femme folle de son corps, le petit gars et la Française :

— Il faudra que j'écrive un roman russe, songea-t-il.

Après avoir promis au garçon qu'il reviendrait dans l'après-midi avec de l'argent (« C'est correct, c'est correct », faisait l'autre, sceptique), Philippe retourna à sa place. Engourdi, il avait peine à voir. Les passants qu'il distinguait par les vitres sales, aux lettres jaunes : *Quick Lunch, 5 cents Hall*, les voitures qui lui étaient les ombres d'une ancienne lecture. Le garçon revenait :

— Prends ça, ça va te remonter.

Philippe avait devant lui une assiette débordante de « stew », une sauce brune où nageaient carottes, bouts de navets, fragments de pommes de terre et d'une viande indistincte : il y toucha à peine. Les jambes molles, dans un bien-être précaire, il attendait sans douleur la fin de tout.

Un gros homme, veston carré, pantalon carré, chapeau carré — toutes les lignes arrivaient à quelque carré fantomatique — à pas lents, vint s'asseoir à la table de Philippe. De gros yeux, un front buté, une énorme moustache, et un dos rond rappelaient l'Allemand endormi devant son bock. Allemand, il l'était de langue, et ce Suisse, cuisinier quelque part, Philippe le rencontrait là assez souvent : l'homme lui lisait des chants d'un poème épique en bas-allemand qu'il avait consacré à Frédéric II, son rêve et sa marotte :

— Je vous le ferai publier en traduction dans les revues où j'ai mes entrées, lui avait dit un jour Philippe.

Le gros homme l'avait cru et, depuis lors, chaque fois qu'il en avait l'occasion, il se collait à Philippe, comme un gros toutou, qui veut se faire caresser la nuque.

— Bonjour, dit Philippe, qui parvint à se réveiller et qui voyait une dupe éventuelle, mes affaires vont changer de cours... J'ai rencontré, hier, Georges Duhamel...

L'autre ouvrait de grands yeux.

— Vous connaissez au moins le nom de Georges Duhamel ? Et Julien Benda ? Ce sont des écrivains français célèbres. Hier soir, Julien Benda donnait une conférence, et Georges Duhamel, qui voyage au Canada, préparant une suite aux *Scènes de la vie future*, qu'il appellera *Scènes de la vie arrêtée au pays de Québec* a assisté à l'interview que j'ai prise à Benda. Duhamel est le directeur du *Mercure de France* et il a accepté de publier le roman que j'ai en manuscrit...

Philippe voyait déjà son livre *Lodgings* avec la mention, Editions du *Mercur de France*, XXVI rue de Condé. Philippe était heureux, un instant, et un rayon de soleil vint se poser sur l'émail de la table, éclairant sa gloire.

Puis il retomba, comme une baudruche se désouffle. Il eut peur :

— J'ai peine à marcher, conduisez-moi à l'hôpital...

Au bras du gros homme, Philippe, par de petites rues qu'un reste de pudeur lui faisait choisir, et aussi la peur que sa démarche ne fit croire à de l'ivresse, Philippe se rendit à l'hôpital. Le docteur Dufresne descendait justement de son auto :

— Hospitalisez-moi, docteur, je n'en peux plus.

Le docteur sourit : il connaissait Philippe.

— Venez !

Philippe avait oublié le gros Suisse, qui les suivit tous deux. Voyant qu'on ne s'occupait pas de lui, il dit :

— Je viendrai demain et je vous parlerai de Frédéric II.

Le docteur et Philippe suivaient un long couloir. Ils s'arrêtèrent devant une porte close :

— Je sais que vous ne resterez pas plus qu'un jour... Je vous laisse donc dans cette petite salle, où vous pourrez dormir quelque temps...

— Est-ce que j'aurai de la *jaune* ?

— Où vous croyez-vous ?

Philippe était désespéré, mais le docteur ajouta :

— Ne craignez rien... Je vais vous faire administrer une piqûre qui vous calmera...

— Je suis tellement nerveux...

— Je vous le promets, dans cinq minutes, vous serez au septième ciel...

Le docteur partait. Confiant maintenant, et désireux de savourer toutes les voluptés à la fois, Philippe demandait :

— Je n'ai rien à lire, vous n'auriez pas quelques revues médicales ?

— J'ai les derniers numéros de *Candide* et de *Gringoire*, ce sera plus gai...

Philippe entra dans cette salle, où il y avait six lits, six tables, et des fenêtres : il les examina, songeant à s'enfuir, après la piqûre. Mais si on le laissait là, seul, sans rien ? Philippe se rappelait ce

jour affreux qu'il avait passé à un autre hôpital, un agent de police au pied de son lit et qui fumait la pipe : on l'avait ramassé, dans une pharmacie, au moment que, tout de suite, après avoir avalé sa drogue, il s'était effondré. Ce n'avait été qu'un jour d'angoisse et on l'avait laissé partir après vingt-quatre heures, sans l'inquiéter. Mais sa dôte en avait été gâtée pour plusieurs jours, et c'était comme s'il fût revenu à son pays natal, se rétablissant malaisément avec les habitudes anciennes.

Une garde arrivait :

— Vous n'êtes pas couché ? Le docteur veut d'abord que vous vous couchiez... Je vais vous prendre une prise de sang.

— Le docteur ne vous a pas parlé de piqûre ? Vous savez, je suis un intime du docteur Dufresne...

— C'est la règle, une prise de sang, d'abord... Je reviens, mettez-vous au lit...

Philippe maintenant craignait qu'on ne le devêtît de force, et il murmurait : « Je suis un homme libre, je suis un homme libre... » Il songeait à la séquestration et à l'habéas corpus. Il se mit quand même au lit : « Tout à l'heure, je partirai, ou je brise tout... »

La garde revenait avec la seringue et un petit plateau où il y avait un verre rempli d'un liquide incolore :

— Donnez votre bras...

— Vous ne me ferez pas mal, je suis douillet comme un enfant, les nerfs à fleur de peau...

Lorsque l'aiguille pénétra, il se recroquevilla sur lui-même, ses genoux tremblaient, et il regardait son sang qui montait dans la seringue :

— Je ne vous ai pas fait mal ? Ce n'est pas plus malin que ça... Tenez maintenant.

— Elle lui présentait un verre.

— Qu'est-ce que vous me donnez ?

— Cela va vous calmer, vous allez voir...

C'était du chloral, il reconnaissait la saveur, lui semblait-il, et la garde lui en parut jolie, désirable. Philippe avait envie de froisser l'amidon de ce linge blanc, de l'embrasser.

— Dormez, maintenant...

— Le docteur ne vous a pas parlé de journaux français...

— Dormez d'abord...

Philippe se sentait sombrer délicieusement. Des images se heurtaient en lui, puis se confondaient. Il était heureux. Des images se levaient, dont il ne comprenait ni la source ni l'association. Un bruit de mouches bourdonnait à ses oreilles, et la rumeur du vent, d'une brise chaude dans les grandes herbes et le feuillage. Un parfum de bois, dans le bûcher, du bois frais, et puis l'odeur de ce petit édicule, derrière le hangar, et qui, dans cette chaleur, ne le dégoûtait pas. Il y avait surtout les mouches, les grosses mouches vertes sur le fumier.

La scène fait place à un après-midi d'hiver. Il revoit son ami, les chaussures trouées qui, sa femme à l'hôpital, allait conduire son jeune enfant de chez sa mère à la maison de sa belle-mère, et là ce drame grandguinolesque : la belle-soeur de son ami poursuit l'enfant avec un couteau de cuisine : « Ses yeux, ses yeux... », disait la folle, tombée dans une crise subite, et, alors Philippe avait imaginé que la belle-soeur qui avait aimé son ami, était devenue folle de jalousie, de se voir préférer sa soeur, et qu'elle voulait crever les yeux du petit qui lui rappelait trop le père.

Philippe se tournait dans son lit, dans l'horreur de ses yeux crevés à lui, et l'épouvante redoubla, lorsqu'il fut tenté, comme dans son enfance, de pincer ses propres yeux, d'en faire jaillir le cristallin.

Philippe se calmait un peu, il sonnait, et à la garde qui paraissait :

— Faites-moi venir des cigarettes, ce sera sur mon compte...

— Dormez, dormez...

La garde revenait pourtant :

— Voici mon paquet, il en reste trois, fumez-en une, et essayez de dormir ensuite... Et puis, voici un magazine...

Elle le bordait et elle disparaissait.

Se levant, Philippe prit son bloc-notes et essaya d'écrire. Il voulait faire le portrait du docteur Dufresne, un portrait qu'il donnerait à une revue pieuse, en changeant les noms, et il écrivait à peu près, d'une traite et d'un griffonnage incompréhensible :

« On a cessé de porter l'habit du *grand-frère* pour endosser ses principes. Je pense à ces jeunes vieux qui courent les rues, la bouche pleine des théories de ces barbons. Nous sommes d'un drôle de pays, les doctrinaires ne portent pas encore de favoris, ils ont encore culottes courtes... »

Philippe s'apercevait qu'il prenait un chemin détourné pour parler du docteur Dufresne, mais quand il voulait se venger de quelqu'un, il voulait se venger de tout le monde à la fois, et son indignation en devenait incompréhensible, comme d'un homme en colère qui bredouille :

« Où le respect paternel va-t-il se nicher ? Le respect paternel ! Tout s'explique : il a appelé son premier-né Sarto, et le dernier, ce sera Verdier . . . »

Philippe voyait la suite de ses idées : les autres comprendraient-ils ? Tant pis ! il continuait :

« Un pays a les incroyables qu'il mérite . . . »

(« Tiens ! » se disait Philippe, « si je jouais la farce de la conversion »)

« Un pays a les incroyables qu'il mérite. En marchant, je cause souvent avec le docteur Dufresne . . . »

(« Je changerai son nom, plus tard . . . »)

« Je veux dire que je cause avec son ombre. Je discute, je me fâche, mais je suis toujours fin, parce que le docteur Dufresne est toujours bête. Je me fâche, parce que son sourire m'exaspère . . . »

Il ne savait pourquoi, Philippe décida de faire du docteur Dufresne un défroqué français :

« En France, il a porté la robe quelque temps, et, laissant la foi, il a gardé le sourire de suffisance ecclésiastique . . . »

(Dans ma revue, il faudra faire passer cette petite roserie : me croyant converti, ils n'y verront que de l'ardeur espiègle . . .)

« Parce qu'il a quitté la petite église, il se vante d'être de la Grande, avec une onction qui rend sa moustache postiche. Chaque fois qu'il parle de femme, j'ai l'impression qu'il retrousse sa soutane, et ses mollets sont obscènes. C'est pourquoi sans doute la lecture de saint Jean de la Croix lui a tourné la tête. Il se dit sans illusion : c'est la grosse réalité que j'ai vue à son bras qui lui cache toutes les autres. Il ne croit pas au diable, mais le docteur Duchesne est un possédé, possédé par la chair . . . »

Philippe s'arrêtait, souriant : il avait bien de l'esprit ! Et puis, d'une pierre, il faisait deux coups, il se moquait des propriétaires de sa revue pieuse (au fait, il pourrait vendre ça ailleurs aussi, avec le même effet : on est si vite scandalisé dans ce beau pays catholique . . .) et il engueulait le docteur Dufresne qui était bon pour lui . . .

Pourtant, Philippe n'était pas méchant, mais sa timidité n'avait trouvé pour briller que le biais de la méchanceté, et Pothier l'avait beaucoup aidé à s'enfoncer dans ce travers. Aussi bien la méchanceté, c'était maintenant sa spécialité, et sa seule source d'argent.

Philippe hésita un moment à continuer : Dufresne va se reconnaître, songeait-il, et il avait un jour manifesté sa bonté par un de ces petits gestes qui touchaient Philippe.

Dufresne avait invité Philippe à dîner. La grosse poule, concubine du docteur, était là et ils avaient mangé des grillades de porc. C'était plus fort que Philippe, ces grillades le poussaient à continuer son article :

« Quand je mangeais chez lui, j'étais sûr qu'il n'avait pas assez des observances chrétiennes, il voulait aussi pécher contre la religion juive, en mangeant du cochon. Les incrédules sont souvent des paresseux qui ont pris tout de suite leur retraite : lui, dès qu'il est devenu incrédule, a voulu recommencer sa vie . . . »

Philippe se laissait aller à sa pente, il inventait : Dufresne n'avait jamais été croyant et il s'était marié tôt : Philippe continuait quand même à mentir, parce qu'il se plaisait à voir en Dufresne le défroqué qu'il aurait pu être :

« Par malheur, il a épousé une vieille femme qui lui dit encore : « Docteur », devant la visite. »

Philippe eut honte, d'autant qu'il n'aimait pas à flatter les catholiques, toujours heureux de voir la sensualité présider aux incroyances; tant pis ! il leur en donnerait pour leur argent :

« Quand elle dit : docteur ! je traduis, devant cette calvitie, tonsure déguisée : M. l'abbé. Il avait cherché la sensualité chez les mystiques et, pour sa pénitence, il est tombé sur une grosse femme, dont la poitrine me fait penser, je ne sais pourquoi, à un ministre protestant . . . »

Où Philippe prenait-il cela ? Il avait déjà parlé de Bremond avec Dufresne, et celui-ci n'avait que souri, et voilà qu'il faisait du docteur un lecteur de mystiques. Philippe s'amusait, remarquant que c'est toujours par des traits pareils qu'on découvre les romans à clefs et qu'on dit de ces mensonges plus ou moins logiques : comme c'est vrai !

« Ses yeux luisent de désir, et, quand il fume son cigare, il glisse une grivoiserie, mais ça fait drôle dans sa bouche et ce serait plus naturel pour lui de parler de scatologie et d'étaler cléricalement son fumier rabelaisien . . . »

Philippe lui-même glissait à l'anticléricisme et il s'interrompt pour songer à un autre article qu'il donnerait à Pothier sur le goût des moines pour le mot cru : ce serait une de ses attaques sans risques comme les aimait Pothier et que ce dernier lui paierait d'un bon cachet. Il voulut quand même terminer son article pieux :

« Le docteur s'entend à ses affaires, et je songe que le jansénisme est père de l'utilitarisme religieux, comme le puritanisme des marchands américains et de mon docteur est sévère pour leur caisse aussi bien que pour leur femme. Et ils sont toujours savants : le docteur me dit souvent, avec un sourire connaisseur, que la théologie a été expurgée à l'usage des séminaristes. Un petit rire sec qui fait grincer son râtelier : les défroqués ont toujours un râtelier, et cela fait drôle, comme s'ils voulaient s'ébattre à des exercices faunesques, ceux-là dont rêvent les chastes vieux garçons. Il n'enlève qu'un ou deux préceptes de morale, comme un gros homme décroche deux crans de sa ceinture, devant un bon repas. Ces incrédules croient qu'ils ne croient pas : si on leur pinçait le nez, il en sortirait de l'eau bénite . . . c'est parce qu'il avait faim, toutes les faims, que le docteur est sorti du séminaire. S'il savait que, les plaisirs du doute, l'Eglise les laisse à ses fidèles sous une forme assimilable . . . »

Philippe était content de lui, et il s'étendait voluptueusement dans son bien-être. C'est à peine, s'il eut le courage de formuler une dernière pointe :

« Le docteur parle toujours de l'amour chez la bête : s'il se contentait, comme les bêtes, de faire l'amour en saison . . . »

Philippe commençait à sommeiller, il commençait donc, dans une demi-conscience, à se demander s'il n'entraît pas en dépression et s'il ne lui faudrait chercher de nouveaux trucs. Le docteur Dufresne entra. Philippe leva la tête, brusquement :

— Chut ! dormez, je ne vous dérange pas, ce sont les journaux que je vous apporte, en passant.

— Je ne dors pas, je ne dors pas . . . Je suis même trop éveillé et . . .

— Un peu de patience, on ne peut renouveler les doses à chaque instant.

Il regardait les feuillets épars sur la petite table :

— C'est bon signe, vous avez écrit . . .

Le docteur lisait déjà, et une sueur froide coulait sur le dos de Philippe : il était découvert . . .

— Et c'est gentil, ça, vous parlez de moi :

« Le docteur Dufresne est tellement religieux que la religion ne lui suffisait pas. Il y a des hommes comme ça, et, lorsqu'ils s'entichent d'une science, on dirait qu'ils vont à la messe. Le vrai philosophe . . . »

Philippe rougissait :

— Ce n'est pas vous . . .

— « Le vrai philosophe doit toujours s'étonner. Dufresne dit qu'il a tout vu. Mais quoi encore ? » Ouais, ouais, vous êtes gentil . . .

— Mais je vous dis que ce n'est pas vous . . .

— Il me demandait : « Si vous étiez né ailleurs, seriez-vous catholique ? » Je lui répondis : « D'abord, qui vous dit que je suis catholique, et puis, seriez-vous incrédule, vous ? . . . Mais sa grosse poule . . . » Dites donc, vous, vous n'êtes pas trop poli pour nos femmes . . .

— Vous voyez bien que ce n'est pas vous : madame Dufresne n'est pas grosse . . .

Philippe avalait mal sa salive, et toute sa dépression lui revint à la fois. Il tremblait : il se mettrait toujours dans ces mauvais draps . . .

— C'est la langue, c'est la plume qui a fourché, ce n'est pas Dufresne que je voulais écrire, c'est Duchesne, votre confrère Duchesne.

— Duchesne n'est pas incroyant. On ne voit que lui à l'église . . .

— Justement, on le voit trop . . .

Content de son mensonge, Philippe entama une diatribe sur les catholiques. C'était une charge contre ces hypocrites, dont il voulait montrer qu'ils étaient en vérité des incroyants, que, prétendait-il, il avait écrit : ce nom de Duchesne serait changé en pseudonyme ou en initiales pour la publication, mais on verrait bien de qui il s'agissait. Philippe en avait assez de ces farceurs :

— Je lisais, il n'y a pas longtemps, une phrase de Lacordaire : « Qu'est-ce qu'une famille, sinon le plus admirable des gouvernements ? » Connaissez-vous rien de plus sot, de plus tartufe ? Quand il y a un gouvernement dans une famille, surtout une famille chrétienne, c'est la plus odieuse des tyrannies, c'est le règne du bon

plaisir du paterfamilias... Et leur idée de la justice. Ils défendent la justice humaine, les condamnations à mort, au bagne, sans faire d'examen sérieux sur la responsabilité de l'individu...

— Il y a des médecins qui témoignent...

— Peuvent-ils, sans avoir tous les éléments dans leurs mains, savoir si un homme a bien voulu tuer, voler? Le catéchisme dit qu'il faut un consentement libre et la pleine connaissance de sa faute pour commettre un péché mortel, et l'on condamne à mort, au bagne, lorsque le pauvre diable a fait un geste brusque, une action folle, poussé par telle circonstance...

— Si on ne faisait pas d'exemples, on serait à la merci d'un coup de feu, dans la rue, d'innombrables pickpockets...

— Et vous traitez l'ivrognerie, docteur, et vous traitez les diverses intoxications! Vous traitez leur système nerveux délabré par l'ivrognerie, et s'ils sont ivrognes justement parce qu'ils ont d'abord le système nerveux délabré?...

— Allez dire ça à votre confesseur...

Le docteur sourit finement, bien entendu.

— Je rappellerais à mon confesseur le cas de cet abbé que je voyais souvent dans mon enfance, saint homme de prêtre. Seulement, il était dyspeptique, et il commença à boire du cognac, paradoxalement, pour calmer ses brûlements d'estomac. On a été obligé de l'interner dans je ne sais quelle Trappe...

— Votre abbé n'était pas un assassin ni un voleur.

— A-t-on jamais sérieusement fait l'examen d'un assassin et d'un voleur, sans idées préconçues et sans que le médecin songe au bien de la société à laquelle son conservatisme appartient? Je ne suis pas ce qu'on appelle un bandit, mais j'ai commis des indelicatesses (Philippe se rappelait singulièrement l'histoire de la serviette et il va de soi qu'il parlait ainsi pour calmer son remords inconscient et parce qu'il projetait au fond de lui-même quelque tapage; aussi bien Philippe était tellement bourgeois qu'une fois qu'il ne l'était plus, il voulait que tous fussent aussi bas que lui), j'ai commis pas mal de turpitudes, sans en vouloir aucune vraiment, si ce n'est celles que j'ai perpétrées...

Il sourait lui-même à ce mot solennel.

— Celles que j'ai perpétrées et fort légalement dans l'exercice de ma profession. Je n'ai jamais reçu plus que vingt-cinq dollars pour mes articles, dont l'un me coûta dix jours de travail, avec des

recherches préliminaires de trois mois, et j'ai déjà touché quinze cents dollars pour trois heures de travail, que n'importe quel comptable aurait pu faire.

Le docteur riait :

— Injustices et exploitations . . .

— Le mot est gros, mais il va bien avec ceux qui ont changé le règne des seigneurs en celui de « cours classiques » et des « professionnels », comme le tiers-état, en 89, a remplacé la noblesse : le gouvernement des avocats et des marchands vaut celui des comtes et des rois, pas plus . . .

Le pédantisme de Philippe revenait et il en aurait oublié sa dôte :

— C'est parce que vous avez les nerfs d'un *cours classique* et le tempérament peureux d'un professionnel, que je vais vous donner une piqûre moi-même, qui va vous envoyer *au nirvana* des notaires . . .

Le docteur piqua Philippe, qui dormit deux bonnes heures.

Philippe se réveilla au milieu de l'après-midi. Tout était silencieux. Il y avait un cabaret sur sa table, avec des blancs-mangers, des laitages, du pain, et de la confiture. A côté, un verre, avec du chloral, que Philippe avala d'un trait. Ensuite, en quelques bouchées, parce qu'il avait faim, il eut tout mangé. Philippe était remis, et il allait profiter du silence pour s'esquiver. Vite habillé, il surveillait le corridor, lorsque parut, au fond du couloir, l'un des aumôniers de l'hôpital. Un prêtre, cela était moins dangereux, et « cela pourrait servir ». Du reste, Philippe en ce moment n'avait plus peur de rien.

Au surplus, Philippe le reconnut : il était le fils d'un des camarades de son père :

— M. l'abbé Gentile, n'est-ce pas ?

— Et, toi, Philippe, je te reconnais, qu'est-ce que tu fais ici ? On te laisse pas mourir de faim.

L'abbé regardait le cabaret, et il semblait à Philippe qu'il avait les yeux aguichés par les reliefs . . .

— Moi aussi, j'ai bien mangé. J'ai dîné chez papa, et le père aime toujours les bonnes nourritures, les bons vins . . . Mais, ma grande conscience ! on te donne du *fort*, à toi . . .

Il approchait les narines du verre :

— Qu'est-ce que ça, de la boisson ou des drogues ? Je sais que tu en prends . . .

— C'est du chloral . . .

— Comme Toupin.

C'était comme un mot de passe entre Philippe et l'abbé, Toupin, un pharmacien qui s'était ruiné pour une gonzesse quelconque — il le voyait avec la femme maigre, toujours un petit chien qui les suivait — puis, commis dans son ancien magasin, il avait commencé par user de suppositoires d'opium, pour oublier sa dyspepsie, les scènes de sa maîtresse et sa ruine. Il avait fini par le chloral, dont une trop forte dose l'avait emporté. Philippe avait accompagné l'abbé que la femme avait appelé, lorsque le pharmacien était mort, et il se souvenait du recul de ce prêtre devant la *mauvaise femme* : « il est mort, je n'ai pas d'affaires avec vous, maintenant . . . »

De souvenirs en souvenirs, Philippe finit par obtenir de l'abbé quelques dollars :

— Tu vas me promettre de me donner ton livre, quand il sera publié, avec une belle dédicace. Si tu me trompes, t'auras plus jamais rien de moi.

Philippe le laissa partir, et cinq minutes après, il avait quitté l'hôpital, passant par l'*escalier de sauvetage*, « comment dit-on ça en français ? » se demandait-il, comme un leitmotiv, tout le temps de la descente, le coeur battant de frousse. C'était presque une évasion !

La première chose qu'il fit, ce fut de se munir de *jaune*, mais il avait décidé d'être sage, et il attendit de s'être trouvé une chambre, avant d'en boire, se contentant de bocks à la taverne, en attendant.

Il alla d'abord à la poste restante, où l'attendaient parfois des chèques en réponse à ses demandes d'argent, sous différents prétextes, à celui-ci ou à celui-là.

Cette fois, il trouva un « gros chèque » : un personnage huppé à qui Philippe avait fait des compliments romantiques avait eu pitié du parasite. Il décida donc d'aller écrire dans une retraite, la moins voyante et la plus ignorée qu'il se pût. A deux pas de l'hôpital, il avait vu une affiche et le quartier convenait à Philippe, qui le rapprochait des bibliothèques. Il aurait matière à observation chez des humbles, à mi-côte, entre la prostitution, la pègre et la petite bourgeoisie besogneuse.

Comme il était riche, avant de louer sa chambre, Philippe alla chez le Juif décrocher ce qu'il avait mis en gage, une vieille serviette qui débordait et un manteau burlesque, qui lui descendait sur les

talons, vêtement à longs poils, fourrure d'un animal invraisemblable (d'autant que ce n'était que l'automne et qu'on ne portait encore que de légers manteaux : ce manteau avait servi de cachet à un ami besogneux pour qui Philippe écrivait de vagues articles de chantage : une feuille de chou que l'autre rédigeait pour avoir ses entrées et la boisson à l'oeil dans les clubs de son parti . . .)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE
CANADIENNE FRANÇAISE

(1946)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE
CANADIENNE FRANÇAISE

François-Xavier Garneau a été un tout autre homme¹. Né en 1809 et mort en 1866, cet écrivain est une des gloires de son pays.

Et quel autre pays peut se vanter de posséder un historien national ? L'histoire de Garneau n'est-elle pas notre véritable hymne canadien ? Michelet, qui, bien entendu, reste un génie d'envergure universelle, et auquel il serait injuste de comparer notre grand patriote, chantait la France mais, de Jeanne d'Arc à la Révolution, son ouvrage s'interrompt en pamphlet, de phrase unique, de rythme haletant nonpareil, avec, parfois, des vues intelligentes et fort justes. L'on n'en éprouve pas moins que Michelet ne saurait sincèrement aimer *toute* la France.

Il n'en est pas de même pour Garneau, qui, dans les années les plus mornes, trouve toujours son bien et de quoi admirer.

L'on connaît la légende de ce *clerc de notaire*. « Peuple sans histoire », lui disait un Anglais des siens. « Je la ferai, cette histoire », songea-t-il.

Et il la fit. Avec quelque romantisme, l'on ne saurait le cacher, mais quel généreux romantisme ! N'avait-il pas à Londres, lorsqu'il y fut secrétaire de Denis-Benjamin Viger, lui-même *agent diplomatique des Canadiens français* près le gouvernement anglais, n'avait-il pas été admis parmi les membres de la Société des amis de la Pologne ? Or, en ces années, pour être romantique, il fallait aimer la Pologne : c'étaient là sortes de lettres de créance.

L'on a écrit de Garneau qu'il composa son histoire « pour réhabiliter sa nation ». C'est beaucoup dire, et nous sommes tellement susceptibles ! N'oublions pas, cependant, qu'à maintes époques, ceux qui, tout naturellement, venaient faire fortune chez nous, tout naturellement, et tout humainement, ne laissaient pas de nous

1. N.D.L.R. . . . que Michel Bibaud.

traiter en ilotes. C'est le chanoine Groulx qui l'affirme dans son histoire de l'enseignement du français au Canada, les années de conquête, les premières années de la domination anglaise, notre système éducationnel ne put fonctionner à l'aise, et les conquérants, dont quelques-uns ne pouvaient pourtant se targuer que de savoir bien compter et de signer les lettres qu'ils faisaient parvenir à leurs clients ou correspondants, se gaussaient de l'ignorance de ces « habitants ».

Il était temps qu'un prosateur, qui était aussi un poète (je veux dire dans sa prose), écrivît à sa façon l'épopée d'un petit peuple qui, autant que d'autres, avait eu ses heures d'héroïsme. Les pères de ceux qui, si placidement, cultivaient leur foin avaient créé une chrétienté héroïque en Amérique, et combien de fois ne s'étaient-ils point battus dix contre un ?

Pour toutes ces raisons, l'histoire de Garneau ressemble souvent, pourrait-on dire, à la *Réponse à un acte d'accusation* de Victor Hugo, du moins pour le titre. Garneau prononce une plaidoirie, mais avec quelle sensibilité !

Il y a quelques années, l'on n'aurait pu goûter Garneau, comme nous le faisons maintenant. Ces tirades, cette éloquence constante, ces appels implicites au lecteur n'agréaient pas à une mode qui se piquait d'insensibilité, d'impassibilité. Il n'en est plus de même, d'autant que nous sommes assez éloignés de l'époque pour y trouver maintenant de la saveur.

Il me semble qu'il faut lire Garneau d'un trait, je veux dire ne point trop nous arrêter au détail. Dans la dernière édition, le scrupuleux pourra toujours trouver les corrections nécessaires aux insuffisances et aux inexactitudes. Cette histoire aurait du reste pu s'intituler admirablement : *Discours sur l'histoire du Canada*, puisque du discours elle a l'élan et le flot continu.

Joignez que le patriotisme de Garneau est pur : il ne défend pas un régime, une politique, il chante son peuple et il le console.

Nous ne saurions jamais accepter qu'on fasse le parallèle entre notre historien et ceux des autres pays : il n'y a pas de commune mesure. Garneau fait partie de nous, et, s'il n'y avait qu'un seul écrivain canadien à garder après l'anéantissement des autres, c'est celui-là dont la plupart des nôtres feraient choix, eussions-nous des génies à en revendre.

Notaire, il a pris acte de notre passé, et son Histoire, ce sont nos *sagas* et notre *Chanson de Rolland*.

N'est-ce point assez pour la gloire d'un homme ?

Dirons-nous qu'on l'a accusé assez souvent non pas d'être irréligieux, en dépit de son temps, mais d'avoir manqué de respect à Mgr de Laval par exemple ? Ces vétilles fournissent toujours des sujets de critique facile aux critiques grincheux.



Mais passons tout de suite au pittoresque Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871), l'un des classiques de notre prose.

Comme le poète Crémazie, Gaspé eut des malheurs, voire des démêlés avec la justice de son pays : c'est qu'il était prodigue et qu'il aimait à fêter ses amis, tout en ne se montrant pas très fort en arithmétique et en comptabilité : ce petit seigneur de Saint-Jean-Port-Joli (nos paroisses ont parfois le nom ravissant) imitait sans trop le savoir les grands seigneurs français.

Puis, très tôt, ce fut la retraite et la vieillesse. Gaspé vivait dans ses souvenirs, parcourant les champs de son domaine, causant avec ses censitaires, qu'il aimait en seigneur paternel, et lisant avec délices.

Gaspé est le « grand old man » de notre littérature : son oeuvre est une oeuvre de vieillard, un vieillard dont on ne se lasse pas d'écouter les récits. Une voix chevrotante, et dont on ne saurait oublier le timbre.

Il a l'heur et l'art de nous faire regretter les modes d'antan, même si les jeunes ne laissent pas d'en sourire un peu.

A soixante-quinze ans, après avoir collationné toute une série d'extraits de ses nombreuses lectures, qui devaient lui servir d'épigraphes, il se mit à écrire. Et Québec eut alors les *Anciens Canadiens*, un roman, qui est plutôt un prétexte à mémoires : Gaspé sort peu de ce qu'il a vu et entendu.

L'intrigue ne compte guère, toute cornélienne qu'elle soit sous certains rapports : c'est l'allure du récit, le ton, qui importent. Encore un coup, c'est un vieillard qui raconte, ne l'oublions pas, un

vieillard coquet qui, devant les yeux émus des jeunes femmes, poursuit son récit, ne s'interrompant que pour leur sourire du regard et des lèvres, d'un air narquois et malin.

Le succès ne se fit pas attendre et, tout de suite, Philippe de Gaspé devint célèbre, autant peut-être que Garneau : en un sens, les *Anciens Canadiens* ne sont-ils pas un commentaire aimable, d'un romanesque charmant, pour l'Histoire de l'autre ?

Gaspé se commenta lui-même, se paraphrasa dans les notes de son roman, que des juges point si mal avisés préférèrent pour la bonhomie au texte même, et ses *Mémoires* proprement dits furent une autre glose.

En ces années de jeunesse, à cette aube de notre littérature, la gloire de Gaspé était tellement manifeste qu'un jour le collège de l'Assomption s'avisait de monter, dans la salle académique, une adaptation de son roman. Et, alors, sur le fleuve, ce fut pour le vieil homme un voyage triomphal, parmi les drapeaux, les maisons pavées et dans les acclamations d'une foule juvénile.

C'était le pendant chez nous de l'apothéose de Voltaire et de Victor Hugo. Cependant, c'était aussi tout un petit peuple qui applaudissait ce grand vieillard aux yeux purs. Point de haine, ni d'ironie ni de sarcasme : l'auteur des *Anciens Canadiens*, dans son manoir de Saint-Jean-Port-Joli, n'avait écrit ni *Candide* ni les *Châtiments*. Son âme était restée pure et, parmi ses admirateurs, il y avait autant de jeunes filles que de jeunes hommes : elles étrennaient leurs premières crinolines pour faire honneur à celui qui avait composé un roman sur lequel pouvaient s'arrêter leurs yeux craintifs. Elles pouvaient rêver ensuite en toute innocence.

*
* * *

Louis Fréchette (1839-1908) eut un destin tout différent¹, et il s'entendait mieux en affaires. Cet homme, qui se voulut le sosie et la doublure de Victor Hugo, par sa vie fort amusante, sut inspirer à notre Marcel Dugas, qui jamais n'écrivit plus simplement, une biographie délicieuse.

1. N.D.L.R. . . . de celui d'Octave Crémazie.

Aussi bien pourrait-on en faire une pièce, une comédie ravissante.

Très jeune, il publia son premier volume, qu'il intitula, comme s'il eût barbe au menton, et qu'il fût arrivé à l'âge de la retraite, *Mes loisirs*. Le lecteur français accueillit avec plus d'enthousiasme les *Odes et les Ballades* de Victor Hugo, et Montréal, pas plus que Québec, n'eut la politesse de crier au génie.

De dépit, Fréchette s'exila à Chicago, qui fut quelques années son île de Guernesey. Il est vrai qu'il avait écrit dans le *Journal de Lévis* des articles d'un libéralisme tel que le propriétaire de la feuille en avait pris peur et qu'il avait congédié son jeune Victor Hugo, comme les belles dames du faubourg Saint-Germain fermèrent leurs portes au poète français après le *Roi s'amuse* ou les *Derniers jours d'un condamné*.

De Chicago nous parvint un autre recueil de Fréchette, la *Voix d'un exilé* qui sont ses *Châtiments* : Fréchette ne s'en prenait pas à *Napoléon le Petit* ni au duc de Morny, mais aux conservateurs et aux *bleus* du temps.

Ses maigres cachets ne lui permettaient point l'exil doré de Victor Hugo sur son île, et Fréchette fut heureux d'entrer à l'emploi d'un chemin de fer, dont le nom lui rappelait sans doute Chateaubriand, l'*Illinois central*.

Lorsqu'il revint au Canada, ce fut pour aborder la politique où, bien entendu, il ne brilla pas plus que son maître Victor Hugo. Persévérant, les échecs ne le déroutèrent pas d'abord, et enfin il siégea : son séjour à Ottawa ne fit pas grand bruit, et ses électeurs lui refusèrent un second mandat.

La littérature le consola et la poésie : *Pêle-mêle* lui attira les applaudissements de ses compatriotes et ses *Fleurs boréales* et ses *Oiseaux de neige* (point si mauvais titres) lui valurent des prix de l'Académie française, dont Fréchette sut admirablement tirer parti.

C'est alors que Fréchette devint fonctionnaire : Mercier le nomma greffier du Conseil législatif. Victor Hugo n'avait pas été fonctionnaire, s'il avait été pensionnaire du Roi, mais l'autre tête épique de la France, Leconte de Lisle, n'était-il pas à la bibliothèque du Sénat ?

Le recueil le plus important de Louis Fréchette s'intitule la *Légende d'un peuple*, souvenir toujours de Victor Hugo. Le titre, confessons-le, reste moins ambitieux que celui du *Père*, mais, en vérité, l'on pourrait dire qu'avec ses plaintes historiques, Cré-

mazie avait mieux réussi sa légende : je ne parle pas de Garneau qui, lui, y réussit pleinement, surtout si l'on prend le mot de légende au sens qui est celui par exemple de la *Légende dorée* ou de ces *vies de saints* qu'on lisait au bréviaire.

Non que tout soit mauvais dans les petites épopées de Louis Fréchette, et nos petits-neveux pourront juger de tout cela mieux que nous faisons. Le risque, et Fréchette était peut-être trop de son temps pour le bien comprendre, c'est que Victor Hugo seul pouvait faire du Victor Hugo, et non pas les Vacquerie ou les Mendès, comme Pradon ou Campistron, voire Voltaire lui-même, qui versifiait non sans harmonie ni aisance, ne purent jamais qu'offrir la caricature de Jean Racine.

Il arrive à Fréchette de trouver un vers excellent. Par exemple traite-t-il de l'Amérique qu'il s'écrie :

Toi... [*le reste du vers fait de la peine*]
Et du poids de ta conque équilibras le monde!...

Il atteint même la grandeur :

Le grand fleuve dormait couché dans la savane.
Dans les lointains brumeux passait la caravane
De farouches troupeaux d'élans et de bisons...

Fréchette n'attendit pas la mort pour perdre l'audience des jeunes. Il n'eut pas la chance de Victor Hugo, et c'est à peine si on cita ses *Feuilles volantes*. Le public était fatigué.

Fréchette tenta à son tour son *Hernani* et ce fut *Véronica*, qui n'ajouta rien non plus à sa notoriété.

De bons esprits, à la poésie de Louis Fréchette lui préférèrent sa prose, comme des juges tels que Léon Daudet étaient tentés de donner la plupart des poèmes de Victor Hugo pour ses *Choses vues*. *Originaux et détraqués* sont des contes écrits dans la langue du peuple : il va de soi que Fréchette et il en sera de même de Jehan Rictus en France, y a mis du sien : quoi qu'il en soit, si ces contes n'ont rien de la poésie du *Survenant* de Mme Germaine Guèvremont, un roman exquis de ces dernières années, ils ne manquent pas d'une grosse verve et la drôlerie a de l'allure.

Citons comme curiosité fort plaisante la *Petite histoire des rois de France*. Il va sans dire que Fréchette était républicain, je veux dire républicain pour la France, et ses diatribes contre les Valois et les Bourbons peuvent nous faire sourire encore, d'autant que de-

puis Veillot, jusqu'à ces tout derniers temps, en passant, bien entendu par Maurras qui exerça une vive influence chez nous, l'opinion des *happy few* pencha le plus souvent vers le royalisme.



Emile Nelligan (1882-1941) laisse une légende. Fils d'Irlandais, sa mère était Canadienne, et sa poésie fut toute française. Ses premiers vers étonnèrent, scandalisèrent, émerveillèrent. La poésie canadienne n'avait jamais eu cette hardiesse, et, comme son maître Victor Hugo, Fréchette lui-même, s'il se risquait à moquer les rois de France, resta toujours un grand bourgeois.

Du bourgeois, Nelligan ne gardait rien, si ce n'est qu'à la mode des *professionnels* de son temps, il aimait « à prendre un petit coup. » Mal lui en prit.

Les générations actuelles se demandent pourquoi Nelligan s'acquit la réputation d'un révolutionnaire. Henri de Régnier, même en ses années de symbolisme, fut-il jamais révolutionnaire ? Nelligan, disciple de Rollinat, connaissait également le Parnasse, et il savait marteler les alexandrins avec emphase :

Ce fut un grand vaisseau taillé dans l'or massif :
Ses mâts touchaient l'azur sur des mers inconnues ;
La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues,
S'étalait à sa proue, au soleil excessif...

Ces vers ne sont pas ridicules pour ceux qui acceptent encore les recettes parnassiennes. Mais les parnassiens sont morts et enterrés depuis si longtemps. Cependant, ce qui me ravit, c'est que ces vers sont l'oeuvre d'un Canadien, si peu canadiens qu'ils soient.

(A ce propos, notons qu'avec la fondation de l'Ecole littéraire de Montréal, la poésie déménageait chez nous, elle quittait Québec, où Fréchette lui-même avait fait ses premières armes, pour prendre ses quartiers dans l'ancienne Ville-Marie qui, de plus en plus, devenait une grande ville commerciale et d'industrie. La poésie voulait-elle se faire une excuse au commerce ?)

Ne croyons pas que Nelligan, âme candide comme tant de bohèmes, acceptât de rester constamment tendu, les yeux fixés sur

une splendeur rutilante et livresque. Il n'est peut-être point téméraire de rêver que Nelligan aurait délaissé cette inspiration parnassienne, comme le fit Verlaine, le Verlaine des *poèmes saturniens* et qu'il se fût abandonné à la sensibilité de son génie. Certaines de ses pièces nous le permettent à coup sûr :

J'aperçois défiler dans un album de flamme
Ma jeunesse qui va, comme un soldat passant...

L'*album de flamme* peut donner le change : il ne s'agit que d'un livre d'images que l'enfant feuilletait, où il regardait

Passer les beaux dragons qui chevauchaient en troupes...

Nelligan était si jeune, et pourquoi lui refuser son apostrophe naïve :

Fuyons vers le castel de nos idéals blancs...

Le poème le plus célèbre de Nelligan, la *Romance du vin*, ne se peut comparer au *Bateau ivre*, s'il le fut pour toute une jeunesse. On y cueille pourtant de bons vers :

O le beau soir de mai : le joyeux soir de mai !...
Sur le jour expirant, je n'ai donc pas pleuré...

Et le poète termine son poème par la *chute* d'un sonnet, qui a fait pâmer des biens jolis visages :

Je suis gai, si gai, dans mon rire sonore
Oh ! si gai que j'ai peur d'éclater en sanglots...

Tout cela est passé, démodé autant peut-être que les grandes machines de Fréchette, et ce fut écrit pourtant à une époque trop récente pour que nous puissions nous y plaire en souriant, comme aux complaints de Crémazie. Anne Hébert, Alain Grandbois, Saint-Denys Garneau nous ont fait oublier cette beauté trop relative.

Il reste cependant que la hardiesse de Nelligan ouvrit des fenêtres, si lui-même demeurait enfermé dans la fumée des pipes et les relents de whisky, les yeux fixés sur un livre tout neuf. Nelligan ouvrait les fenêtres à ce point que la poésie qui se voulait plus canadienne, la poésie dite régionaliste, en fut toute changée.

*

* *

Mgr Camille Roy (1870-1943) ne posa jamais au *styliste* comme Henri d'Arles. Il se voulut honnête historien, honnête critique. Il eût vécu en France qu'il aurait été quelque chanoine Lecigne, quelque abbé Calvet, et il aurait reçu des lettres de remerciements et des envois d'auteur de Paul Bourget, Henry Bordeaux, René Bazin, Arsène Vermeuouse et, une seule fois, de Maurice Barrès. Mais Mgr Roy était de Québec, et l'histoire de nos lettres est encore trop jeune pour se prêter à beaucoup d'érudition et aux analyses minutieuses.

Mgr Roy n'en fut pas moins un savant historien de la littérature et un analyste clairvoyant. Il était peut-être plus intelligent qu'il n'avait de goût, et le moindre poète au lui était excellent sujet d'étude. Il écrivit par exemple *Nos origines littéraires* qui lui valut le surnom d'entomologiste de la critique. L'ouvrage reste agréable, mais les sujets n'intéressent plus que les curieux.

Avec Mgr Roy la critique faisait pour ainsi dire ses classes chez nous, et il semblait qu'on donnait à l'élève une *matière* interchangeable. Les noms n'importaient pas...

Au fond, Mgr Roy était le plus indulgent des professeurs et, de fait, il passait presque sans transition des élèves de sa classe et de leurs essais aux plus humbles de nos écrivains et à leurs essais.

Vue dans le miroir de cette critique, notre littérature paraît encore plus provinciale qu'elle n'est en vérité. Du reste, Mgr Roy n'avait pu se rendre compte de nos dernières réussites et, les aurait-il connues qu'il aurait sans doute été trop tard pour qu'il pût renouveler son goût.

Il aura laissé une méthode qui n'est pas mauvaise pour les critiques graves.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

(1947-1948) *Inédit*

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les grands écrivains français de la France ne sont pas les grands écrivains français de l'étranger, et les écrivains importants de l'Angleterre ne sont pas les écrivains caractéristiques de l'Angleterre pour la France. Un Canadien peut donc se permettre, ne fût-ce qu'à titre d'expérience curieuse, d'affirmer ses préférences de Canadien, lorsqu'il lit les écrivains français. L'expérience se montre plutôt une curiosité de critique amusante (comme on parle de science amusante), vu que des goûts et des couleurs... Ces curiosités peuvent pourtant présenter un certain intérêt et même pour la nation dont on tire ses lectures, sur laquelle on émet ses remarques. Si l'on affirme que Retz, voire Saint-Evremond ont plus d'importance que La Bruyère, les universitaires n'en croiront rien, mais ils reliront peut-être leurs auteurs. Que Rabelais, Montaigne et Saint-Simon aient du génie et que Bossuet ne soit qu'un écrivain remarquable parfois dans ses polémiques et ses controverses et surtout dans ses pages de piété, et que saint François de Sales le passe infiniment, on se rebiffera, mais on relira peut-être le *Traité de l'amour de Dieu*. Les manuels ne nous disent jamais que le père Labat écrit parfois aussi bien, aussi *drôlement* que Voltaire : ce peut être cependant l'opinion d'un étranger point préjugé. Que cet étranger ensuite fasse la part plus large à Laclos, voire à Restif de la Bretonne qu'à Buffon et à Rousseau, les agrégés se rebifferont, mais qu'importe. Qu'importe leur avis, lorsque pour tant de lecteurs, et même français, Maurice de Guérin, Aloyius Bertrand sont les véritables poètes au temps de Lamartine et de Musset. Les étrangers avaient déjà vu que Gobineau valait tous les Gautier du monde. Il va de soi que, devant de telles affirmations, d'aussi timides affirmations, l'universitaire, qui, pour dégagé qu'il soit de Doumic (il admet enfin Baudelaire, voire Rimbaud), pour libéré qu'il se pense de Lanson, crie au scandale devant un Sartre, comme un Russell (le plus amusant des philosophes anglais, plus amusant

à coup sûr que les encyclopédistes français) parle de haute fantaisie, comme feu M. Brunschwicz devant les livres de Maritain. Mais que nous importe ?

Il va de soi que chacune des histoires littéraires de la France écrites par un étranger, si cette histoire ne suit pas les traditions françaises, ne représente forcément que son opinion personnelle, les traditions de l'étranger n'ayant pu se former sur les autres étrangers que dans quelques cas isolés : dès qu'il s'agit de génies moyens, et ce sont la plupart des génies nationaux, ces opinions ne sont que les siennes.

Ce qui gêne le plus l'étranger, lorsqu'il regarde de haut et de loin la littérature française, c'est son aspect politique. Ce n'est pas Maurras qui a inventé la formule « Politique d'abord », ce n'est pas Maurras qui fut le premier écrivain français à suivre cette maxime, ce mot d'ordre. Dès la Renaissance, époque qui traduisait le mot politique par le mot religion, il y eut des écrivains de gauche, des écrivains de droite et des écrivains de juste milieu. On pourrait écrire l'histoire de la littérature classique en deux grands chapitres, le premier sur les écrivains « au pouvoir » et l'autre sur l'opposition, qui compte de belles oeuvres, celles de Saint-Evremond par exemple, celles des poètes à côté. Au dix-huitième siècle, ce fut l'opposition qui prit le pouvoir et pourtant Fréron ne manquait pas de talent. Ensuite, le dix-neuvième siècle et le vingtième siècle, « quand les Français ne s'aimaient pas ». Depuis la guerre, les positions sont encore plus tranchées, comme on dit. Littérature politique que la littérature française, lorsqu'elle n'est pas une littérature de propagande : les plus grands écrivains se sont engagés, quoiqu'en dise M. Benda, mais je le regrette avec M. Benda. Par bonheur, si tous étaient touchés, tous n'en étaient pas gâtés.

Une autre raison qui rend l'étude des écrivains français assez difficile pour l'étranger (il en est de même pour toutes les littératures sans doute, mais à divers degrés) c'est que la littérature française a toujours usé d'une langue à part. Qu'on songe au jargon des romans psychologiques, dont l'intelligent Jacques Rivière a fait un usage intempérant dans *Aimée*. Qu'on pense au jargon poétique, qui change cinq, six fois par siècle : le style des nouveaux poètes français, dont plusieurs, Eluard par exemple, sont de véritables poètes. Qu'on n'oublie pas les innombrables retours au classicisme et qui ne sont jamais retours au même classicisme : Delille sous l'Em-

pire, Ponsard trente ans plus tard, les universitaires, et puis Brunetière, et ensuite (je les fourre consciemment dans le même sac sous ce rapport) Gide, Toulet, Valéry, Abel Hermant, Thérive, Duhamel . . .

J'ajoute qu'une façon d'écrire, de composer une petite histoire de la littérature française, c'est d'essayer de comprendre, en même temps que son plaisir, sa mauvaise humeur. Du reste, la critique, ce n'est jamais que ça. Par malheur, on a trop souvent et le plaisir et la mauvaise humeur d'autres critiques. L'histoire de la critique comme de la littérature c'est l'histoire d'une vaine tentative : on veut sans le pouvoir se débarrasser des opinions des autres et des plagiat . . .

Mais pourquoi prolonger, allonger cet avant-propos ? L'ouvrage que l'on va lire, comme toutes les brèves histoires de la littérature n'est qu'une préface à une histoire plus longue qu'on n'écrira jamais. Certains écrivains n'écrivent jamais que des préfaces aux livres qu'ils rêvent et qu'ils abandonnent. Ce sont mises au point, voire points de repère. Ce sont les notes des derniers souvenirs qu'on ne veut pas laisser perdre : une courte histoire de la littérature peut n'être que les souvenirs des dernières lectures, et la dernière lecture ne ressemble pas toujours à la première. Le livre sera un livre d'humeur : si la vérité (et quelle vérité ?), si l'impartialité y perdent, la vie y gagne, et c'est une nouvelle preuve que les écrivains célèbres sont encore bien vivants. A plus tard les repentirs, les réserves. La critique littéraire n'est jamais définitive, elle l'est encore moins que l'histoire : chaque critique se contente de rendre témoignage, de rendre des témoignages qui se corrigent les uns les autres, il n'a jamais terminé. Le critique est donc forcément injuste, sachant que demain il ne pensera plus tout à fait comme aujourd'hui. Pourquoi ne l'avoue-t-il pas carrément, et, sous la réserve de cette confession, pourquoi ne consent-il pas à quelque injustice, carrément et simplement ? Il ne trompe personne. Les maîtres de la critique française, à commencer par Sainte-Beuve, ont passé leur vie à se contredire. Les plus subtils appelaient ça des retouches.



François Villon est le premier grand poète que nous présente l'histoire des lettres françaises. Il va de soi qu'on pourrait remonter assez haut, citer maints poètes du moyen âge, mais Villon est à tout prendre le premier qui nous soit vraiment accessible. Et Villon, c'est déjà presque toute la poésie française, la poésie lyrique telle que l'entendent, telle que la comprennent les Français. Ou plutôt telle qu'ils l'ont conçue jusqu'à ces dernières années, qui marquent une cassure dans la tradition.

La France eut beaucoup de poètes majestueux, gourmés, collets montés, pédants officieux et officiels, ceux qui correspondent aux poètes lauréats de l'Angleterre. C'est que la France est la patrie, voire la patrie d'élection des bourgeois. Justement parce que la France ne dédaigne pas toujours la poésie bourgeoise, la poésie de la grande bourgeoisie, elle garde un faible pour le bohème, les hors-la-loi. Elle les met en prison, elle les exile, elle les excommunie, ils restent cependant son vice. Elle revient volontiers à leurs oeuvres et plus elle a persécuté l'homme (l'homme méritait souvent d'être persécuté), plus elle admire, plus elle commente ses vers, plus elle écrit de gloses sur ses poèmes. Tôt ou tard, les Villon, les Mathurin Régnier, les Théophile, les La Fontaine, les Musset, les Baudelaire et les Rimbaud sont la proie des universitaires, après avoir été la honte de la bonne société. L'image d'Epinal nous montre Villon passant de la Sorbonne à la taverne : beaucoup de poètes français, mauvais garçons écrivirent leurs vers aux mauvais lieux, et ensuite c'est la salle de cours et de conférences qui devient leur retraite dans l'immortalité. Ce va-et-vient entre une bohème crapuleuse et l'université illustre fort bien plusieurs chapitres de l'histoire littéraire française. Les professeurs ne s'en plaignent pas, qui peuvent ainsi s'offrir une pédante noce de tout repos et le bourgeois sourit d'aise, plus assuré que jamais que la poésie, belle chose, tient cependant de l'ivrognerie, du parasitisme, de la débauche, de l'indélicatesse et du vol pur et simple. Le bourgeois prend plaisir à une belle poésie, il est encore plus satisfait de lui-même. Il ne lui reste plus qu'à louer le Seigneur. Et, pendant les siècles des siècles, le professeur y va de ses répons et de ses antiennes.

Villon fit tout ce qu'il put pour satisfaire le goût secret du bourgeois. Si l'on en croit d'incertaines biographies, il aurait été conscient qu'il n'aurait pas ménagé sa gloire autrement. Sans le savoir, il écrivait pour la postérité de merveilleuses ballades, il vivait

aussi une vie toute préparée, toute prête pour l'amusement commercial de Francis Carco et des autres. Rapines, meurtres sans doute, bagarres scolaires ajouteront à l'intérêt de sa poésie.

Rappelez-vous aussi que Villon, entre deux bouteilles, était le plus naïf, le plus sincère des chrétiens. Cela ne lui nuira pas, le bourgeois, voire l'universitaire aimant beaucoup la piété chez les autres, chez les femmes et les dévoyés. Manon Lescaut, touchante fille publique, accompagne dans l'histoire littéraire de la France, tous les pochards dévots de la poésie, et ils sont nombreux, de Villon à Verlaine. C'est une aubaine pour l'incroyant conformiste, qui savait bien que le chrétien est un être anormal.

Cependant, Villon était le moins négligé des poètes. Son débraillé était le comble de l'art. Nous songeons encore à Régnier, à Verlaine. Villon ouvre encore une tradition. Ce mélange de technique savante et de laisser-aller caractérise toute une portion des lettres françaises. Le vin tache les habits, l'encre macule les doigts. Une voix éraillée cite du latin.

Comme celle de ses frères à venir, l'inspiration de Villon n'est guère complexe. Nostalgie de la pureté, d'une fraîche jeunesse, crainte de la mort, dévotion à la Vierge, amour de son pays, souvenirs des vitraux et de la lampe du sanctuaire, et c'est presque tout. Villon rêve aux dames du temps jadis, comme Verlaine se rappelait devant son absinthe les fêtes galantes et Watteau, comme Baudelaire, oubliant sa négresse, chantait la *très bonne*, la *très pure*.

Ce qui distingue Villon de ceux qui viendront, c'est qu'il ne semble pas avoir cherché beaucoup la musique. Il est vrai qu'il n'est pas aisé de redire ses vers avec l'accent qui était le sien. Il est vrai surtout que beaucoup de ses vers nous reviennent comme un refrain — comme un refrain qui a conservé un peu du mystère de sa poésie. Hélas ! on les cite trop souvent. La malchance des grands poètes, c'est qu'on cite d'eux toujours les mêmes vers — ce qui nous permet cependant de relire ce que nous avons oublié et qui était exquis.

Avec des riens, avec le plus commun, avec les thèmes de la plus vulgaire sensiblerie, Villon sait faire de la poésie : il préfigure déjà tout le lyrisme français. Il s'est gardé le plus souvent de l'éloquence, mais souvent encore, il s'en approche. Si l'on coupe les ailes

à l'éloquence, il faut bien que l'éloquence ait des ailes, et les poètes français ne l'oublient jamais, pas même le Valéry du *Cimetière marin*.



Comme de tant de lyriques français, on lit de Ronsard surtout les poèmes légers, les compositions mineures, bien que, ainsi que tant d'autres, et avec plus de succès que tant d'autres le Vandômois se soit essayé à des genres dits plus nobles, se soit efforcé à la grandeur.

Au seuil de la poésie française, de la poésie française moderne, Ronsard, par ce qui reste de lui, nous fait déjà craindre que la poésie, tant pour les poètes que pour le *public*, ne soit, n'est qu'un jeu, un jeu sans grande importance. La *forme* peut être savante, les sujets, le fond demeurent assez futiles. Jouissons du jour qui passe, car la vieillesse s'en vient et c'est le pire des malheurs. La mort est chose atroce, mais la nature est belle. La mort est atroce, mais la mort est aussi un repos. Rien de plus beau que la jeunesse et que la femme. Et des variations sur l'amour. Ajoutez à cela une vive amitié pour son pays et l'horreur des guerres civiles, et vous avez presque tout Ronsard et presque tous les poètes français, avec pas mal d'étrangers. Le poète aime la philosophie, lorsque la philosophie n'est qu'un synonyme de la bonne vie. Il ne faut pas s'en plaindre, nous avons connu trop de *penseurs* qui pensaient en alexandrins sonores. Ce qui m'importe pourtant, c'est que, le plus souvent, la poésie n'est qu'un petit jeu de l'esprit et de la musique, et c'est très bien comme cela.

Ronsard avait d'autres ambitions. Il était chef d'école et il voulait donner une poésie nouvelle à la France, une *grande* poésie, et il rima la *Franciade* et des odes parfois assez ridicules, comme la plupart des odes : Pindare n'a pas fait beaucoup d'enfants légitimes et au fait, ses odes étaient parfois les poèmes du sport et de la gymnastique. Les ambitions de Ronsard n'auraient été qu'un travers amusant, s'il n'avait admiré l'antiquité avec excès. Ce fétichisme gâtera les lettres françaises, en fera parfois une littérature de tra-

duction; alors ce n'était pas les Américains que l'on traduisait et pour cause, c'était les Grecs et les Latins. Il y a des gens qui préfèrent lire les originaux.

Ne soyons pas injustes, que les traductions trop fidèles, et donc infidèles de Boileau ne nous fassent pas oublier la jeunesse de Ronsard et son exquise musique. Ronsard, c'est le mois de mai, c'est le mois de juin pour la littérature française, le ciel est bleu, la verdure est tendre et souffle toujours une brise nonchalante. On entend une musique qui, tout à la fois, rappelle Lulli, Couperin, Mozart et *Au clair de la lune*. Lorsque le soleil brille trop, on entrevoit des nymphes, des nymphes point trop livresques. C'est encore Ronsard, ce gentil poète qui ne dit jamais plus qu'il ne dit, un gentil poète sans mystères.



Joachim du Bellay est l'un de ces seconds rôles, l'un de ces « brillants seconds » qui tôt ou tard rejoignent l'acteur principal et prennent sa place. Maynard nous plaît mieux que Malherbe maintenant, Vigny que Lamartine, Zola que Flaubert.

Joachim du Bellay avait écrit une grosse thèse pour défendre les théories de Ronsard et de son école, mais ce n'est pas lui qui se laissa tenter par le pédantisme. Il ne haussait jamais le ton, il chantait quand il avait envie de chanter. Le merveilleux, c'est que c'est du Bellay qui est *profond*, comme on dit, et non pas Ronsard. Cela arrive, l'élève était plus sérieux que le maître.

Joachim du Bellay, c'est un Ronsard plus mûri, un Ronsard qui ne jouit ni ne souffre par procuration. L'autre n'était que le plus volage des païens; du Bellay est tout prêt pour le christianisme. Encore quelques mois et il se convertirait.

Sa musique nous enchante encore. Ce n'est plus l'épinette et le clavecin de Ronsard, c'est déjà le piano. Mais n'exagérons pas et Joachim du Bellay n'a pas la tristesse romantique, rien de Chopin en lui. Sa douleur est plus vive que la douleur de Ronsard, il ne l'oublie pas à la première risée du soleil, il ne la crie pas sur les toits, jamais il ne déclame, mais elle persiste, il en demeure languissant.

La sentimentalité française cite peut-être trop le poème qui regrette la terre natale et le *petit Liré*, elle oublie peut-être trop les poèmes de Rome qui suggèrent de vagues Claude Lorrain : Joachim du Bellay cependant, par ses *Regrets*, a su donner quelque chose d'exotique et de nostalgique tout à la fois à sa province natale. Ses ciels d'enfance et de jeunesse en prennent une fraîcheur, une tendresse, dirais-je, qui fait songer à Gérard de Nerval.

Musique de chambre peut-être plutôt que d'orchestre. C'est délicieux presque toujours, comme un sourire un peu triste. J'accumule les images banales, et Joachim du Bellay au surplus n'atteint jamais la grande originalité, et ne serait-ce pas ce qui nous le fait chérir à ce point que la littérature française regrette cette poésie, comme les *Regrets* la douceur angevine.

Joachim du Bellay, c'est un peu la province natale de la poésie française.

*
* * *

Pas plus qu'en Angleterre ou en Allemagne ou ailleurs, la guerre civile est chose anormale en France, et la guerre tout court reste l'ordinaire des peuples. *Les Années terribles* ne manquent jamais à l'inspiration des poètes : c'est l'inspiration juste qui leur manque, et l'on glisse trop aisément dans le chauvinisme, le conformisme révolutionnaire, on se perd dans l'éloquence. La poésie ne produit point de Callot ou de Goya tous les jours. La France peut se dire contente de son Agrippa d'Aubigné, qui, avec Maurice Scève et Robert Garnier reste peut-être le poète le plus remarquable du seizième siècle.

Il me rappelle Victor Hugo, non pas le Victor Hugo des *Années terribles*, non peut-être le Victor Hugo des *Châtiments*, mais le Victor Hugo des poèmes ultimes, le Victor Hugo tel qu'en lui-même l'éternité le changera. *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, que la critique n'a pas placés à leur rang, peut-être parce que le poète n'était pas du *bon bord*, me rappellent encore certaines pages hallucinées des romans de Victor Hugo. C'est çà qui pourrait s'appeler *Du sang, de la volupté, de la mort*. La *volupté*, la volupté de l'horreur, si l'on veut. Cette poésie rutile : la lumière du sang.

J'ai cité Victor Hugo, il y a quelque chose de jeune, voire de puéril dans ces visions, apocalypse de primitif. Toujours Callot, Goya. Et tout à coup des vers de tendresse. Comme pour toutes ces oeuvres assez informes, comme pour les *Chants de Maldoror*, comme pour les *Illuminations*, comme pour *Dieu et la Fin de satan* ou les sataniques anglais, il faut lire cela d'un trait sans s'arrêter, et c'est souvent prodigieux. Les extraits gâtent tout, les extraits sont impossibles. Agrippa d'Aubigné, ce grand poète français, rejoint les grands étrangers.



Si Du Bartas n'était pas tellement rocailleux souvent, je ferais la même remarque à son sujet. Ces encyclopédies de la poésie, lorsqu'elles ne sont pas trop didactiques restent fort savoureuses, à ce point qu'on se dit : « Le Français avait trop de tempérament pour se résigner à être fin, discret, modéré et classique. » Les classiques sont impardonnables de nous avoir fait oublier ces *natures*. Paul Valéry ne nous tiendra jamais lieu de Claudel, voire de Rimbaud.



Jodelle laisse des scènes aimables, mais Robert Garnier est souvent presque grand poète dramatique. C'est un scandale que les histoires de la littérature française se soient si peu soucies d'un écrivain aussi fort, aussi délicieux. Les histoires anglaises nomment toujours Marlowe après Shakespeare : je ne suis pas loin de penser qu'en citant le *Phèdre* de Racine, il faudrait rappeler les tragédies de Garnier. Certains jours, on préfère même le vers de Garnier.

Et qu'on ne croie pas que seul le vers soit beau : les personnages ont souvent pour le moins autant de vérité que ceux des tragédies classiques et ce théâtre reste moins soumis aux règles sacrosaintes.

Non que Garnier soit romantique. C'est un poète français, un poète d'une France qui n'avait pas encore taillé tous ses arbres, une France qui n'avait pas encore bâti Versailles, une France qui savait adapter l'antique et ne se contentait pas de traduire en alexandrins.

La musique de Garnier est une merveille, beaucoup plus variée que la musique racinienne. Comme je suis heureux qu'on n'ait pas imité Robert Garnier, qu'on puisse le découvrir dans toute sa nouveauté. Ses vers n'ont pas plus vieilli que ceux des *Regrets* de Joachim du Bellay.



Rabelais est encore si robuste que cet amateur de mot, cet écrivain saouil du vocabulaire, supporte même la traduction. Toutes les adaptations en français moderne ne sont pas ridicules, elles gardent pas mal du texte premier, qui est incomparable. J'ai lu en anglais des nouvelles de Balzac, et c'était presque insignifiant. Flaubert, qui n'est pas toujours excellent en français, montre encore mieux ses ridicules en américain. (Quant à Maupassant, je le dis en passant et pour parler de tout autre chose que de mon sujet, tel Rabelais, il perd ses défauts en passant dans une autre langue.)

Pour le goût académique, Rabelais reste un monstre, et aucun écrivain n'est plus simple, plus naïf. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit jobard, qu'on le doive ranger parmi les primitifs : Rabelais est un grand civilisé, seulement il est ivre de sa culture, comme il s'enivre de tout.

C'est un lieu commun que de parler de son vin et cependant, pour moi, ce goût de la table et des beuveries le rapproche et de James Joyce et même de Miller. Les beuveries, les mangeailles de Rabelais, dans leur paroxysme, touchent à une sorte de culte naturaliste non sans analogie avec le mysticisme obscène de ces écri-

vains *défundus* et honnis. Bacchus bave dans *Gargantua*, tout au long de *Pantagruel*, il vomit entre deux discours fort sensés, c'est encore un dieu de l'Olympe.

Je ne crois pas que Rabelais ait bien su ce qu'il faisait, pas plus que les déités lubriques des âges païens ont prévu James Joyce et Henry Miller. Rabelais était encore plus moine qu'il ne croyait (comme Lawrence restait le ministre protestant qu'il aurait pu être, on le voit à plein dans *Lady Chatterly*), il demeurait même franciscain, s'il faut en croire une étude très fine de M. Etienne Gilson. C'est lui l'abbé Coignard authentique, un abbé Coignard qui songe beaucoup plus à la table qu'à la bagatelle. Son oeuvre, c'est un peu le mardi gras du couvent. Il faut le dire sans irrévérence, le siècle de Rabelais n'étant pas un siècle guindé comme le nôtre. Rabelais allait jusqu'au péché véniel, à peine un peu au-delà...

On en a douté, Rabelais n'était peut-être pas un véritable ivrogne. Une des marques manquent : vous savez que l'ivrogne se plaît aux rêves angéliques, on le voit assez en lisant Villon et Verlaine. Pour Rabelais, il s'en tient à la farce, à la caricature, à une farce, une caricature toujours saines.

On lui a prêté (prêter : ne prêtez pas à Rabelais, ce finaud ne rend jamais rien), on lui a prêté les intentions les plus profondes, et cela est d'un comique rabelaisien. Une fois pour toutes, Rabelais a décidé et jugé que le monde était absurde, qu'il ne fallait pas s'en faire. Il lui arrive bien entendu de rêver, de rêver à quelque Salente, de rêver à un monde plus pacifique que celui de Picrochole, à un monde que les sorbonagres n'enseigneraient et ne régenteraient plus. Pour Rabelais, ce n'était qu'un rêve, le rêve auquel glisse toujours une tablée d'ivrognes. Le buveur rêve volontiers, mais remplissez son pot et il retourne à sa plaisanterie, c'est le rire qui est le propre de l'homme.

Les autres écrivains français souriaient, lui seul sait rire, à gorge déployée, à ventre déboutonné, son ventre ondule comme sous une vague puissante. Il rit, il boit, puis il change d'ivresse et c'est maintenant de mots, de sciences hétéroclites, point inhumaines pourtant, qu'il se saouïe. Il fait danser le dictionnaire, c'est la sarabande des lexiques et des glossaires. Il n'en a pas assez, il en invente d'autres, dans son improvisation. Et il mord dans les mots, à pleines dents, il vous arrose de leurs pépins. La scène est admirable.

Les yeux de Rabelais semblent morts, et voilà que tout à coup ils pétillent, c'est tout un théâtre que sa verve a dressé, d'abord des marionnettes, puis la kermesse des géants, tout un carnaval de Flandre sous le ciel de Touraine. Avec des échappées sur la mer pour les moutons de Panurge.

Comment les prudents, les frileux professeurs peuvent-ils suivre cela de leurs yeux chassieux derrière leurs bésicles ?

Combien de fois nous arrive-t-il de regretter que les écrivains français les plus libres n'aient fait que tailler dans l'étoffe étrangère, laissant du reste le meilleur drap. Voltaire censurera Swift, Diderot mettra souvent le pauvre Sterne en pénitence, eh ! oui, ce débonnaire Diderot. Cette fois, c'est Swift qui ne prendra de la prose de Rabelais que ce qu'il en pouvait digérer. Et vous savez que Rabelais est le plus bel estomac de la littérature française, une définition qui en vaut bien d'autres. Le seul écrivain français qui n'a jamais consenti à s'expurger, et c'est pourquoi il reste l'un des plus grands.



On revient toujours à Montaigne, sa gloire est une des plus stables de toute la littérature française, peut-être de la littérature universelle. Montaigne n'a pourtant pas inventé grand chose et aucun écrivain n'est moins *créateur*. Ce qu'il *crée* cependant, c'est sa langue, et il est amusant d'observer que les Anciens qui ont gâté tant d'écrivains français, loin de lui nuire, lui ont conservé fraîcheur et jeunesse. Cet homme qui apprit le latin avant le français, n'est jamais pédant, bien qu'il nous postillonne au visage citations sur citations, avec une intempérance que ne connaîtra pas l'amusant Guy Patin, qui, au siècle suivant, écrira des lettres qui sont le chef-d'oeuvre du pédantisme.

J'ai dit que Montaigne n'est pas un écrivain créateur : il a pourtant créé le personnage de Montaigne, et ce n'était pas facile. A ce titre, les *Essais*, qui sont le journal de ses lectures et de ses réflexions, qui sont donc le premier journal intime et le plus beau de la langue française, qui en compte d'innombrables, à ce titre, les

Essais sont un grand roman, un roman qui égale pour le moins celui de Marcel Proust. Montaigne s'est merveilleusement *romancé* lui-même. Et sans s'y efforcer, croirait-on d'abord : soyons sûrs qu'il avait bien choisi son miroir, si bien choisi son miroir qu'il lui était inutile de mentir. A lui tout seul, Montaigne aurait inventé la *sincérité*. Il est donc très moderne, et, sans le prendre jamais à défaut, Montaigne étant le plus matois des hommes, le plus rusé, on le soupçonne de choisir, comme son miroir, sa sincérité et sa vérité. Nous n'irons jamais plus loin que le soupçon.

A l'entrée des lettres françaises, il se carre, il prend ses aises, et nous l'aimons comme ça. C'est bien le seul écrivain français à qui l'on permette volontiers de dire tout ce qu'il veut dire, et c'est beaucoup de choses qu'il veut dire. Montaigne est un touche-à-tout qui ne nous semble jamais superficiel parce qu'il se corrige constamment, je veux dire qu'il corrige un vice aimable par un autre vice aimable. Un épicurien ? Si vous voulez, mais il faudra tout à l'heure que vous parliez de son stoïcisme. Un sceptique ? Sans doute. Personne n'est plus attaché cependant à la religion de son père. Du reste, il n'est pas le seul écrivain français dont le scepticisme fasse bon ménage avec la foi.

Il a du bon sens, un bon sens terre-à-terre, que son art rend paradoxal, poétique à la rencontre. Son art, un art gras, un art très fin aussi, très subtil. Il ne cause pas, il monologue, il monologue si bien que jamais l'envie ne vous prend de placer votre mot. Cet éternel commentateur n'invite pas aux commentaires ni aux paraphrases. Votre réplique, il l'a déjà trouvée ou c'est plus loin que vous la rencontrerez.

Qui était Montaigne ? On discute, on discute encore. Un lâche, un homme courageux ? Il était Montaigne. Aimait-il la Boétie, comme il le disait, aimait-il plutôt son amitié ? C'était Montaigne, un être trop vivant pour qu'on puisse le peindre. Il bouge trop, dans ses *Essais*, jamais il n'est en repos. Cependant, c'est un livre qu'on lit lentement, qu'on pose et qu'on reprend, une lecture calme, et point d'auteur plus vif. Les *Essais*, c'est encore la *librairie* de Montaigne, sa *librairie* qui s'offre à nous, délectable comme une volupté. Ce style nonchalant est encore un style sensuel : les autres styles sensuels rappellent la courtisane, mais Montaigne, jamais.

Montaigne se saouïe d'antiquité, sans qu'on ose jamais le lui reprocher. Les Anciens, il les aurait découverts tout seul, ce qu'on ne dirait pas de Boileau, ce qu'on ne dirait pas même de Racine et de Molière. Il est chez lui. Pour Montaigne, les Anciens sont des hommes, ses amis, les nôtres, non pas des dieux qu'on imite avec révérences et après purifications. Sa piété est restée familière, comme au village. Les Anciens, il n'attend pas leur audience ni leur jour, il les invite lui-même dans sa librairie, où il les traite à la fortune du pot. Les autres écrivains français ont tellement démarqué les Anciens qu'il n'en reste plus rien, que l'ennui, qu'il nous arrive de ne pouvoir plus lire Lucrèce ou Virgile. Ouvrons les *Essais* et les Anciens en prennent une jeunesse nouvelle, ils *gasconnent*. La familiarité de Montaigne a fait le miracle.

Jeunesse, c'est le mot qui nous vient en entendant jaser le plus matois des écrivains de France, le moins jobard. Le seul sceptique dont le scepticisme garde une fraîcheur adolescente. Montaigne est prudent, Montaigne est pratique cependant. Montaigne ne s'en laisse pas conter (ou il faut que le conte soit bon), mais il découvre chaque matin la prudence, tout le long du jour, il s'enivre, il se saoule de réalisme et de bon sens. Comment ce bourgeois a-t-il su trouver la poésie du sens commun ? Il l'a trouvée, sans nous en laisser la recette.

Aucun écrivain n'est moins *profond* et cet esprit borné de Voltaire nous paraîtrait plus subtil que lui, si nous ne lisions pas Montaigne avec une si grande attention. Les Français n'avaient pas encore leur renom, on ne les disait pas encore le peuple le plus spirituel de la terre que Montaigne se plaisait aux gambades, aux pointes, à la légèreté philosophique. Ce fut un épicurien de l'esprit, il sut vite que l'esprit procure les voluptés les plus fortes, et Montaigne était gourmand. Il avait l'esprit plus gourmand que gourmet. Pour le déjeuner des lettres françaises, il nous offre une table copieuse.

Je l'ai dit, il inventait sa langue, sa phrase. Autant que Rabelais, Montaigne avait le goût si bon que, lorsqu'il se corrigeait, ses corrections semblaient plus improvisées que le texte premier. Montaigne est l'ancêtre de tous ces écrivains débraillés, un débraillé qui se surveille, qui sont le charme des lettres françaises. Jamais il ne prit le temps de faire court et cependant, il serait aussi aisé de marquer le rythme de ses longues phrases que pour Marcel Proust, cet autre musicien de la prose. Non qu'il écrivit en périodes, tel

Bossuet, le trop lourd Bossuet, tel Rousseau, ce lourdaud, tel Flaubert, qui avait le gueuloir sans oreilles. C'est que justement Montaigne *jouait par oreille*. Et sa musique est délicieuse comme ses images, des images qu'il ne semble pas chercher non plus.

Cet écrivain qui tire leçon de tout ne nous fait jamais la leçon. Le seul écrivain français qui ne soit jamais allé à l'école. L'étude lui est un jeu. Il n'a pas besoin de nous, sa cordialité nous invite cependant. Cet *égotiste* nous prend pour d'autres lui-mêmes.



Saint François de Sales est peut-être le plus grand écrivain religieux de toute la littérature française, et la littérature française est aussi riche en écrivains religieux qu'elle abonde en grands sceptiques. C'est le paradoxe de la France, paradoxe qui fut en quelque sorte concilié ou résolu par Pascal, poète et religieux et sceptique encore pour ce qui se passe sur cette terre, du moins.

Le théologien mystique était plus grand que le prosateur, et, chez François de Sales comme chez tous les philosophes qui savent écrire, sauf Platon peut-être, le *penseur* (quel gros mot et vulgaire, surtout lorsqu'il s'agit du très aimable saint François), l'écrivain d'idées passait l'artiste. Mais l'artiste n'était jamais loin, et c'est ce qu'il y a de charmant.

On ne peut évidemment pas comparer saint François à Montaigne : saint François recourt aux images, aux métaphores, à l'ingéniosité du style pour mieux se faire entendre, tandis que Montaigne pense déjà les mots qu'il dit, avec les mots qu'il dit. Le style de saint François a donc, et dans le meilleur sens du terme, quelque chose d'artificiel, de fabriqué, et donc de volontaire dans sa naïveté, mais je vous assure que, s'il travaille, que s'il cherche, c'est avec une rapidité extrême et qu'il a plus de mots, plus d'images qu'il ne lui en faut encore. Invinciblement, ce grand mystique catholique me fait penser aux plus subtils parmi nos écrivains les plus avancés, ceux qui jouent avec les mots.

On remarquera aussi que ce style n'est pas aux ordres de l'antiquité, comme celui des classiques, que les Anciens plutôt sont à son service. Car saint François, qui est par bonheur et pour notre

plus grand plaisir un théologien, un écrivain dévot à parenthèses, à incidentes, un spirituel qui court la campagne, et la campagne la plus profane (la terre n'est-elle pas oeuvre de Dieu ?). Il n'oublie jamais son premier dessein, il ne veut pas que le voyage fatigue la faiblesse humaine, mais, soyez-en sûrs, nous y arriverons.

Cet écrivain délicieux, cet écrivain qui s'est voulu délicieux pour nous conduire à la plus pure des contemplations, reste le plus sûr des psychologues et des philosophes mystiques, en même temps que le plus fin. Près de lui, près de cet Amyot de la dévotion, les autres paraissent lourds et grossiers. Il se promène dans le plus terrestre des jardins, son discours est bourré d'anecdotes et de fables et c'est lui qui nous enseigne la contemplation la plus dénudée, la contemplation sans images. Le chemin seul est fleuri. Exactement le contraire de Pascal, de Port-Royal. A Port-Royal, c'est l'austérité non seulement de la vie, mais du style aussi bien qui nous achemine vers une contemplation tout à fait sensible, *pleurs, pleurs de joie*. Saint François chante le cantique des trois enfants dans la fournaise, il appelle à lui toute la nature du pauvre d'Assise, son homonyme et son petit cousin, puis c'est la nudité, la solitude de l'âme devant son Dieu.

Une comparaison m'est-elle permise ? Saint François les aimait tant ! Je songe à Valéry qui, pour arriver à la poésie pure, empruntait les ressources de la plus charnelle des poésies. Cependant, saint François de Sales est plus grand que son style, lui. Si nous ne le connaissons pas, si sa pensée ne perçait pas sous cette abondance verbale, nous répèterions : le style c'est l'homme. Le style de saint François de Sales serait saint François de Sales, si saint François de Sales avait été moins grand.

Tel qu'il est, ce prosateur abondant et exquis, ce musard, ce flâneur de la spiritualité passe de loin tous les grands écrivains religieux qui viendront en France après lui. Bossuet n'est qu'un rhéteur, lorsqu'on le met en présence de saint François de Sales. Le *Traité de l'amour de Dieu* rend presque ridicules les grands écrivains qui parleront d'amour de Dieu. Ce sont les bourgeois de ce gentilhomme.

Dire qu'il est le compatriote de Joseph de Maistre. C'est à ne plus croire à la psychologie des peuples. Joseph de Maistre parlait beaucoup de raison, et c'est par son cerveau, en attendant l'heure de l'âme (non pas la minute trop attendue du coeur, ô

Pascal) que saint François atteint Dieu. Et c'est ainsi que celui qui, pour les distraits, semble le plus sensible des mystiques français, n'en est que le plus raisonnable.

Comme à tous les grands hommes, il est arrivé une fâcheuse aventure à saint François, on s'est fait de cet homme à images, l'image la moins fidèle. Pendant trois siècles, on a cru qu'il n'était que le vulgarisateur d'une piété mondaine et facile, et c'est lui qui demande le plus à son disciple. Au fait, Montaigne n'avait-il pas le stoïcisme aimable ? Avec saint François, nous avons mieux et plus que le stoïcisme. Saint François est le Platon français, un Platon catholique et qui s'amuse parfois à la dialectique d'Aristote. Il a fait entrer la sainteté dans la littérature française.



On peut se débarrasser assez rapidement de Malherbe : il faudrait parler beaucoup plus longuement de François Maynard, voire peut-être de Racan et à coup sûr de Théophile de Viau, de Tristan l'Ermite. Malherbe n'est que le Boileau de tous ces *petits poètes*, qui sont grands du reste, lorsqu'on les compare et à Malherbe et à Boileau. Il faut cependant accorder à Malherbe de beaux vers, des vers vraiment beaux, lorsque les bons vers de Boileau ne sont que pittoresques. Malherbe a même des strophes naïves, qui sont encore fraîches, et, lorsqu'on lit les *Larmes de saint Pierre*, qu'il écrivit avant les odes fameuses, avant les pièces de circonstance, on se dit que le Boileau qui était en Malherbe naquit assez tard pour venir cependant gêner ce qu'avait d'excellent ce poète mineur. Malherbe est donc un autre exemple du mal que les théories classiques ont fait à la poésie française. Je songe toujours au Racine que nous aurions eu, si Racine ne s'était pas plié aux règles, s'il s'était abandonné au démon racinien.

Ne concluons pas trop vite, et reconnaissons que Maynard, l'un des plus notables parmi les poètes du dix-septième siècle, un poète que la critique n'a pas placé à son rang, reconnaissons qu'il est classique plus que quiconque. Une clarté parfaite, un sens de la mesure, une éloquence qui n'est jamais emphatique, une discrétion délicate : Maynard possède toutes les qualités qui qualifient l'art classique, l'art classique tel qu'on le définit le plus souvent.

Maynard possède toutes les qualités de l'art classique : il n'en a pas les défauts. Jamais Maynard n'est froid, sa clarté garde des ombres propices, il est discret, mais on devine qu'il a vécu, qu'il en sait beaucoup. Son inspiration n'est pas infiniment variée et pourtant on ne se lasse pas de lire ces petits poèmes qui sont toujours les mêmes et en même temps toujours autre chose. Une monotonie sans monotonie, dirais-je.



On finit par l'affirmer après des années d'hésitations, le Cardinal de Retz est l'un des grands prosateurs de la France, il passe même la plupart des prosateurs célèbres de son siècle. Dans les cours d'histoire littéraire, il allait de soi que Bossuet lui était préféré, mais La Bruyère et La Rochefoucauld avaient le pas sur lui, voire cette pauvre Mme de La Fayette. On commence à changer tout cela, comme disait Molière, et Retz prend son rang, le premier. Bien entendu, Saint-Simon reste le plus grand, Saint-Simon est incomparable, mais Retz, qui lui est inférieur, ne va pas si loin derrière lui.

Sa vie fut assez scandaleuse, comme toutes les vies d'hommes célèbres ou guère s'en faut. Il avait mauvaise tête, comme la plupart des grands écrivains. Il trahit son pays comme tant d'autres, sa politique fut une politique de brouillon et une politique d'ambitieux, comme la politique des grands caractères. Tout cela importe peu et nous n'allons pas épouser, comme disent les gens de goût, les rancunes et les dégoûts des contemporains. Il nous suffit que les portraits, les récits, les caractères de Retz soient une joie pour l'esprit.

Son style toujours ferme est déjà souvent le style du dix-huitième siècle, et c'est à croire que l'art classique ne fut qu'une exception trop glorieuse dans l'histoire des lettres françaises. Même à l'époque classique, il y a de nombreuses exceptions, ce Retz, Saint-Simon, Pascal, Saint-Evremond... Bossuet, Racine prennent toute la scène, et il se peut qu'eux-mêmes soient l'exception.

Le personnage le plus vivant des *Mémoires* est bien entendu le cardinal de Retz lui-même. Aussi bien les grands *Mémoires* de la littérature sont-ils le plus souvent un roman à la première personne. Nous n'irons pas y chercher la vérité de l'histoire, mais une vérité plus générale encore, qui est la vérité psychologique, la vérité des moeurs. Les *Mémoires* de Retz tiennent cependant moins du roman que les *Mémoires* de Saint-Simon, et c'est peut-être pour-quoi, une des raisons pour laquelle, Retz n'est que Retz et non pas Saint-Simon. Mais il avait l'oeil vif, son oeil pétillait d'esprit, et, s'il ne voyait pas tout, il voyait admirablement ce qu'il voulait voir, ce qu'il voulait nous faire voir.



Pierre Corneille ? On voudrait parler de lui et il ne nous reste qu'un prétexte. Pierre Corneille nous sert à chercher ce qui se cache sous les vertus les moins contestées. Son héroïsme, sa noblesse d'âme et de pensée, il faut en rabattre. Les collègues encore, les collègues catholiques jouent volontiers les tragédies de Corneille : Corneille n'est pourtant qu'un païen, il n'est converti qu'à la surface, il n'est converti que pour rimer une traduction de *l'Imitation*, où l'on trouve du reste des vers admirables. Son paganisme au surplus manque de fraîcheur, c'est un païen de la décadence, touché par un stoïcisme trop bourgeois.

Pierre Corneille nous montre à plein que les *index* des Bethléem sont nigauds : ils exceptent toujours les Corneille, parce que les Corneille ont été assez habiles pour avoir reconnu leur impuissance à parler d'amour, choisissant d'autres passions. Pour le chrétien pourtant, le duel du *Cid* n'est qu'un duel, c'est-à-dire une *faute grave* pour un catholique, et le combat des Horace et des Curiace est encore un duel suspect. Corneille n'est pas un écrivain plus moral que Racine, voire est-il plus immoral pour qui l'enfer ne renferme pas les seuls impudiques.

Il faut réduire les tragédies de Corneille à ce qu'elles sont. Rappelons-nous qu'un des Horace tue son beau-frère, que le *Cid* tue son beau-père, que Cinna veut tuer celui qui lui fut presque un père, que Polyeucte donnerait sa femme à son rival. Le merveil-

leux, c'est qu'avec de tels sujets et qui frôlent le vaudeville, Corneille n'est ridicule que dans les pièces qu'il a ratées. Il convient toujours de citer le vers de Rodogune :

Et de me rendre heureuse à force de grands crimes . . .

il importe de citer ce vers parce qu'il est tellement cornélien que tous les héros de Corneille pourraient le prononcer.

Me rappelant la définition fameuse, « Racine peint les hommes tels qu'ils sont, Corneille les peint tels qu'ils devraient être » je suis bien obligé de conclure : « Si l'homme devait être ce que veut Corneille, tels que les veut Corneille, ce serait du joli . . . »

Il va de soi qu'aux discussions plus ou moins philosophiques et oratoires qui donnent aux monologues et aux répliques les plus passionnés une apparence fâcheusement didactique, on pourrait trouver des *dessous*, mais il faut ajouter aussitôt que les classiques français ne sont jamais aussi clairs que lorsque leurs héros sont inquiets, indécis.

La scène qui montre Emilie et Cinna s'emportant pour décider qui a voulu tuer le premier ne peut plus paraître qu'une scène de comédie, comme toutes ces répliques sublimes qui se croisent, renchérissent l'une sur l'autre. Qui n'a souligné aussi bien les scènes de comédie des tragédies raciniennes, Racine mêlant involontairement les genres, en dépit d'Aristote. Corneille *mélangeait* encore plus les genres. Volontairement ?

On l'a dit et justement, l'honneur chez Corneille n'est qu'un synonyme de l'orgueil, de l'orgueil le plus authentique et le plus ridicule. Sur ce point, Corneille est moins franc que Racine.

Plus encore, Mauriac marquait que Pascal a gardé beaucoup d'orgueil dans sa première conversion. De même la conversion de Pauline a gardé des mobiles purement humains, cette Pauline, dont la « gloire » ne veut pas être *distancée*.

Cependant, si, touché par d'autres musiques, on ne peut aimer vraiment cette abondance de maximes, le prosaïsme de toutes ces tirades, on est encore sensible à la jeunesse incomparable de tant de scènes. La jeunesse que nous aimons est souvent une jeunesse un peu trouble de vie intérieure : on n'en est que mieux disposé, par contraste, à goûter cet enthousiasme, ce feu juvénile du *Cid* et des plus belles scènes. Quel beau chapitre, quel touchant et ridicule chapitre on pourrait écrire sous ce titre : « Le classicisme des jeunes ».

Un Anglais ne l'écrirait pas ni un autre étranger, Pierre Corneille étant l'un de ces nombreux classiques qui ne passent pas la frontière. Tous les peuples ont de ces classiques. Les écrivains *universels* sont plus rares que les grands écrivains, dirait M. de La Palisse.



Britannicus, depuis Voltaire, est la tragédie des connaisseurs : Racine demeure le poète des délicats. Se refuser à Racine est un signe de mauvais goût, le louer vous donne des lettres de noblesse littéraire. Joignez que la politique s'en mêle et que les démocrates n'ont jamais pu trouver dans les tragédies de Racine la moindre allusion favorable à leurs thèses. Depuis soixante-quinze ans, Racine est tabou. Paul Valéry, qui imita tous les grands poètes, qui s'imita lui-même, a encore ajouté à la superstition.

Cependant, les étrangers, les plus subtils parmi les étrangers, n'ont jamais mordu, si ce n'est à l'époque, une bien courte période, où la France littéraire était reine. C'est là un autre signe et qui doit nous mettre en garde. Je sais bien que la poésie ne se traduit pas. Cependant, Shakespeare ne perd pas toutes ses beautés en changeant de langue, ni Goethe, et certaines versions nous laissent entrevoir ce qu'était Henri Heine. Pour un dramaturge, pour un *peintre de l'homme*, c'est un autre mauvais signe qu'il ne puisse passer les frontières. Cela signifierait-il que Racine est surtout un poète ? Il ne faudrait pas s'en plaindre, mais aussi bien faudrait-il être juste et placer à son rang cet autre grand poète de la scène, Robert Garnier.

Poète, oui, Racine est un poète, un poète que l'habitude, que de vieux souvenirs me font chérir plus que les autres. La France en compte néanmoins de plus grands. Une expérience saugrenue peut nous servir à faire le point, et c'est de lire les tragédies de Voltaire, qui, pour l'intrigue et le mélodrame, sont d'une Corneille seconde manière, mais sans ridicules, et, pour le vers, sont plus raciniennes que les pièces de Racine lui-même, je veux dire qu'elles sont l'ordinaire de Racine et qu'on n'y trouve jamais, presque jamais ces vers inattendus, ces vers dont on ne sait comment ils sont faits.

On dirait que ce mécréant de Voltaire n'a voulu imiter que cette *Athalie* dont la musique n'est plus guère racinienne, au sens fort du mot.

Nous aimons donc Racine pour ce que n'était pas Racine, pour ses surprises, pour ses *trouvailles*, heureuses et délicieuses d'autant qu'il ne les cherchait pas. Il reste aussi que nous pouvons lire cent, deux cents vers de lui sans que rien ne nous arrête. Le vers de Racine est un vers qui se fait oublier. Haydn plutôt que Mozart.

C'était aussi un homme de théâtre, et, comme on l'a dit souvent, Phèdre est le plus beau des rôles. Ce n'est pas uniquement un rôle, mais on a exagéré, lorsqu'on a voulu y voir les dernières subtilités de la psychologie, toute une *horreur* mythologique. Maurice de Guérin m'en suggère plus.

On a beaucoup écrit sur le *réalisme*, la vérité de Racine. Il est certain que Racine est plus près de Molière que de Corneille. Ses amoureuses sont plus amoureuses que fières, orgueilleuses. Elles n'en sont pas moins vaniteuses et il arrive que leur dépit tienne plus de la tête que du cœur. Vénus tout entière à sa proie attachée n'oublie jamais les paroles piquantes, et dirais-je qu'à certains moments Phèdre elle-même sait qu'elle joue *un beau rôle*? Je ne la crois pas si fâchée d'être un beau monstre. Et il y a de la coquetterie dans cette langueur morbide.

Racine lisait beaucoup les Anciens, il resta bon écolier, sa psychologie a quelque chose de l'adolescent. Je ne suis pas étonné que Mauriac, qui vit toujours sa prime jeunesse, adore Racine. Du reste, les grands *psychologues* français, Racine, Stendhal, Marcel Proust n'ont pas sans motif choisi des héros très jeunes, le plus souvent. Psychologie d'adolescents, psychologie adolescente. Les détours nous en sont trop connus, les réactions trop prévisibles. On dirait que Racine, dès ses classes de jeune garçon troublé, lisant ses chers Anciens, ait changé les noms et mis à leur place le jeune Racine et les jeunes gens qu'il devinait, les jeunes filles qu'il imaginait. Racine n'est un poète féminin que parce qu'il avait gardé la vision du monde qui était celle de son adolescence. Il n'en sort pas et son Néron reste un monstre scolaire, un monstre tel que l' imagine un écolier de génie. Julien Sorel, Fabrice, le *je* de Proust revivent de même une jeunesse qui se croyait machiavélique ou subtile en diable.

Racine vivait en un siècle qui estimait Bourdaloue un psychologue. Quelques traits assez justes leur suffisaient. Ces écrivains

sont *vrais* à leur manière, d'une vérité *arrangée* pourtant, d'une vérité *taillée*, si je puis dire, comme les arbres, à Versailles. Une initiation au réalisme plutôt qu'un réalisme véritable. Qui sait si l'on ne pourrait trouver autant de vérité chez les romantiques ? A ceux-ci le flamboyant a nui, aux autres la nudité a servi.

Je crains parfois qu'il n'y ait substitution, *erreur sur la personne*. On trouve dans Racine une mythologie fabuleuse qui n'y est pas, une vérité des passions qui, souvent, n'est à la psychologie que ce qu'est la justesse spirituelle des moralistes français à Jung ou à Freud, une musique qui n'est que la musique avant la musique, qui n'est aussi que politesse pour l'oreille. Sa poésie n'est pas notre poésie. Je répète l'allusion malhonnête, pour aimer Racine comme il voulait être aimé, il faudrait aimer aussi les tragédies de Voltaire.

La prose de Racine, il faut le dire, est aussi de bien jolie prose. Racine avait de l'esprit et de la cruauté.



Avec Rabelais, Montaigne et Balzac, Molière est l'un des plus grands noms de la littérature française, l'un de ceux que connaissent les étrangers, et c'est un des grands écrivains français (avec Saint-Simon et Victor Hugo), un écrivain dont l'humanité peut sans doute se réclamer. Je sais bien qu'on ne peut le comparer à Shakespeare, à Goethe, à Dante, voire aux grands Russes, Molière cependant possède un génie d'envergure universelle.

Il va de soi, que, dans son oeuvre, comme dans toutes les oeuvres d'importance universelle, on trouve du mauvais et du bon. Lui aussi, l'imitation des Anciens l'embarrasse, lui aussi subit l'influence stérilisante de Boileau, mais, comédien, presque excommunié, il n'en était pas à une révolte près. De plus, il écrivait forcément très vite, et c'est la meilleure école pour se laver des influences scolaires, des leçons de Boileau.

N'allons pas faire de Molière un esprit libre pour autant. Les *idées* de Molière demeurent aussi ridicules que celles du bonhomme Chrysale, et l'on pourrait écrire une excellente comédie en nous rappelant ce maniaque de la *Nature*, la *Nature* étant pour lui la

morale et le bon sens bourgeois, qu'il canonisa presque. La philosophie bourgeoise était la *respectabilité* de cet acteur.

Il eut la chance de trouver *Tartuffe* à ses trousses, un Tartuffe qu'il a peint pour l'éternité, peut-être sans beaucoup de nuances, mais Tartuffe, qu'il soit de gauche, de droite, qu'il soit libre-penseur ou dévot, excite trop notre mauvaise humeur pour que nous ayons le temps de regarder toutes ses verrues. Quoiqu'il en soit, Tartuffe est l'excuse de Molière et de son trop gros bon sens.

Un gros bon sens qui n'entend rien à la littérature et à ses subtilités, comme on le voit dans ses lourdes charges des *Précieuses* et du sonnet d'Oronte, un gros bon sens qui se rit de la maladie, comme il se voit dans *Le malade imaginaire*, un gros bon sens qui n'entend rien aux indignations d'un Pascal, comme il se voit dans sa critique d'*Alceste*. Et puis Molière voyait trop gros, il était aussi trop myope : *l'Avare* est un avare de collègue, comme le Néron de Racine est un Néron de collègue. Et ses pièces mal composées sont toujours trop composées.

Cependant, lorsque Molière s'abandonne à son démon, l'on n'a plus rien à dire, l'on rit et l'on admire. C'est alors qu'il est poète, et jusque dans *Les Fourberies de Scapin*. *Amphytrion* de même est la plus jolie pièce antique que nous sachions. Les professeurs nous ont gâté *Le Misanthrope* et c'est là qu'on trouve encore les scènes les plus fines du théâtre français. Le premier acte de *Tartuffe* est l'entrée en scène de toute la comédie de l'univers, une comédie qui n'est pas près de se terminer, lorsque nous entendons la forte voix de Mme Parnelle. Orgon est le jobard de tous les temps, le partisan type de notre époque elle-même; c'est l'histoire de toutes les admirations littéraires et politiques que l'histoire d'Orgon. Le bon sens positif de Molière est détestable, mais pas son bon sens négatif, le plus souvent, même lorsqu'il parle de médecine; Molière a refusé une médecine qui n'était pas la médecine, et il avait donc raison, comme il a refusé une religion qui n'était pas une religion.

Il faut encore admirer le vers de Molière, et, dans ses distiques, le premier vers est presque toujours excellent. Presque aussi bien que Régnier, beaucoup mieux que Boileau, ce Coppée du grand siècle, Molière a su découvrir la poésie du prosaïque et une poésie vraiment prosaïque : la poésie prosaïque existe. Ces vers nous rappellent les copieux repas bourgeois, les mets solides et qui restent savoureux.

C'est un grand homme, ce Molière, ce comédien, qui naquit trop tôt. Ce n'est pas de s'être enveloppé dans le sac de Scapin qu'il faut, à l'instar de Boileau, le blâmer, mais d'avoir accepté les perruques de Boileau, d'avoir suivi des Maîtres, comme Racine. Son bonheur, sa chance, c'est qu'il n'eut pas le temps d'éteindre son génie, parce qu'il n'avait pas le temps du minutieux Racine.

Parce qu'il était pressé, Molière resta Molière, mais les copistes qui vinrent après lui ? Il est vrai que Molière eut des héritiers *montrables*, tandis que Racine ne laissa que des copistes, tout en gâtant à l'avance tout le théâtre de Voltaire, ce Voltaire qui était le théâtre fait homme.

(1942)

NOTRE BEAU DÉSORDRE

Le petit bourgeois déménage souvent, c'est sa façon d'être poète, c'est là qu'il met sa fantaisie. Il quitte les punaises du vieux logis pour les coquerelles (quel anglicisme joli ! dirait Gourmont) et les punaises du nouveau. Les rêveurs politiques, et qui veulent déménager de l'ordre actuel, sont pareils petits bourgeois. Leurs maîtres les fatiguent, et c'étaient des maîtres vieux et qui, bientôt, démissionnaient et nous laissaient tranquilles, à nos petites affaires. Votre imprudence, votre étourderie vous donneraient de vrais maîtres, cette fois, et un maître qui gouverne pour vrai, ce n'est pas drôle.

Vous posez mal le problème, ce n'est pas la race qui gouverne, ce n'est pas la langue et ce n'est pas la religion. Changez de langue, changez de religion, et vous verrez si ça va mieux. Ce sont des maîtres qui gouvernent. Et il se trouve que, ces dernières années, ces douces dernières années, les maîtres que nous avons eus étaient fort débonnaires. Un peu plus, et bientôt, ils prenaient leur retraite.

(Et les autres, qui sait ? peut-être aussi, ces maîtres de la Phynance, qui étaient, souvent plus les maîtres de nos maîtres, que les nôtres, qui ne sait que leur règne brillant déclinait visiblement ?)

Il fallait que les autres, les nouveaux, qui ne sont encore que candidats, se démasquent pour que nous le comprenions.

L'hypocrisie pèse à l'homme, il s'en débarrasse, dès que vous lui en donnez licence, il se montre criminel à plein. C'est que l'hypocrisie atténuée la cruauté. Lorsqu'on oublie qu'on est criminel, ou oublie de l'être. Il en est de même en tout. Et le Pharisien doit lui-même se *modérer*.

Les dictatures dédaignent l'hypocrisie, elles font la guerre sans phrases, et, pour les armées et les peuples en présence, c'est la mort sans formalité. Alors rien n'échappe.

Dans une révolution, la révolution bat son rappel, il faut craindre l'enregistrement des lois et coutumes que, précisément, il fallait

abolir. Et, justement, après la Révolution, la sagesse des peuples le proclame, c'est toujours la même chose.

La douane et le pillage sont deux formes de la rançon. Tout est dans la manière : les dictatures, en nouveaux riches, ignorent les nuances, les confondent.

La simplification d'un mal, le mal à tête et corps uniques, n'est pas la guérison d'un mal. Simplifié, ainsi, du reste, on peut essayer de le guérir radicalement : je fais appel à Brutus... Bien que M. Hitler ne soit pas Jules César ni *Mein Kampf* le *de Bello gallico*.

Les dictatures nous l'ont montré, l'inflation patriotique est dangereuse comme l'autre. La prudence et la tempérance sont des vertus pour les peuples et pour les individus, et non point uniquement pour la femme dont le mari *boit*, et celle dont l'époux se fait rouler par un courtier en valeurs minières.

Le goût de l'ordre entraîne, parfois, la barbarie, comme la *propreté* de cette paysanne, qui balaie son parterre, jusqu'à enlever tout gazon, jusqu'à la terre noire, bien nette, et bien morte. Je n'aime pas l'ordre qui exclut tout désordre. Nous ne verrons de ça, sur terre, que de sinistres caricatures. Goethe qui préférait l'injustice au désordre, était un précurseur de l'hitlérisme, et, du reste, sous Louis XIV...

Une démocratie serait bien vieille, qui se donnerait ainsi de son vivant. Les dictatures, aussi, comme les peuples primitifs, sont des peuples de vieux. Se croyant habiles, des financiers retors tombent dans les mains de jeunes escrocs : cela s'est vu, et en plusieurs pays.

Images du monde : — « Un homme fort a le droit d'être grossier », dit le malotru. — « Je suis grossier ? Mais non, vous vous trompez, c'est un autre », dit le civilisé, à qui il vient d'arriver une erreur fâcheuse, et il essaie de réparer. Je préfère ce petit mensonge poli : il y a encore de l'espoir.

Si justes que, parfois, leurs critiques se montrent (et qui n'a point péché ?), les dictatures ne sont pas exemptes d'hypocrisie, puisque, à la faveur d'une critique, et en jetant de la poudre aux yeux, elles s'emparent de la couverture.

Nous étions en passe de traiter les maux qu'ils dénoncent. A ces maux, la dictature ajoute les antiques épidémies, les massacres d'otages, les déportations en masse. Il n'y a de nouveau que les méthodes qui se disent scientifiques.

Je confesse la médiocrité des élus parlementaires. Les élus de la faveur royale, les courtisans de Versailles, se montraient-ils supérieurs ? Ils avaient plus de rubans et de titres, et je crois bien que, pour un Colbert, il y eut dix Brienne. Le seul Parlement qui ait toléré une élite, c'est l'anglais. Je n'en conclus rien, du reste. A tout prendre, nos exceptions valent bien les exceptions des régimes absolus. La Prusse n'eut, elle-même, qu'un Bismarck, et Guillaume s'empessa de le limoger. Ce n'est pas la démocratie qui est médiocre, c'est l'univers.

Nous avons moins à souffrir du paganisme démocratique que du satanisme totalitaire. Rome et Carthage : je préfère Rome et Jupiter au dieu Moloch. Du reste, Rome n'est pas toujours resté la Rome des Césars.

Ils combattent pour leur patrie : s'ils le croient, c'est bien, je n'ai rien à dire. Nous combattons pour des idées justes et bonnes, et par là, nous combattons, avec plus de chance, pour l'Eglise. Et que les tièdes et les mécontents prennent garde de combattre (par la pensée : ils ne sont point toujours braves autrement) pour une hérésie bien caractérisée.

La mystique de la liberté, les sceptiques disent que c'est un mot. Un mot pour lequel on meurt. Ils répliquent que l'on meurt aussi pour l'autre mot. En effet : il y a aussi le butin et les dépouilles.

Parce que ces peuples détestaient le tyrannie hypocrite, ils s'en paient une qui est effrontée.

La dictature est naïve, qui veut réformer la nature humaine à coups de lois et de canons. Le seul ordre nouveau, ma naïveté à moi c'est de croire que c'est l'ordre de la grâce.

Service, service, ce mot prononcé à l'américaine ou à la parisienne, dans les annonces de Main Street ou à l'*Action française*, c'est un mot néfaste. Il n'y a qu'un utilitarisme légitime, le religieux.

La démocratie a peut-être perdu l'autre paix, elle n'a pas perdu la guerre. Du reste, la dictature, qui, au fond, n'en voulait pas, n'a su éviter la guerre.

Babbitt nous dit que Zenith est la plus belle et la plus grande ville du monde : on rit de lui. Hitler veut nous prouver que Zenith est une ville supérieure, et il nous le prouve par ses avions et ses mitrailleuses : Zenith sera toujours Zenith, en Allemagne et ailleurs.

La dictature, le régime qui se veut le régime des meilleurs, nous ménage une mascarade de politiques, de sociologues, d'ethnologues et de penseurs qui justifieraient les autres *penseurs*, qu'on moquait, « songe-creux », dans les démocraties. Napoléon rugirait d'impudence devant ces idéologies saugrenues.

La punition des impudents et, surtout, des imbéciles, qui admirent les dictatures à cause de leur partie critique, c'est que la dictature se sert de ses imprudents. Ils doivent goûter à la cuisine dont ils ont fait l'éloge.

On ne fonde pas un gouvernement sur une critique. Ont-elles survécu, ces philosophies dont les critiques plaisantes nous amusaient pourtant !

Il y a des partisans de la dictature qui ne le sont que parce que les dictatures ont joué de « bons tours » à la démocratie : que diront-ils, quand ce sera à leurs dépens ? Nous sommes tous embarqués, ne l'oublions pas, et, petits amis nazis, Hitler vous a-t-il donné un laisser-passer ?

Fatigués des querelles religieuses, les hommes se sont adonnés aux recherches politiques. Et c'est une décadence manifeste. On se faisait tuer pour une conception de Dieu : les mitrailleuses crépitaient pour changer le « standard de vie », dans les masses (les leurs).

On dénonçait les Puritains qui entassaient les sous et brûlaient les sorcières, en invoquant le Seigneur : les dictatures « incorruptibles » veulent, de même, faire régner la vertu par la terreur, et elles ne sont pas plus détachées des biens de ce monde. L'argent, chez les uns, la conquête, chez les autres ont remplacé la chair fraîche. Nous n'y gagnons pas, ni la vertu.

Admirer les adversaires, c'est le vice des Modérés, on l'a dit : trop de catholiques admirent Renan, trop de libéraux admirent Hitler.

Dans une époque où tout s'efforce à la puissance, les timides mettent leurs rancunes et leur revanche dans les négations. Ils n'oseraient louer les constructions : les démolisseurs les enchantent. Et ces régimes, qui ne valent que par le côté critique, prospèrent la critique.

Quels sont ces hommes qui régénèrent le monde ? Quels moyens emploient-ils ? On connaît l'arbre à ses fruits, disait un réalisme qui vaut encore. Et j'augure mal de l'arbre nouveau.

Les réactionnaires prétendaient que la Révolution était faite avant 89 : ce fut un gaspillage inutile. L'ordre nouveau s'élaborait : pourquoi la guerre qu'ils nous ont imposée ?

Les dictatures se justifient par la publicité : elles n'ont pas la conscience nette. Et c'est leur façon détournée d'en appeler au peuple.

Les nègres, ne sachant user de la machine, la brisent. Les enfants cassent leurs jouets, et les peuples qui s'ennuient.

Parce qu'il n'y avait pas de véritable démocratie, était-ce une raison pour donner à ces peuples une tyrannie authentique ?

Ces snobs disent que c'est plus distingué, et nos précieuses des deux sexes ont un faible pour la dictature.

Ce n'est pas d'être idéaliste qu'il faut reprocher aux idéalistes, c'est d'avoir renié leur idéal, ou, prudents, trop prudents, de n'avoir pas confiance. Les démocraties avaient aussi peu confiance en la Société des nations que les dictatures. Elles démissionnaient, elles flanchaient, elles renonçaient. Les chrétiens indignes rendent-ils l'Eglise criminelle ? Aux yeux des seuls crétins. Ce scepticisme, cette paresse d'esprit, qui doutent de la victoire et se rendent tout de suite et qui sont le propre des rentiers avachis et des hommes pratiques fatigués sont la perte des meilleures causes. Du reste, c'est aussi bête, de nier l'idéal et son succès que, pour un imbécile prétentieux, de rejeter la poésie et la musique, que son mauvais goût ne comprend pas. Dire que des lettrés et des esprits raffinés qui s'indignent, lorsqu'on plaisante les arts, sourient d'un air fin, si vous parlez de religion, d'idéal politique et de liberté ! Finesse grossière, goût étroit.

Ce dégoût de la démocratie, c'est la haine de l'étranger qui se donne des raisons. Peut-on être Persan ? Et, chez nous, je songeais à Luther, qui se moquait du célibat ecclésiastique, en levant le pot.

La dictature, c'est une démocratie qui se suicide.

Les contempleurs de la liberté, pour éviter les excès, veulent supprimer toute liberté, comme les prohibitionnistes suppriment le vin et la bière.

Si la guerre allait devenir une guerre religieuse pour de bon, cette fois ! Si, pour une fois, nous défendions le christianisme ! Chose assurée, M. Goebbels, s'il défend le christianisme, c'est un christianisme qui boîte, comme son pied.

Quand vous êtes fatigués, dites-vous que la démocratie, c'est à coup sûr la liberté pour eux, nos adversaires. *La liberté sous le soleil de Messidor*, souvenez-vous.

La preuve que l'économique ne mène pas toujours le monde, c'est précisément que nous avons la guerre. On aime mieux tout perdre : faillite du matérialisme historique.

L'imitation n'est pas toujours heureuse. La Révolution française imite l'anglaise, qui fut sage, en proportion, et de là naquirent bien des excès. Que vaudrait l'imitation des dictatures ?

Naïves, les dictatures font cette découverte que la force est reine du monde.

On finit par vivre comme on pense : cela est vrai aussi des dictatures.

Si la guerre est un châtiment, notre prospérité, quand nous étions prospères, était donc une récompense. Je me défie de qui détient les secrets de Dieu, quand il n'a que son mandat de penseur, et même quand c'est un vieux qui pense.

Si la dictature est une démocratie en démence, elle est aussi un accès de paresse qui s'abandonne et qui renonce. Que ses braves ne nous fassent pas illusion.

Cette guerre se cherchait dans l'autre guerre : grâce aux dictatures, elle s'est trouvée.

Il y eut des Français, sans doute, et d'autres, qui se découvrirent un sens critique en lisant les apologues pour Hitler. J'ai connu naguère ceux qui admiraient la barbe du docteur LeBon : au nom de la science, il prêchait aussi la dictature, chez Flammarion, à trois francs cinquante, sous couverture saumon. La science des primaires fait perdre la foi, le sens politique et le sens commun, en un tournemain : cette science est plus puissante que la vraie.

Les dictatures veulent imposer un ordre, et les nôtres suggèrent plus ou moins un ordre. La différence est d'importance.

Chez nous, une colonie devient majeure, et plus autonome : les dictatures nous traitent d'hypocrites et de jobards. C'est la métropole des dictatures qui possède aussi le régime colonial.

Les voleurs aspirent à la retraite, et les dictatures ne font pas exception. Dieu seul peut justifier, sans ridicule, des conversions in extremis.

Pour l'avocat qui végète ou que les dossiers endorment, la démocratie a perdu son charme : il rêve à la dictature dans sa dernière pipe de tabac (c'est parfois, une cigarette de luxe).

La démocratie n'est peut-être qu'une dictature apprivoisée. Mais je n'aime pas les chiens enragés, et j'ai de l'amitié pour mon vieux bull dog.

Ils nous prédisent le règne des meilleurs. Je croirai au règne des meilleurs, lorsque l'on couronnera le meilleur livre.

En démocratie, si les chefs contrôlent autant de choses, le peuple, de temps en temps, cela peut arriver, contrôle les chefs. Ce n'est pas en vain que ces fuhrer, ces duce demandent le consulat à vie.

La démocratie est lente, comme les individus qui la composent. La démocratie n'est pas encore : donnez-lui la chance de se manifester.

Ces fanatiques accusent la démocratie de trop gouverner, et puis de ne pas gouverner assez. Qu'ils s'entendent d'abord.

Parce que tout le monde est malade, faut-il faire l'apologie de la maladie ? Faut-il tuer le malade.

Ces imprudents reprochent à la démocratie de n'être pas tout à fait ce que la dictature se montre avec ivresse et cynisme. Parce que nous n'avons pas certaines libertés, nous allons les abandonner toutes ?

Le Nazi, c'est Babbitt dans sa pureté, et le Babbitt vrai, du reste, serait un barbare moins à la page. Gardons ce démodé.

Les dieux, on n'y croyait pas, on ne croit pas aux dieux : au diable, on fait révérence. Le spiritualisme à l'envers des païens et des modernes. La croix gammée, c'est la croix devenue folle. Chesterton a dit ça, je crois. C'est le chat qui se mord la queue : le chat ne l'avale pas.

On suit Hitler : on suivait Pierre l'Ermite ? Fanatisme de même sorte ? Non. Et non. Toujours la querelle de la pureté. Le combat de la chair et de l'esprit. De l'antique esprit juif et de l'esprit chrétien. Suivre Hitler, c'est être juif, en ce sens, n'en déplaît aux antisémites.

L'Allemand fabrique toujours l'ersatz : la religion protestante, et le culte moderne de l'autorité, qui n'est pas celui de Maurras, encore moins celui des classiques.

La barbarie, c'est la force mal élevée. Ils dévoilent ce qui doit rester caché, l'intérêt. Les sans-culottes de la force. Ce n'est pas en vain qu'il y eut tant de nudisme à Berlin.

Hitler prend nos laisser pour compte. Par distraction, nous lui avons laissé la mécanique. Il aime la Walkyrie : Guillaume aimait Lohengrin : cette musique jette un sort. Ensuite, le Fuhrer découvre Machiavel, il croit que c'est arrivé. Il admire la publicité américaine, et l'ordre nouveau, c'est la publicité nouvelle.

Le mensonge recommence toujours, fidèle à lui-même. Il faut toujours que les autres nous ressemblent. Ils ne peuvent vivre seuls, et, pourtant, l'orgueilleux n'a d'amitié que pour lui-même. « Faisons Dieu à notre image », répète toujours ce singe, dans son idolâtrie. Adolf Hitler, d'abord vaincu et raté, voulut que tous les Allemands fussent des vaincus et des ratés, avec lui, pour s'excuser d'abord, se racheter, les racheter, ensuite se déifier enfin, avec eux. Se déifier en famille : orgueil grégaire. Nietzsche vengeait sa faiblesse sur Jésus, et, de sa maladie, il tirait le prétexte et la consolation du surhomme. C'est qu'on n'échappe à soi que par Dieu. Et les Allemands se débattent par le protestantisme, la métaphysique, la critique biblique et la dictature.

L'Allemagne passe de l'anarchie à la tyrannie, de la religiosité, du piétisme, au panthéisme, du libre examen à M. Hitler. Rançon de qui ne connaît le juste milieu. Qu'avons-nous besoin, catholiques, d'une autorité aussi charnelle ?

Quand ils ne courent pas après les mythes, ils les incarnent.

On compare Hitler à Napoléon. Napoléon méprisait les orateurs et les théories : Hitler a conquis l'Allemagne par ses discours et les idéologies. Mais l'un menait et l'autre est mené par les généraux — qu'il démissionne du reste, parfois, mais il en reste toujours. Ils sont tous deux fils d'une Révolution qu'ils renient et qui les renie.

Les armées de Bonaparte apportaient des promesses de liberté : celles d'Hitler, la certitude d'un esclavage « modern style » . . . On peut prolonger le parallèle, le *Napoléon* de Bainville à la main.

Ces snobs osent rire de *Main Street* et de l'américanisme. A notre publicité comique et bonne enfant, préfèrent-ils la grosse allemande ? Ils sont légers, et ils sont myopes, s'ils ne voient que la dernière est aussi commune, pour user de leurs mots, que l'autre. J'ai le front de préférer nos *trade marks*, je suis plus habitué.

Vae victis, c'est la loi des arènes, c'est la loi des affaires, c'est la loi de Babbitt, dont le succès est la religion, la *volonté*, le grand-prêtre, et c'est le crime de Babbitt. Pourtant, Babbitt n'aime pas

le sang, ses victimes ont toujours une chance, « the last chance », et Babbitt, dans sa distraction bonhomme, oublie souvent d'être cruel. Pourquoi voulez-vous que je préfère la barbarie logique ? Je vieillis et je n'ai plus le goût du suicide.

Babbitt n'a jamais été tendre à l'endroit des races *inférieures*, les Slaves, les Nègres — les catholiques, parfois. Il n'érige pas ses réflexes en système, et c'est pourquoi il pourra peut-être se sauver. L'Allemand codifie ses dégoûts et ses réflexes. C'est le grand crime.

Du reste, le Nègre ne *blanchirait* pas sous l'autre régime : Hitler les avertit, d'avance, et quand il traite les Français et les Américains de négroïdes. Et les Canayens ?

Babbitt, c'est un Américain, entre mille : M. Homais ne parlait pas, non plus, pour toute la France, et, même au Faubourg Québec, souvent Ladébauche *parle tout seul*. Prenons garde, les sots surtout généralisent.

L'Angleterre s'arrête, le plus souvent à mi-chemin. Ainsi, elle fait moins de gaffes que tout autre peuple, et, avec l'Angleterre, on peut toujours espérer.

Le système d'éducation rétrograde qu'on observait à Cambridge, Oxford et Eton ne donne pas de si mauvais résultats : prenez garde, vous qui voulez tout réformer.

L'absolutisme anglais n'avait plus grand-chose d'absolu. Nous serions plaisants de préférer la tyrannie dans les formes.

Ne nous payons pas de mots. L'expérience travailliste a changé le gouvernement des Anglais mais sans rien brusquer, à l'anglaise. Roosevelt ébranla, de même, la féodalité financière de son pays. La Révolution était faite en 1789 : ne l'aviez-vous pas dit ?

Au quinzième siècle anglais, échoua la Révolution des pauvres et Henri VIII réussit. Plus tard, les laboristes recommencent, et leurs réformes persistent après eux. Les bourgeois de 89 furent plus chanceux que la Jacquerie : la défaite les paie-t-elle ? En Allemagne, il y eut aussi, après 1918, la Révolution des riches, et les riches se mordent les pouces avec Thyssen.

Cette tyrannie (le *bon tyran* de Voltaire) ils l'ont perfectionnée à la mode de Babbitt, ces Allemands. J'aime mieux les buveurs de whisky, leur gueule rouge et qui sourit parfois, et dont la semaine anglaise est si courte qu'ils ne pensent plus à nous, ils vont jouer au golf. Imprudents, qui voulez d'une tyrannie, pourvu qu'elle soit complète, totalitaire. Je me défie des hommes et des peuples qui ne prennent jamais de repos.

Il y avait deux Frances, il y avait aussi deux Angleterres, celle qui faisait confiance à l'Allemagne, et l'autre. La première doit être morte. L'Allemagne qu'on dit habile unifie l'Angleterre, et c'est contre l'Allemagne.

Sous le conservateur anglais, il y a toujours un libéral, et le libéral masque un conservateur. C'est pourquoi, entre eux, ils s'entendent si bien. Et ces alliés, pour les règles du jeu, semblent des adversaires. C'était une aristocratie, la plus souple des oligarchies qui, durant des siècles, a gouverné l'Angleterre. L'avènement des laborites a-t-il changé cela, et notre ordre de guerre ? C'est à voir, et je le crois. Ils ont gardé la politesse et les manières, et c'est presque l'essentiel. Le *fair play* des Anglais fait pardonner bien des choses, et ils sont presque les seuls à connaître ça et à le pratiquer, plus souvent qu'on ne le dit.

« Oui, nous sommes des barbares », disait Hitler. Les crétins sont fiers d'être crétins, c'est leur noblesse. J'écrivis, un jour, sous le titre « Odor di femina », et, dans une taverne, un vieil artiste français me fit cette confidence : « Moi aussi, j'aime les femmes qui puent ». Un autre, de même, me glisse à l'oreille : « Hitler est un sentimental ». Il serait temps d'appeler les choses par leur nom, et la tendre préciosité des maisons closes me choque autant que vos lettres d'amour, petits jeunes hommes.

(Le même esprit de contradiction ne pousse-t-il pas nos incrédules à railler d'un même rire l'Eglise et la démocratie, s'il y a chez nous, une demi-douzaine de voltairiens ardents démocrates et trente-six dévots dont l'imprudencence reste fidèle au comte de Chambord, à Nordoff, à Charles Maurras et à Léon de Poncins, dont je ne veux médire ?)

Ce cynisme des malotrus est instructif. Remy de Gourmont admira toujours Machiavel, et il adorait la force comme il aimait la chair, fraîche ou faisandée, selon les heures, et l'appétit. Ce cynique riait aussi de Jésus, en se rengorgeant : « Le mot de *ce Juif* était délicieux, qui demandait : « Qu'il descende de sa croix, ce thaumaturge ». Il ne croyait pas en Dieu, il se pensait homme de science parce qu'il connaissait les amours des insectes et les spasmes des batraciens, et il aimait la femme. S'il n'avait pas été défiguré, il eût été un homme complet.

Le lupus au visage de Gourmont, le pied bot de Goebbels, la frigidité (?) d'Hitler, la folie de Nietzsche : les adorateurs du surhomme ne commencent les premiers.

C'est un étrange aveuglement que de ne pas voir la barbarie où elle est, une timidité, aussi, que je m'explique trop. Ils admirent la barbarie par dégoût des conventions, qu'ils sont trop gauches pour observer ou tourner. Il y a des jours que les vieux messieurs aiment à se déculotter à coeur joie. Parce qu'ils lisaient Léon Daudet, ils admirent Hitler : Daudet n'en demandait pas tant. Le nudisme n'est pas toujours joli.

La barbarie ? Mais oui. Vous ne saviez plus ce que c'est, je parie. Et vous avez, sans doute, une explication pour le meurtre des otages. Les purges de la Commune vous plaisaient moins. On a toujours des explications. L'homosexualité est normale, disait Gide. Les raisons ne manquent jamais. Les bandits prennent une police d'assurance, et les tôliers de Paris s'organisent. L'union des filles de joie, pourquoi pas ?

Les Allemands n'ont pas compris la Renaissance : ils ont fait la Réforme. Ils digèrent mal l'*Action française* et ils inventent le racisme. Gobineau, du reste, les aidait.

Les Allemands et les autres peuples totalitaires : des Américains devenus fous. La jalousie y fut pour quelque chose.

L'Allemagne a été conquise par un Edison enragé. Ils avaient remplacé les Tartares en Russie : ce serait le tour des Russes, et un bon tour : Hitler a trop joué la corde bolcheviste.

L'*Action française* paie sa dette. Cette philosophie d'autorité fit presque un schisme : on l'accuse de collaborer avec le vainqueur. Apôtre de la famille, Léon Daudet écrivait l'*Entremetteuse*, et il adorait, agenouillant son gros ventre, Vénus antique et moderne. Un sort a été jeté sur ces bons écrivains, que j'aime encore. Ils frôlent l'hérésie, ils sont éternellement suspects : on ne peut jamais les aimer sans réserves. C'est peut-être qu'ils n'étaient, et Bainville lui-même, que des écrivains et des artistes. Les idées ne leur portaient pas chance, ils faisaient des gaffes.

Quels braves gens, pour la plupart, et joyeux convives, et délicieux prosateurs ! Ces classiques, néanmoins, manquaient de mesure, et leurs disciples furent peut-être transfuges. Je me défie des Pères de l'Eglise en robes courtes, et Louis le Grand aurait peut-être renvoyé Maurras à ses poèmes : ç'aurait été dommage pour la belle prose.

Ne m'en faites pas trop dire : personne n'admire plus que moi Jacques Bainville, et je professe la plus vive amitié pour la phrase si mâle et si riche d'*Antinéa*. Et, de ce Maurras, après la défaite, j'ai lu une plainte qui arrachait les larmes.

Comme l'*Action française* doit être étonnée : ce n'est pas un coup d'Etat, c'est la Révolution.

Il faut apprendre à lire. Rétorquer aux hebdomadaires français d'avant la débâcle leurs meilleurs arguments.

L'*Ordre* les tue : le désordre faisait vivre l'*Action française*. Le Juif Benda, qui les traitait de romantiques et de déclamateurs, avait peut-être raison. Poètes, et qui rêvaient à l'âge d'or.

L'*Action française* disait que l'étatisme royal était bon enfant, si on le compare à la centralisation napoléonienne, à la République. Que disent-ils du nouveau régime ? Le préférèrent-ils à la Troisième, à la Gueuse, comme ils l'appelaient ?

Ce dédain des petits, on les appelle les bourgeois, qui court tout le long de la littérature française ! Et c'est pourquoi Renan était aristocrate, et les autres ligueurs d'*Action française*. Les hommes de lettres ne se résignent jamais à la roture. L'Académie et la croix d'honneur ne sont que pis-aller. Faute de terre, ces poètes, pour s'anoblir, ont acheté une philosophie bien pensante. La sottise a payé trop cher l'esprit des écrivains de France.

Les Rois ont-ils fait autant pour le bonheur des petits que pour la grandeur de la France ? Les petites gens ne les intéressaient pas.

Si les Rois ont fait la France, la démocratie créa les Etats-Unis tout autant. Des réformes s'imposent ? Des réformes s'imposaient.

Louis XIV protégeait les arts : Rockefeller le jeune et tant d'autres Américains ont exercé à l'endroit des arts et des sciences un mécénat qui ne se laisse non plus oublier. Ces arguments et ces preuves d'artiste ne laissent pas d'être puérils.

Pour la Gauche française, Benda, Blum et Berl furent des poids compromettants (Et il y aurait à dire, et Blum n'écrivit pas que son fameux livre de jeunesse...) A Droite, il y avait aussi de la... cochonnerie. On ne se cachait non plus.

La Gauche française n'avait pas tant d'esprit et de bons écrivains. A droite, on savait mieux railler et l'engueulade était plus savoureuse : ce qui plait aux pacifiques Canayens, fussent-ils lettrés jusqu'au bout des ongles. Du reste, la Gauche avait le pouvoir,

on fronde toujours le pouvoir. C'est pourquoi les élégants n'aimaient pas la démocratie. En 1830, la mode n'était pas la même, et M. Hitler n'aurait pas eu les mêmes partisans : partisans de circonstance, bien entendu.

Comme Léon Bloy, Maurras a été mal compris de nos enthousiastes. Ils ont conclu, souvent, à l'anticléricalisme : en arriveront-ils au nazisme, un nazisme en *étouffe du pays*. J'en serais étonné : s'ils parlent, ils parlent tout seuls, souvent, comme Jean N'Arrache, ils parlent pour parler.

Dites : la faillite de l'*Action française*, non pas celle de la démocratie.

Les ligueurs et les camelots du Roy aimaient les histoires de police : Himmler ne se fera faute de leur en servir.

L'*Action française* et la Droite combattaient pour des privilèges périmés comme leurs armes. Josué arrêta le soleil : les radicaux arrêtaient le progrès à la Révolution, la leur, et les Royalistes immobilisaient le Roi-Soleil.

Continuité des régimes ? Les régimes stables ? N'est-ce pas Louis XV qui disait : « Après moi, le Déluge ? » S'il ne l'a pas dit, le Déluge vint quand même. Ces régimes d'ordre ! C'est beau après et de loin.

La notion du patriotisme est devenue claire en France, après 89. En Angleterre, après les Stuarts. Et voici Charles de Gaulle qui nous ramène aux deux Condé : cette fois, Condé n'est pas avec l'Allemagne ni contre son pays. Le régime serait-il fonction du patriotisme, pour la Droite ? Une autre mise au point de 89.

La Révolution était peut-être nécessaire, en 89 : le concept d'autorité était devenu une idole, comme, plus tard, les Grands Princes.

L'*Action française* a dit : « Toute l'Allemagne est criminelle ». L'Allemagne l'a prise au mot, elle s'est donnée à Hitler.

Mais la démocratie n'a pas été vaincue en France. La démocratie, là-bas, avait déjà abdiqué dans l'esprit de ceux qui disaient : « C'est la guerre du Gouvernement ». Et toute la France est un camp de concentration.

Assez parler de l'*Action française* et de la France. Elles sont pourtant une sinistre leçon pour nos incroyants : ceux de là-bas, quand ils se convertissaient, trop souvent, ne se convertissaient qu'à un ordre tout humain, que les Allemands n'auraient qu'à emboîter dans le leur. Ce n'est pas l'habit qui fait le moine, ni le thomisme utilitaire de Charles Maurras qui fait de bons catholiques, et des honnêtes gens tout court.

Chacun ses goûts : au catholique louis-quatorzième, qui frondait le Pape et dragonnait les protestants, je préfère les mystiques qui ont fondé Ville-Marie, que ses habitants n'ont pas réussi à enlaidir toute, et dont les églises accueilleront mes Homais, quand ils auront vendu leurs pédantes pharmacies.

JACQUES BOULERICE

LE GOÛT DU BONHEUR

NOUVELLE

JACQUES BOULERICE

Vingt-quatre ans. Etudes en Lettres à l'Université de Montréal. Actuellement professeur de littérature au Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu. Il fut rédacteur d'une page d'Arts et Lettres dans un hebdo de la Rive-Sud. A déjà publié un recueil de poèmes : *Avenues* (en collaboration). Un deuxième est terminé qui s'intitule *Elie Elie pourquoi*.

LE GOÛT DU BONHEUR

Lorsque des étrangers descendent à Dorval et que c'est l'hiver, on les accueille avec des foulards de soie, des claques neuves et des poèmes de Gilles Vigneault.

Moi, je n'ai rien contre les gars qui font des chansons sur l'hiver et les bancs de neige. Parce qu'on en a beaucoup et que c'est blanc, ils trouvent ça beau et disent que ça nous ressemble. C'est ce qu'on appelle se fourrer un doigt dans le nez jusqu'à l'omoplate. Mais je me sacre pas mal de leurs menteries. Au moins, ils n'attendent pas les avions pour impressionner les émigrés avec la blancheur et la propreté de nos pelotes de neige. Ceux qui le font sont des hypocrites, des maigrichons déguisés en Père Noël ou en carnaval.

C'est la même affaire avec la parenté des Etats qui vient se promener. (Quand j'écris « la parenté », ça ne veut absolument rien dire. C'est comme si je disais « l'appât renté » ou « l'apparent thé » ...) On les attend sur le trottoir et on ouvre leurs portes d'auto-Météor-de-l'année-340-pouces-cube en criant : « Vous avez jamais vu autant de neige, hein ! »

Si la visite a la maladresse d'arriver durant l'été, on n'a rien à lui montrer. En été, il ne tombe rien de bien spécial. De l'eau. De l'eau ici comme ailleurs. Cela ne peut absolument pas étonner les étrangers ou la parenté des Etats. L'été est le mouton noir des saisons.

Evidemment, la neige n'est pas un produit exclusivement québécois mais on dirait que tout le monde lui trouve un petit air de « Made in Quebec ». C'est probablement parce qu'on a toujours parlé des hivers canadiens comme de la bière allemande, des caméras japonaises ou des hots-dogs américains.

Moi, je n'aime pas la neige. Je trouve que ce n'est pas propre et que rien n'a l'air plus faux.

La neige est fausse. Elle ne représente pas le pays. Elle n'est pas de la même classe que les vrais gens d'ici. Ceux qui s'en servent comme carte d'identité sont des caves, des produits importés ou des maudits menteurs.

—« Je suis du Canada-la-neige, du Québec-la-poudrerie », comme ils disent. Quand je pense à ce grand tapette qui est mon cousin et qui va à l'université, j'ai envie de tuer les chats à coup de briques.

Moi, j'aime mieux la suie qui tache et la boue qui alourdit mes bottes de cuir. Je fais rire de moi avec mes souliers à caps d'acier. Tout ça parce que je travaille dans une usine. Je me venge en laissant des traces de glaise sur le plancher torché, frotté, ciré de la cuisine. Je suis du Québec-la-crotte.

Malheureusement, il y a beaucoup trop de neige dans cette famille de bêtes puantes opérées où je dois vivre. Le goût de la blancheur, du « baby's own » et de l'oxydol y est beaucoup trop fort pour qu'un petit trimpe comme moi y soit heureux.

Mes parents n'avaient pas une belle maison, et je n'arrive pas à me salir un coin de chambre où je serais chez moi dans la famille de mon oncle. (Quand j'écris « mon oncle », ça ne veut plus rien dire. Je pourrais dire « mon ongle incarné » et ça serait aussi bien.) J'ai une fausse-famille neigeuse. J'ai une fausse famille de gens propres et beaux. Je suis seul comme un cactus sur la route 3 et l'hiver a le haut du pavé sur les autres saisons.

Dans cette famille, même au printemps quand les morts dégèlent sous la terre et qu'il monte une odeur de charogne, on continue à recevoir les étrangers en leur parlant de neige. Une drôle de neige, mais une neige quand même... Chaque flocon est un gentil cousin instruit et parvenu à s'acheter une chemise blanche pour tous les jours de la semaine.

Moi, je dis que c'est une neige de cousins comme on dit une pluie d'injures, mais les ma-tantes Horize et les mon-oncles Philias le prennent sur un autre ton. Ils savent combien c'est important de pouvoir s'identifier à quelque chose de propre. Ils connaissent parfaitement ce qu'il faut dire pour impressionner les étrangers, les vendeurs, les visiteurs, les livreurs de pain et ceux qui se sont trompés de porte.

Les deux derniers zouaves à s'approcher du cercle familial furent un grand niaiseux qui couchait avec ma cousine et un mai-richon qui voulait vendre des plats tapeurwère à ma fausse-belle-

mère. La tactique est toujours la même. On parle de la neige qu'on a si c'est l'hiver et de la neige qu'on a eue si c'est l'été, puis on y va carrément :

— « Mais vous devez certainement connaître mon neveu qui est médecin ! ».

L'autre n'en a pas encore plein les oreilles mais on ne lui laisse pas le temps de se décroiser les jambes :

— « Et puis celui qui est professeur, hein ? L'avez-vous vu à la télévision l'année dernière ? »

Deux phrases comme celles-là valent vingt cartes de compétence. A partir de ce moment, le gars n'a plus aucune chance d'entendre prononcer son nom. Toutes les réussites de la génération pepsi qui dépendent de la famille vont défiler devant lui comme un hiver de dix mois.

— « Venez donc veiller samedi prochain. Notre neveu étudiant à l'Université de Montréal sera ici. Il y aura aussi celui qui est notaire ... »

Et moi, là-dedans, je m'appelle « ferme ta gueule ». Ferme ta gueule dans les réunions de famille. Ferme ta gueule quand tes cousins parlent.

— Celui qui travaille à l'usine, c'est le garçon de mon frère. Ses parents sont morts. Mal élevé, pas instruit, pas poli... mais faut bien que quelqu'un le garde en attendant. »

Avant, j'entendais tout cela de ma chambre et je trouvais ça plat en bâtard. Les soirs où la parenté se rassemblait, je trainais les ruelles un peu plus tard que d'habitude. Je n'avais qu'à me taire. Je n'avais qu'à prendre la veste de cuir que mon père mettait pour aller travailler et sortir.

Faire peur à ceux qui marchent les fesses serrées passé minuit n'est drôle qu'une fois.

Ensuite, c'est l'ennui et le désir d'être heureux à sa façon. Mais c'est surtout l'ennui.

On fait des efforts pour se trouver bon mais un crotté solitaire n'a aucune chance contre une demi-douzaine de cousins propres et blancs comme leur collet de chemise.

Il n'y a pas de bonheur pour celui qui est seul avec ses dix-sept ans et sa septième année contre une tante Horize qui le re-

garde comme le seul survivant d'une race de chiens misérables et maigres qu'on ne veut plus reconnaître maintenant qu'on a des caniches.

Ça, c'était il y a un an.

Je m'appelais ferme ta gueule, « va japer plus loin ». Dans la maison, on me nommait deux fois par semaine, comme on sort les poubelles.

— « Va te laver les mains si tu veux manger à notre table. Et puis après souper, on va avoir de la visite, tu débarrasseras le plancher ».

Mes moyens de défense se situaient entre les coups de poings sur la gueule et les « vous êtes rien qu'une gang d'ostie de chiens ». Mais on a vite fait de taper la gueule à six cousins quand ils se laissent faire en disant que la vraie force est dans l'intelligence.

On a vite fait aussi de vider sa valise de sacres. Faut dire que j'en ai une bonne variété, mais avec une septième année, on ne peut pas en inventer à son goût :

— « Maudite tapette aux mains blanches ! »

— « Grands cris de stylo ! »

— « Sacrement de français manqué ! »

Je claquais la porte, puis ils n'avaient qu'à se moquer de mes insultes pour m'oublier plus facilement que le sermon du curé.

Maintenant, tout cela est fini.

Encore un mois de prison et je sais ce que je ferai en sortant. Je recommencerai à être heureux. Je sais comment faire depuis un petit bout de temps. J'ai hâte. Rien de plus facile qu'être heureux.

Il ne s'agit que de découvrir l'existence d'un oncle robineux qui a la recette du bonheur dans sa casquette d'ivrogne. Je n'ai pas dit qu'il s'agissait d'avoir un oncle ivrogne. Toutes les familles du monde en ont au moins un. Il ne suffit pas non plus de boire comme un cochon ou de vivre comme un maudit malpropre. Il y a dans toutes les familles des neveux qu'on n'invite jamais et qui ne font même pas le bonheur de leur chien. Leur saleté à eux ne peut rien contre la neige et les salons propres. Ils sont facilement repoussés dans les ruelles ou les restaurants du coin. Ce sont d'autres « ferme ta gueule » et ils finiront aussi par assommer les petits vieux qui viennent d'échanger leur chèque de pension.

Tout est différent lorsqu'on a la chance de découvrir un oncle robineux si fier de son sort qu'il ne ferme pas sa gueule mais prend plutôt le parti d'être heureux au nez de sa famille.

Ils n'ont pas pu me cacher l'existence de celui qui parcourt l'Amérique en buvant de la lotion à barbe. On ne peut pas toujours ignorer « ce détail » de la famille qui couche l'été dans les parcs, l'hiver en prison. On croit que le trimpe de la famille est mort et puis comme ça, un bon soir, Oscar entre sans frapper, la bouche épaisse, la bave au menton : — « Salut mon frère ! Sors ton gin pis surveille ta lotion à barbe. Je viens passer l'hiver chez vous. Depuis le temps qu'on s'est pas vu, j'ai pensé que ça te ferait plaisir ! »

Après dix ans d'absence, il est venu se présenter au jeune crotté que j'étais, comme le seul représentant véritable de la famille. La maison était pleine de visite et la face de ma belle-mère-tante s'est étirée jusqu'à lui tomber sur les seins. Devant tout le monde, mon oncle Oscar l'a traitée de maudite vache comme si c'était son vrai nom. Je n'avais jamais été heureux comme ça ! Il était plus fort que les cousins, plus fort que toutes les tantes réunies !

Je sors de prison demain et j'irai le retrouver probablement dans le parc La Fontaine ou en face de la Place des Arts. Sûrement pas dans un petit coin miteux en tout cas ! Mon oncle Oscar n'a pas honte de son cou crevassé de poussière. Il ne craint pas de montrer ses mains crasseuses et ses ongles noirs. Avec lui pas question de se cacher.

Au contraire :

— « Debout Oscar, qu'il se dit, debout vieux baptême, promène ta misère et ton flacon de robine parmi les gens propres. »

Il faut faire honte aux enfants de chiennes qui ont les mains trop blanches et l'hiver trop facile. On va leur causer des indigestions, des cauchemars, des peurs bleues. On va les écoeurer pour qu'ils sachent que le bonheur n'est pas toujours du côté des télévisions en couleur. On va les faire s'ennuyer durant les réunions de famille. Ils vont trouver l'hiver long comme la grand-messe et ne sauront plus quoi montrer aux étrangers.

J'ai hâte en maudit de retrouver mon oncle et sa façon de marcher dans les feuilles mortes. Etre heureux n'est pas difficile. Ça prend presque rien. Ça prend n'importe quoi. Maintenant, je saurais l'être dans un charnier avec des cadavres fondus jusqu'aux genoux. Pourvu qu'on sache marcher partout. Marcher dans la neige c'est facile, mais marcher dans l'eau, dans la boue, dans le fumier, marcher dans sa propre merde...

Moi, j'ai surtout hâte de marcher dans les traces de mon oncle. On va continuer à éclabousser la famille comme des démons. Ils n'auront plus beaucoup de temps pour s'occuper des cousins qui vont à l'université. Ils n'oseront plus inviter personne sans surveiller la porte durant toute la soirée. Etre heureux n'est pas difficile avec mon oncle Oscar.

Ce n'est pas un robineux comme les autres. La plupart crèvent de honte. Ils boivent pour s'oublier comme je courais les rues... Ils ne peuvent rien attendre de la vie. Mon oncle Oscar, lui, n'attend rien mais s'empare de tout. Avec lui, la misère prend des allures de jeune mariée. Il est fier de se traîner sous les balcons du quartier. Il crie comme un communiste qu'on baptise de force et quand les voisins appellent la police, il chante des litanies cochonnes où tous les noms de la parenté trouvent une place de choix.

S'il pouvait rire en vomissant, il le ferait sur les pieds de sa belle-soeur. La dernière fois qu'il a voulu y arriver, il ne s'est rendu qu'aux marches de la galerie. Il a dit qu'il reviendrait un peu moins saoul pour avoir le temps de se rendre à l'intérieur de la maison...

C'est demain que tout ça recommence.
Etre heureux n'est pas difficile.



Ça ne va pas très bien.
Je ne sais plus ce qui se passe.

J'entends toujours des enfants qui pleurent. Cela me fatigue et la tête m'élançe. Ces enfants qui pleurent autour de moi ne sont pas des bébés. Ils ont presque vingt ans et des voix d'homme.

Ça ne va pas très bien.
Je ne sais plus ce qui se passe.

Ils m'ont encore battu quand j'ai cassé la gueule à l'infirmière. Pourquoi ne me laissent-ils pas sortir ? Je veux rejoindre mon oncle Oscar. Lui seul saura me montrer comment rire. Comment rire de moi, comment rire de ma crotte et de ma peine, je veux savoir comment rire. Il n'y a pas de mal là-dedans. Pourquoi

me battent-ils aussi souvent alors ? Maigre comme je suis, le corps me branle à chaque battement de coeur. Mais je m'en fous, je frapperai encore tous ceux qui m'empêcheront d'aller rejoindre mon oncle. Les médecins blancs, les infirmières blanches et les murs blancs ne me laveront jamais le coeur. Ils veulent m'enlever mon bonheur encore tout neuf. Ce sont des chiens, ce sont des cris de chiens sales.

Je pense qu'ils ont peur de mon oncle et de sa fierté d'écoeurant. Ils savent qu'ils ne pourraient jamais nous empêcher de les salir. Mon oncle est le plus orgueilleux de tous les salauds de la terre. Il crache sur le monde et sa salive grouillante est noire comme le coeur de ma belle-mère. Il sait comment salir la neige et tous ceux qui m'empêchent d'aller le rejoindre sont des peureux. Cela paraît dans les yeux quand je parle de lui :

— « Aujourd'hui, mon oncle va venir me voir et vous ne pourrez pas l'empêcher d'entrer. »

Je ne suis pas toujours certain de ce que je dis mais je veux les écoeurer.

Ils sont hypocrites. Cela fait six semaines qu'ils veulent me convaincre que je n'ai pas d'oncle Oscar. Les beaux caves ! Les osties de caves ! Qu'ils me laissent seulement sortir une journée... j'irai chercher mon oncle en face de la Place des Arts et je le trouverai cette fois.

S'il est encore parti, j'attendrai qu'il revienne dormir. Il y a de beaux bancs en face de la Place des Arts et mon oncle finira bien par venir y passer la nuit. Je le ramènerai vomir sur la famille puis sur l'hôpital où ils m'ont fait enfermer.

Quand je suis sorti de prison, ils ne m'ont pas laissé le temps de le retrouver.

J'ai frappé le beau-père avec une bouteille de bière mais il a menti jusqu'au sang. Sacrement d'hypocrite !

— « Il n'y a pas d'oncle Oscar dans la famille. Qu'est-ce qui te prend ? Un robineux ! Quel robineux ? »

Et avec ça des regards de chiens surpris comme s'ils ne savaient pas vraiment de qui je parlais. Comme s'ils ne savaient pas que j'avais besoin de mon oncle Oscar.

Alors j'ai cru qu'ils l'avaient tué.

J'ai frappé le beau-père pour le punir d'avoir fait ça à son frère le robineux. J'ai fendu le crâne de ce faux-père et j'aurais voulu le saigner comme un cochon mais je ne sais plus ce qui est arrivé ensuite.

Ils m'ont fait emprisonner dans cet hôpital. Quand on a des neveux médecin, prêtre et professeur, c'est aussi facile de se débarrasser d'un jeune trimpe que d'un mal de ventre.

Maintenant, je m'en fous. Je suis certain que mon oncle n'est pas mort. C'est pas difficile à comprendre : s'ils l'avaient tué, je ne serais pas ici. Ils veulent nous séparer parce que, ensemble, nous étions trop forts.

La famille mourait de honte. Elle a préféré se servir de ses gens propres pour faire croire au monde que j'étais malade. — Les maudits cochons.

Quand je sortirai d'ici, je sais bien ce que je ferai. Je recommencerais à être heureux à leur nez.

Mon oncle n'est pas mort et il a trouvé un moyen de me rejoindre. La nuit, il se glisse dans ma chambre et je l'ai dit aux médecins. Ils m'ont demandé de quoi nous parlions. Je leur ai dit d'aller chier, que je m'appelais « ferme ta gueule » et qu'ils ne pourraient jamais plus m'empêcher de le rejoindre.

La dernière fois qu'il est venu, nous avons ri toute la nuit. Je hurlais de joie et nous avons réveillé les autres prisonniers. Les piqures ne m'empêchent plus d'être heureux.

Mon oncle m'a juré que l'hiver n'était pas reconnaissable.

Il dit qu'il vomit partout et que la neige est noire sur toute la ville. La neige est noire et elle pue.

Les cousins de l'université, les fifis aux mains blanches, les mon-oncles et les ma-tantes ne savent pas comment faire pour être heureux dans la crotte.

Nous avons ri comme des fous.

Si j'écris tout cela, c'est pour me souvenir de mon oncle et de ce qu'il dit. Quand il ne pourra plus venir, je saurai encore comment il continue à baver sur les gens propres, comment il salit la neige à mesure qu'elle tombe, et comment on fait pour être heureux lorsqu'on est sale et seul comme le dernier des trimpes.

La famille d'écoeurants qui m'a fait enfermer ici ne connaîtra jamais le véritable goût du bonheur.

PIERRE TROTTIER

RETOURS

POÈMES

PIERRE TROTTIER

Né à Montréal en 1925. Entre au Ministère des Affaires Extérieures en 1949; postes diplomatiques : Moscou, Djakarta, Londres, Paris. A publié les recueils de poèmes suivants : *Le Combat contre Tristan* (1951), *Poèmes de Russie* (1957), *Les Belles au bois dormant* (1960) et, en 1963, un essai dans la collection Constantes (Editions HMH) intitulé *Mon Babel*.

LE RETOUR DE DON QUICHOTTE

Chez les colons du royaume des morts
Qui s'échangent la confession cent fois reprise
Du péché de parole cent fois prise en vain,
Chez ceux qui se font peur et qui faussent leur peur
D'une mort grise et maigre et bien malodorante
En acquittant leurs primes d'assurance-résurrection,
En maquillant leurs morts dans des cercueils de bronze
— O défunts gras et roses plus morts que Lazare ! —,
Don Quichotte ressuscité s'amène
Pour leur apprendre la vraie peur qui glace
Et qui fait se cabrer Rossinante
La peur d'amour, mauvais service à Dulcinée,
La peur de fausse poésie et de mauvais silence,
La peur de blasphémer la liberté des morts.

Mais ils sont, Don Quichotte, assurés contre tout,
Contre les revenants et les ressuscités
Contre parole, poème ou chef-d'oeuvre.
Ils sont tous assurés, sur la vie, sur la mort
Ils possèdent vérité d'or, prix du silence :
Money is time, exacte contre-religion,
Moyen plus-que-parfait, arme absolue.
Ils la peuvent, la Toute-Rédemption,
Le rachat du passé, la rançon de demain,
Sans passion, sans croix et sans résurrection.

Don Quichotte alors tonne :
« Amérique funèbre ! Dépouille empaillée !
Epouvantail du verbe qui n'ose toucher terre
Et va se perdre dans la liberté des vents !
Epouvantail de la colombe et du corbeau,
Tu fais peur à Noé, à l'esprit qui te cherche
Mais tu n'épouvanteras jamais Rossinante. »

Et le voilà chargeant leurs moulins à eau,
Leurs centrales hydroélectriques !
Ah, misérable Don Quichotte,
Tu fais peur aux richards, tu fais peur aux grenouilles,
De l'américaine mare aux discours
Où tes paroles tombent comme les cailloux
Que font voler les sabots de Rossinante.

Tu fais peur à la pluie, Don Quichotte.
Tu la gèles et récoltes la neige.
Tu fais peur au soleil qui file à l'Orient.
Au lasso, tu ne prends que la peur.
Tu fais peur à la peur qui n'ose t'alerter,
Qui n'ose t'arrêter de piller le silence
Du far-away, dans le far-west, à Calgary,
Au rodéo-fantôme où hennit Rossinante.

LE RETOUR A L'HIVER

(Paysage gothique)

Le froid, la nuit, joignant leurs mains,
Resserrent sur la terre leur étreinte.

Enfonçons-nous dans la nef aux piliers de bois,
Sous le vitrail de plein feuillage encore où chante
La sève exaspérée en sa vive agonie,
Avant que la rosace mouvante au vent ne perde,
Dans les feuilles qui tombent, toutes ses couleurs.

Les branches nues sous le vent
Sont autant de gargouilles qui bougent,
De pinacles tordus
Et de squelettes de statues.
C'est la danse macabre :
Le sacrifice commencé finit en sacrilège;
Le froid, le vent, la nuit auront tout profané.

Des ombres à genoux,
Des ombres convulsées,
Des ombres torturées
Se confessent au vent sous la lune d'automne
Et les pécheurs qui meurent se résignent
A l'aveugle silence du temple désert,
A cet envol de l'âme de novembre,
A cette errance en pauvreté totale,
A la grande vacance aux Avents incertains.

Alors se dresse enfin la table nue
L'autel de vérité au pain et au vin rares
Et vient l'instant sacramentel
Où le silence aiguisé la parole.

Plus saintes en hiver sont les saintes espèces
Et plus solennel le prêtre qui les dispense.
Il ne faut pas mentir à l'homme qui a froid
Ni communier du bout des lèvres en hiver.

RETOUR À ZÉRO

Ma musique aille aux sourds,
Ma poésie aux illettrés,
Ma peinture aux aveugles
Et ma femme aux eunuques !

Là, je m'en suis allé
Danser avec une ombre,
Cultiver un désert
Et caresser la pierre.

Dans le brouillard épais
Qui ouatait la foudre
Et feutrait le tonnerre,
Dans le nuage épais
Qui me cachait les ruines
De ce pays maudit,

Des bergers sans houlettes,
Des moutons aux corps chauves,
Des vaches aux pis maigres,
Des torrents desséchés,
Des récoltes pourries,
Tout un monde sans sexe
Poussait des cris perçants
Dans une langue morte.

Il devenait oiseux
De demander sa route
Quand on savait partout
Le piège du silence,
Ce lieu nul au vent nul,
Et la mort inutile

C'est pourquoi j'ai repris
Ma musique et mes vers,
Ma peinture et ma femme
(Pièges d'art et d'amour)
Et les ai mis au feu
Des grandes vérités
Devenues hérétiques.

Mais le bûcher abstrait
N'eut rien à consumer
Qu'un blasphème de vie
Jugée par contumace.

J'éteignis mes cinq sens :
Mieux valait être sourd,
Analphabète, aveugle
Et eunuque à jamais !

LE MILLIONNAIRE

(Autre retour à zéro)

D'abord, trois femmes, j'ai connu trois femmes
Au premier abord de la vie, de ma vie.
Mais trois femmes, c'est bien peu.
C'est presque rien, presque zéro.
Comme la quatrième était un vrai zéro,
Trois et zéro, vite cela fit trente.
Or, la cinquième étant deux fois zéro, double zéro
Cela fit bien trois mille et gentiment comme ça
J'aligne encore des zéros jusqu'à
Devenir millionnaire en amour . . .

Ah mais si je savais où se trouvait la décimale,
Et l'animale et la première dans mon lit
Qui me fit mal quand je me sentis mâle
Pour un premier zéro qui me fut l'infini
Et qui jamais ne me fut infidèle.

VOX POPULI, VOX DEI

(Ou le retour au silence)

Lorsque l'on voudra bien entendre à l'Assemblée
La harpe au lieu des traductions simultanées;
Lorsque les députés sauront qu'ils sont élus
A l'honnête majorité de leurs vertus;
Lorsque les sénateurs dans leurs toges-suaires
N'auront plus le souci d'être protocolaires —
Alors, le démon de parole sera déchu,
Le gentilhomme-huissier à la verge noire sera cocu
Puisqu'on lui aura ôté
Sa Chambre des Députés
Et qu'on ne troublera plus
Entre élus
Le silence unanime
Du Parlement Sublime.

LE NOM D'ADAM

Il était six heures du matin d'un de ces jours indécis où il ne ferait ni beau, ni mauvais, où tout le monde vaquerait à ses occupations sans faire de drame, où les savants ne feraient pas de découvertes, où les syndicats ne déclencheraient pas de grèves, où les chefs d'état ou d'entreprise ne décideraient rien, où les artistes n'auraient pas d'inspiration du tout, où les journalistes n'auraient pour pâture que le fait le plus divers...

Il était six heures du matin d'un de ces jours de chien écrasé, mais dont l'écrasement datait de la veille et n'avait pas encore été découvert. C'était vraiment stupide. L'écraseur avait trouvé une poubelle à côté du chien et n'avait eu qu'à y fourrer l'animal inerte et les vidangeurs ne passaient que le surlendemain et l'écrasement n'avait pas fait beaucoup de sang de sorte que personne n'avait à s'étonner de la petite tache rouge sur le pavé. D'ailleurs le chien était un chien perdu depuis trois jours qui aurait pu l'être depuis bien plus longtemps, un de ces chiens bâtards qui sont sympathiques à tout le monde c'est-à-dire à personne sauf à leur maître, mais le maître de celui-là venait peut-être de mourir de vieillesse la semaine précédente de sorte que ce chien écrasé disparaissait sans faire de remous dans le quartier.

En somme il était six heures et bonnes heures d'un brave et bon matin qui n'apportait, semblait-il, ni joie, ni peine à personne, mais seulement sa quote-part de travail ou d'oisiveté quotidienne, selon le goût ou le métier d'un chacun.

Je sortis dans la rue au sixième coup. Je n'avais dormi ni bien, ni mal, mais suffisamment, parce qu'étant touriste, j'étais arrivé la veille et m'étais couché assez tôt, à cause de la fatigue du voyage. J'aurais pu attendre le petit déjeuner que l'hôtel servait à sept heures trente.

Mais, avoir une heure et demie à perdre avant le petit déjeuner — autant sortir pour tromper l'attente, tromper le temps et tromper la faim qui d'ailleurs ne venait pas. Mais tromper des choses comme ça, c'est ne rien tromper sinon soi-même comme d'ailleurs tout le monde devait se tromper ce jour-là, ce jour indécis, ce jour de chien écrasé de la veille ou de l'avant-veille.

Dans la rue, je faillis tomber à cause d'un chien qui me fila entre les jambes, n'étant pas encore écrasé. Le chien à écraser plus tard s'enfuit et je me ressaisis. Je fis quelques pas dans la rue qui était grise. Pourquoi cette rue grise et sans point de repère ? Ah oui, parce que mon hôtel habituel était complet et que j'avais dû me contenter d'un autre, étant parti en voyage à la dernière minute. Cela sentait un peu la mort, ce voyage de dernière minute, mais à trente ans, ma foi, la pensée de la mort n'accrochait guère. L'odeur, par contre — ce quelque chose d'envahissant qui était plus qu'une odeur et qui, en fait, *inspirait* l'odeur. Bah, un sentiment vague !

Je croisai tout à coup une femme en noir, un missel sous le bras : une veuve sans doute qui allait à la première messe du matin, ou bien une jeune femme en deuil de père ou de mère, car elle était svelte et vive et sa démarche précise et volontaire imprimait comme une direction à suivre en cette heure grise et dépourvue de sens, à moins que ce ne fût le sens du temps à perdre dans cette rue grise. Décidément, faim, mort, deuil ou souvenir de mort, rien ne se voulait invitant à cette heure-là !

Je suivis quand même la jeune veuve ou la jeune orpheline. Elle pressa le pas, s'énerma peut-être et son missel lui tomba des mains. Je me précipitai pour le ramasser et m'aperçus que ce n'était pas un missel mais un porte-monnaie qui en avait la forme et l'apparence, jusqu'au doré sur tranche. Le vent souleva le voile de la jeune femme qui rougit en reprenant son bien et repartit sans qu'un mot ne fût échangé. Mais elle avait

rougi, à cette heure grise, dans la rue grise. Un instant sur ce visage, le temps gris s'était enflammé, comme le pavé qu'avait un peu rougi le sang du chien écrasé que l'écraseur avait fourré dans la poubelle.

Aussitôt, il y eut, indéracinable désormais dans ma mémoire, ce souvenir d'une joue empourprée derrière le voile retombé, ce souvenir d'un soleil éclatant par delà le temps complètement ennuagé, ce souvenir d'une veuve extraordinaire, d'une flamme qui jaillissait vers le ciel mais gainée de fumée noire et d'un soleil qui montait irrésistiblement vers les sommets ou vers midi mais avec son voile ou son nuage ou son passe-montagne ou son passe-midi.

Beauté voilée ! Lumière voilée ! Veuve intolérablement éblouissante de toute beauté et de toute lumière de beauté de trente-six mille veuves et de trente-six millions de veuves et de trente-six milliards de veuves issues de la seule veuve de toujours et de maintenant : la veuve éternité qui ramenait sur sa joue immortelle son voile banal de noir banal dans la rue banale à la porte banale de Sainte-Banale qui prenait à mes yeux l'allure d'un portail royal de majestueuse cathédrale tout grand ouvert pour une messe nuptiale . . . pendant qu'au fond de la crypte sépulcrale la jeune veuve, ou la jeune orpheline peut-être, se penchait dévotieusement sur une pierre tombale où ses doigts caressants, comme ceux de nombreuses générations de veuves avant elle, venaient effacer un peu plus aujourd'hui le nom gravé jadis, il y a longtemps, si longtemps que je l'avais presque oublié : LE NOM d'ADAM !

EVE DES SECONDES NOCES

« O donne, qu'avete l'intelligenza d'amore ! »

(DANTE)

I

Je suis Eve à la veille des secondes nocés,
 Eve interdite au seuil du corps nouveau,
 Eve surprise dans les ruines du théâtre antique.
 Je suis seule sauvée du grand acte tragique,
 Mon nom dernier soupir des choreutes morts,
 Dernier écho brisé sur les lèvres des masques.

Je suis Eve à la veille des secondes nocés.
 Je suis Eve seule au teint de vierge noire
 Dans le temple vide où se sont tous éteints
 Les cierges mâles qui m'avaient brûlée.

Je suis Eve à la veille des secondes nocés
 Mais je demeure encore
 Au fond d'une déserte éternité.
 J'ai mes voiles de veuve au bord du cratère muet
 Et tous mes vêtements de lave éteinte.
 Pourtant ma chair cendreuse couve
 Un feu antique à l'affût
 De quel Osiris éparpillé dans quel
 Monstrueusement mâle chaos
 De béton et de fer et d'acier tordus,
 Dans quel silence informe
 De septième jour de nul seigneur,
 Dans quel écroulement d'orgueils
 A contre-temps dressés
 Et brisés à mes pieds
 Qu'enlace encore le serpent.

Je suis Eve à la veille des secondes noces
 Encor présente au supplice de la contre-croix
 Et je n'ai ni apôtre à adopter
 Ni saintes femmes à retrouver.
 Je suis seule à contre-courant de la quatorzième
 A la première station d'un contre-calvaire.
 Je remonte le temps
 Je corrige le temps
 Des premières amours
 Et de ma trinité mâle !
 Mon père, mon époux, mon fils tous décédés.
 Je ne reconnais plus personne.
 Je ne parle plus à personne.
 Je ne connais plus aucune langue.

Je suis Eve à la veille des secondes noces
 Reine au trône renversé
 Reine à la marche condamnée
 Reine debout entourée de nains
 Et d'enfants affairés dans des républiques-jouets.
 Reine-mannequin aux mille déguisements
 Eve II du désert aux dunes mouvantes de l'amour
 Eve II par la grâce du mythe
 Debout, errante autour de l'oasis
 Attendant qui me donnerait à boire.

Mais qui donc saurait me donner à boire
 Autre chose que pleurs salés de mortels
 Que refuse mon coeur déjà trop altéré ?
 Je suis ivre d'absence
 Par la faute de tous les hommes
 Qui me voulaient putain, prostituée sacrée —
 Moi chaque matin plus vierge de m'être donnée à des
 [absents.
 Que d'agonies usèrent mes rivages d'amertume !
 Que de morts j'ai bercés dans mes bras impuissants !
 Me reste-t-il encore intelligence d'amour,
 M'en reste-t-il assez pour toi, spectral Oedipe,
 Pour rallumer la flamme dans tes yeux éteints ?

Je suis Eve des secondes nocés
Celle que tu cherches par delà l'aventure
Et par delà la jungle des premières nocés
A Angkor-Vat ou à Boroboudour
Parmi les pierres désarticulées de l'amour
Dans le temple désordonné d'une histoire
Que tes fouilles ont maladroitement reconstituée
Pour de mon temps passé faire ton temps perdu,
Pour crucifier sur mes bras nus ta mâle trinité
Toi, père, fils, époux d'une autre éternité
Qui s'est lovée au noeud de ma virginité
Qu'aveuglément tu dois enfin vouloir trancher.

Ne te demandes pas
Si elle est veuve ou vierge mon éternité
S'il est tendu de noir, s'il est tendu de blanc
Ce grand orphelinat où tu demandes accès
Car je suis seule aussi et délaissée des dieux
Et de ta solitude l'infiniment petit
Sollicite derrière mes voiles l'infini mystère
D'une plus que veuve et d'une plus que vierge.

Toutes nous les savons les routes de l'amour.
Hélas quand tu avais tes yeux, tu ne pouvais
Qu'au delà deviner mon informe profil
Et tu me recherchais dans la guerre de l'orgueil
Et me changeais en souvenir dans tes défaites.

Il y a tous les morts en moi, cendres sur cendres
Et je suis morte si souvent incandescente
Qu'enfin dans la fournaise, métal en fusion,
Nous devons être près du vrai point mort,
Du nouvel amalgame où ressound infini
L'anonyme avenir qui cherche son baptême
Au plus profond du devenir des morts discrets
Où se distille le secret de la licorne :

Il est d'un jardin clos, d'une tente dressée
A MON SEUL DESIR
Et non de la forêt aux appétits de fauves;
Il est mystère de vierge et de mort
A percer pour que vierge et que mort
Redeviennent fécondes, engendrent l'Androgyne,
Et pour que vierge ne sois plus, ni morte,
Mais Eve des secondes noces.

II

MADAME DE VAUCLUSE

à Nadine

Elle savait ce qu'elle avait,
Mari, enfants, beauté, fortune !
Mais ne savait ce qu'elle était !

Une âme veuve, âme de reine-mère,
Un destin vague au fil des âmes égarées
Dans les confessionnaux des églises-musées,
Un embarras de personnages historiques
Sur les impraticables d'un théâtre en ruines,
Une intrigue d'anges mâles et femelles confondus
Dans les reflets des glaces d'un palais perdu
Mais soufflant à la foule figée des fidèles
Des litanies d'absence à la gloire des morts
De son royaume au sceptre abandonné.

Son et lumière ! Guitares électriques !
Des troubadours modernes chantaient à tue-tête
Son mari, ses enfants, sa beauté, sa fortune,
Mais ne savaient ce qu'elle était :

Une âme d'ici-bas, une âme d'au-delà
Une âme de naïade et de griffon
Une âme de statue et de gargouille,
Ame de pécheresse et de grande prêtresse
Clémentine, allant de baptistère en cimetière,
Par douleur de naissance et douleur d'agonie.

Des touristes allaient, venaient, voyaient
Son mari, ses enfants, sa beauté, sa fortune,
Mais ne savaient ce qu'elle était :

Une âme de Venise envahie par les flots,
De donjon éventré, de Bastille emportée,
D'Atlantide ou de cathédrale engloutie.
Au plus secret des ciels de lit crevés à la mousson,
Dans le plus dur adultère obstinée,
Une âme de racine et de liane à disloquer
Le mariage des pierres dans les jungles des villes
Pour la restauration du domaine de ronce
Où les archéologues, jardiniers d'absence,
Replacent vainement des consonnes-chambranles
Autour des portes d'a et d'o et d'e muets,
Retraçant les allées de voyelles étouffées
Par la forêt analphabète.
Les troubadours et les touristes dont j'étais
Sont repartis, me laissant là seul avec elle :

Mon âme d'Eve encore au flanc d'Adam,
Ma plus que vierge et plus que veuve
Dame de Vaucluse au plus simple langage
De fontaine aux entrailles de pierre
Où sa beauté à la surface de l'eau lasse
Refait l'image de notre divinité
Qui, dans la vallée close de son corps,
Me rappelle et m'enferme, âme et poème.

LES REVENANTS

(d'après un poème de Guillaume Apollinaire)

III

Apollinaire a dit, dans le jardin d'Anna :
Certes, si nous avons vécu en dix-sept-cent-soixante . . .

Or c'est la date déchiffrable encore
Sur ce vieux banc public où tant de coeurs gravés
Dans leur anonymat disent le nom d'Amour
A cette même pierre qui doit dire ailleurs
Leurs noms sur une tombe en quelque cimetière.

Si nous avons vécu en dix-sept-cent-soixante
Et que par malheur, j'eusse été anglais
Mais que par bonheur j'eusse été près de vous,
En un mauvais français de soldat conquérant
Je vous aurais parlé d'amour sans vous avoir conquise.
Mais par pudeur, j'aurais drapé de l'Union Jack
Le banc où j'aurais pris, pour mieux me perdre en vous,
Des libertés moins britanniques que les vôtres
Dont la forme eût été sans doute d'un refus,
Après que vous m'eussiez tenté de vos bras nus.

J'eusse chanté : Dieu sauve la Reine !
Il vous aurait sauvée, ma reine,
Et vous le savez bien car, deux siècles plus tard,
Quand vous parlez toujours cette langue immortelle
Dont les sons donnent forme à vos lèvres si belles,
Celui que j'eusse été parle encor moins français.

Ah, de plus loin que les deux siècles écoulés,
Il regrette les libertés sur le vieux banc
Qu'entre vos bras il a perdues en les prenant,
Car il n'a pas eu votre coeur gravé
Sur cette pierre qu'il n'a pas usée,
Sur cette pierre dont le souvenir l'opprime
Plus que celui de son drapeau froissé,
Puisqu'au lieu de connaître son nom dans l'amour
La pierre ne l'aura reçu que dans la mort.

Or vous, les revenants de dix-sept-cent-soixante,
Vous remontez du fond d'un gouffre de deux siècles
Et reprenez enfin l'amour interrompu
Sur un vieux banc public où vos corps reconquis,
En cette terre reconquise se retrouvent
Et refont l'unité du temps mâle et femelle
En réveillant ce dieu qui sommeillait en vous.

COLLIOURE

à Monsieur R. de Tilly

IV

Quand la mer sort ses griffes pour saisir la terre
Et la terre les siennes pour saisir la mer —
De terre, de mer, ici, qui l'homme et qui la femme ?

Quand tramontane souffle à Collioure
Est-ce l'homme qui chasse nuées ennemies
Ou la femme qui met table d'amour au ciel ?

Ambigü Collioure, androgyne peut-être...
Colliers de vagues débordant tes épaules de roc !
Rochers plongeant dans tes décolletés marins !

Ambigü Collioure, au gré des éléments
Demain sera femelle et mâle après-demain :
Ce que femelle emmène, la main mâle mène.
Mâle sera demain, après-demain femelle :
Ce que main mâle mène, main femelle entraîne.

Comme tourne la route autour
Des formes ambigües de Collioure,
Je serpente à mon tour et je m'encollioure
Pour prendre forme ici de la forme du jour,
Au pays androgyne où mémoire confond
Les sexes dans l'étreinte de terre et de mer.

CROISADE LUNAIRE

V

Il était comte de Toujours et de Maintenant;
Elle, comtesse de Partout et de Nulle-Part,
Mais n'ayant heure ni endroit bien convenus
Pour se dire à midi leur amour de minuit
Dans l'église d'ici ou celle de là-bas,
Ils n'enfantaient jamais le plus petit matin
Car ils étaient de la maison des Antipodes
Et faisaient hémisphère à part.

La nuit du comte était le jour de la comtesse.
Ils se disaient bonjour, bonsoir à contre-temps
Et s'inventaient des satellites amoureux
Pour se voir comme il faut à l'heure qu'il fallait,
Pour là-haut dans l'espace rêver en couleurs
Et rougir ou pâlir ensemble à la même heure.

Hélas, à l'aube qui démaquillait sa nuit,
Il la voyait en noir quand elle était en rouge.
Quand elle était à droite, il la voyait à gauche.
Ils étaient face à face et se tournaient le dos.
Ils chantaient requiem au baptême du jour
Et semblaient fous de deuil au fond de leurs nuits
[blanches.

Désespéré, le comte de Toujours,
Renonçant à son titre de Maintenant,
Prit cotte et heaume de cosmonaute
Et se croisa dans un ogive de fusée,
Cette flèche mobile de clocher moderne
Dont la vitesse de croisière
Atteint vitesse de prière
En amoureuse apesanteur.

Ça, la comtesse de Partout,
 Renonçant à son titre de Nulle-Part,
 A sa tour monte ajuster son antenne
 A toute vitesse de désir atteinte par la grâce
 Des plus riches heures du comte
 Que transmettait le tabernacle électronique
 Au céleste ostensorio du petit autel
 Dans l'oratoire personnel où, prosternée,
 Elle télépriaît au-dessus des abîmes.

Soeur Anne, Soeur Anne, ne vois-tu rien revenir ?
 Est-ce le jour ? Est-ce la nuit, là-bas ? ...
 Terre, terre, arrêtes-toi, ne fermes pas
 Le livre des très riches heures ! —
 Mais gravement gravitant sur elle-même
 La terre en orbite insensible aux prières
 Tourna des pages sans images le temps d'une éclipse,
 Vidant le tabernacle, éteignant l'ostensorio,
 Et la comtesse ne vit pas le comte
 Alunir et graver sur un rocher stérile :

« Ici gît mon amour d'Antipodes
 « Qu'il ne tourne le dos ni ne relève plus
 « Du mal d'aller par nuit noire ou nuit blanche
 « A contre-jour forcer le deuil des hémisphères. »

Puis le comte reprit sa croix et son ogive
 Et, au retour, négligemment
 Equeuta deux ou trois comètes
 Et scalpa quatre nébuleuses,
 Couvrant de gloire la maison des Antipodes.

Il recueillit un céleste objet perdu,
Un dé flottant aux six faces marquées :
Je, toi, nous, vous, ils, elles.
Au singulier comme au pluriel
Les trois personnes du discours
Lui apparurent mots indifférents
Et se joua de leurs différences
A la roulette de la galaxie
En misant le zéro de la terre.

Mais la banque sauta comme à Hiroshima.
Tombèrent jour et nuit dans les bras l'un de l'autre
Confondus rouge et noir, pair, impair, passe et manque !
Ce fut la martingale de toujours et de partout,
Le lieu saint de l'inceste retrouvé
Du temps et de l'espace d'Eve au flanc d'Adam.

Il n'y eut plus ni comte ni comtesse
Quand le jour et la nuit s'éclipsèrent l'un l'autre
Mais un seul être en double, ni blanc, ni noir, mais nu
Comme Androgyne au Jugement Premier.

POÈME À DEUX VOIX

VI

Voix d'homme et de femme :

Suis-je femme ou suis-je homme ?
 Mon corps, mes vêtements donnent le change
 Mais je me change et me métamorphose
 Et me donne le change. Que suis-je ?

Voix de femme :

Me voici rose sans épines,
 Rose toute effeuillée, rose très nue,
 Toute démaquillée me voici sans mystère.
 Mon mystère est en lui qui ne se comprend plus.
 Je le suis, je le vois par toute la terre
 Qui cherche à se recueillir en plantant
 Des roses sans épines, roses sans mystère
 Des roses sans racine en dehors de son coeur.
 Il veut me mettre en terre ou me mettre sous verre.
 Qu'il se recueille donc et qu'il me cueille en lui !

Voix d'homme :

Me voici arbre sans verdure
 Arbre tout effeuillé, arbre très nu,
 Arbre sans sève, arbre tout gris, chêne chenu.
 Nature est mon mystère et ne se comprend plus.
 Je la suis, je la vois à l'année longue
 Qui cherche le recueillement
 Des arbres sans verdure et sans sève en décembre
 Des arbres sans racine en dehors de son coeur.
 Nature veut me mettre en neige ou bien sous glace.
 Qu'elle accueille mes feuilles et se recueille en elles !

Voix d'homme et de femme :

Suis-je homme ou suis-je femme ?
Mon corps, mes vêtements donnent le change
Mais je me change et me métamorphose
Et me donne le change. Que suis-je ?

Voix de femme :

Au vent, je suis l'informe et veux être ton souffle.
Je veux avoir nom de Mistral ou d'Aquilon.
Je suis virage ou route droite
Mais je ne sais ma route si tu ne conduis.
Je suis le temps, tu es mon lieu.
Je suis la neige ici, là-bas la pluie.
Je passe et je reviens comme saisons :
Je suis le temps qui passe et tu es mon pays.

Voix d'homme :

Au vent, je suis encore plus informe :
Terrain vague qui subis tout,
La pluie, la neige et les vents de partout.
Que sais-je de Mistral ou d'Aquilon ?
Que sais-je du virage ou de la route droite ?
Terrain vague qui mène à tout, qui mène à rien,
Je vois saisons qui passent, qui reviennent . . .
Je suis pays qui passe au temps qui passe.

Voix d'homme et de femme :

Suis-je femme ou suis-je homme ?
Mon corps, mes vêtements donnent le change
Mais je me change et me métamorphose
Et me donne le change. Que suis-je ?

Voix de femme :

Je n'ai jamais compris la femme que je suis.
Je n'ai jamais suivi que l'homme qui m'a pris
Mon mystère qui n'est jamais sorti de lui.

Voix d'homme :

Je n'ai jamais compris cet homme que je suis.
Je n'ai jamais pris femme que pour mieux me prendre
Au mystère . . . N'est-il jamais sorti de moi ?

Voix de femme :

Me voici nuit présente en plein coeur de midi.
Il ne fait pas si clair, il ne fait pas si nuit
Mais si je suis aveugle et ne vois que par lui,
Je vois mieux dans ma nuit si je m'éclaire en lui.

Voix d'homme :

Me voici jour présent en plein coeur de minuit.
Il ne fait pas si sombre, il ne fait pas si jour
Mais si j'aveugle et ne me fais point voir
Je vois bien mieux le jour de la plus belle étoile.

Voix d'homme et de femme :

Je suis la femme et l'homme retrouvés.
J'ai même corps et même vêtement.
Et si je change, c'est pour mieux me ressembler
Sur fond de jour, de nuit, de temps et de pays :
Androgyne au soleil de minuit.

PRAGUE

VII

O toi, veilles à ma frontière, au bord des larmes
 Qu'un peuple verse là pour qui je ne puis rien.
 Si leur licorne est prise, si leur dame est triste
 Et si mon seul désir est impuissant chez eux,
 Si ma joie ne sait rien qu'être plus belle en deuil,
 Si ma douleur ne meurt, mais s'endort seulement,
 Si je pleure pour eux à cause d'un sourire
 Si pâle et désarmant qu'il dévaste mon âme...

Toi, l'endormie en moi, ma douleur qui se tait,
 Si je souris pour toi, je te réveillerai
 Et si tu fais le tour de ma vie, de mes ruines,
 De ma mort à venir, si tu les prends sur toi...

Douleur, es-tu ma morte, mon âme apaisée ?
 Est-ce ma joie ou ma douleur qui veille,
 Femme endeuillée à ma frontière, au bord des larmes
 Que je n'ai pas encor versées ?...

Ah, ce regard

De morte que supporte mon regard !
 Ce long regard sacramental
 Qui nous dépouille l'un et l'autre de nos ombres,
 Qui nous dépouille de nos corps...

Et, plus que nus,

Comme enfin nous le sommes devenus
 Tout le long de ce long regard sacramental,
 Nous nous revêtons l'un de l'autre
 Dans un étrange deuil de premiers communiant.

JUSQU'AU LINCEUL

VIII

Tu m'as choisi d'avance toutes les couleurs
Que mon âme aura dû porter, toutes les robes
De baptême et de première communion,
Robes d'adolescente ou de convalescente
Pour mes amours naissantes, mes amours blessantes;
Mes robes à danser, mes robes à sourire
Mes robes à passer partout pour sans être vue . . .

Mes robes de vertu, mes robes de scandale,
Robes de petit jour et robes de grand soir,
Les blanches et les noires et celles d'arc-en-ciel.
Mes robes du premier comme du dernier acte
Et celles des rappels, les jamais assez vues,
Mes robes-chapelets à égrener les regards.

Mais le fléau de la balance de nos coeurs
Toujours reste immobile au regard du seul juge :
L'amour dont je me vêts en toi, jusqu'au linceul.

MADELEINE GAGNON-MAHONY

L'AUTRE BORD
DE L'HIVER

POÈMES

MADELEINE GAGNON-MAHONY

Née à Amqui, Matapédia, Québec, en 1938. Mariée, deux enfants. Etudes secondaires chez les Ursulines de Québec et au collège Notre-Dame d'Acadie, à Moncton, Nouveau-Brunswick. Etudes universitaires à la Faculté de philosophie de l'Université de Montréal où elle obtient, en 1961, sa maîtrise en philosophie. De 1961 à 1963, études en littérature française à l'Université de Paris et à l'Université d'Aix-en-Provence où elle obtient son doctorat en 1968 avec une thèse sur *Le symbolisme littéraire et les « Cinq grandes Odes » de Paul Claudel*, soutenue à la faculté de Nice. Boursière du Conseil des Arts du Canada de 1966 à 1968. A donné en 1969 un cours sur le roman québécois à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal. Depuis septembre 1969, professeur à temps complet en littérature à l'Université du Québec, à Montréal (Collège Sainte-Marie). A publié un poème *Le Feu* dans la revue *Liberté* (mai-juin 1968) et un article sur *Le Symbolisme littéraire* dans les *Cahiers de Sainte-Marie*. Vient de publier aux Editions HMH un recueil de nouvelles intitulé *Les morts-vivants*.

I

Ah ne viens plus ne viens plus
où tu sombres
j'ouvre à peine que la peine rampe
grise et moite
n'éclaire plus de ton phare pur
la caverne où les monstres désormais rongent
et suent

Sans le vouloir t'haïr
la haine naît malgré
Où sont les amours pures délivrées
que nous imaginions là-bas
encore jeunes

Nous sommes nous sommes douleur
le pays son étau se referme sur nous
Si en lui tu te noies ce soir
mon amour pourtant
Ce sont mes eaux qui remuent

II

FEU

J'ai comme un feu en moi qui ronge
l'arbre tombe avant son temps
quand le feu passe
d'une mort soudaine

Le brasier couve encore
que la forêt n'est plus
l'étincelle me dit sous la cendre
les derniers gémissements de la vie qui était
J'ai comme en moi un feu qui ronge

Qui le premier a mis le feu à l'univers
c'est la pierre immobile
le diable sort de la matière
depuis le temps des temps
Le mal s'est blotti au coeur des rochers morts
J'ai comme en moi un feu qui ronge

Qui a vomi le premier fléau sur la terre
c'est l'ouragan sans âme
c'est le tonnerre c'est le diable magique
qui sort des éclairs
c'est le soleil atome c'est la mer qui remonte au ciel
c'est l'étoile qui tombe
la terre qui s'éventre
l'air qui souffle fort
quand les astres respirent
Le diable fou possède l'univers
J'ai comme en moi un feu qui ronge

Qui le premier a fait la guerre
Qui donc a inventé la fronde l'arc
l'épée et le canon
Qui sait planter l'épée au coeur
qui savait partir en croisade
qui tuait les Indiens d'Amérique
Qui verse le napalm à pleines tonnes
le feu couvre la terre l'arbre tombe

J'ai honte et je suis homme
J'ai froid de vivre et froid de respirer
Je n'ai plus chaud dans tes bras mon amour
tes bras de pierre muette
j'ai honte mon amour
moi le premier j'ai fait jaillir l'étincelle
quelles premières mains ont frotté les deux pierres
j'ai froid mon amour en cet hiver sans fin
l'homme s'est mesuré au fou de diable inerte
moi le premier j'ai comme un feu en moi qui ronge

Ce pays se lamente cherche le repos libre
d'instant en heure je le trahis
Ce pays n'a pas d'âme si la mienne se meurt
il suffit d'un seul arbre et la forêt y passe
c'est bientôt le brasier qui parlera d'hier
que m'a dit l'étincelle sous la cendre
des sons des mots passant comme elle
moi le premier mon amour
ai fait la marche magique du diable
mon pays tremble sous le feu
quand lâche je sommeille
mon amour tu n'es plus mon amour
et j'ai des bras de pierre
j'ai comme en moi un feu qui dort...

Voilà que je respire à peine
Ont-ils tué en moi le souffle
mon amour je reviens attends-moi
mais je m'échappe encore
je franchis tous les murs en rêve
cela ne suffit pas Je reviens des tranchées
je comble les fossés je couvre les obstacles
je reviens attends-moi mon amour
Si seulement tu pouvais rejoindre mes songes
j'ai comme en moi un feu qui dort...

Le pays tombe le vois-tu en lambeaux
Ils n'attendent même plus la nuit pour les bombes
Ils ne séparent plus les enfants des soldats
Les bons des mauvais l'arsenal des bonzes
Ils tuent cela n'est pas un rêve
ils tuent cela qui respire et qui aime
de grands oiseaux de métal passent
ils crachent leurs obus ils crachent leur colère
de grands oiseaux d'acier pur d'acier blanc
vomissent sous le ciel jaune d'orient
des crachats enflammés qu'ils nomment liberté
J'ai comme en moi un feu au ventre qui tombe...

Je crois dur comme fer d'amérique
que la poésie n'existe pas
poètes mes frères réveillez-vous
mais je trahis mon amour le premier
car je le crois en rêve
mais je vomis sur mon pays le premier
car je vous crie en rêve
je ne saurais mes frères vous nommer
Quel est le nom de mes frères
quel est le nom de mon amour
Sont-ils muets sont-ils sourds
me rejoindrez-vous demain en songe
J'appelle l'échevelée la poésie
celle qui n'a pas existé
j'appelle la pierre la forêt l'air et mon pays
je referme sur eux mes bras d'amour
l'étincelle jaillit et l'univers s'allume
du vietnam à l'amérique du nord au sud
mon amour la terre s'éventre
J'ai comme en moi un feu qui songe...

III

Je frappe trois coups à la porte de la poésie
Je lui dis : qui es-tu ?
L'échevelée ne répond pas
Le coeur a battu trois fois encore
avant que le feu de son corps s'éteigne
On n'a rien vu par la cheminée
de pierres où pendaient trois araignées
J'ai touché les trois toiles
et me suis enroulée dedans
Suis partie volant sur des ailes et fils

Je traverse trois océans
mon coeur se gonfle et frappe à la porte des continents
Rien ne répond
Des fumées lointaines montent
et les pierres s'écroulent sur les cadavres calcinés
trois anges passent et crient :
Libérez-vous gens de l'Asie
suis repartie volant sur des ailes et fils
avant que le feu de son corps s'éteigne
le coeur avait battu trois fois encore
l'échevelée ne répond toujours pas
Je crois qu'il n'y a pas de poésie !

Je crois dur comme fer
que la poésie n'existe pas

poètes mes frères réveillez-vous
vous êtes morts en vain
la poésie n'existe pas

dormez la nuit comme tout le monde
repeignez vos cheveux buvez un coup
la poésie n'existe pas

vos frères d'asie n'attendent que vos bras
vos frères d'amérique vos bras de fer
rangez vos mots rangez vos peines
la poésie n'existe pas

à quoi bon reconstruire une vie
celle-ci s'achève avec fracas
l'homme tue l'homme et s'en régale
rejoignez les cadres sociaux pour l'ultime holocauste
la poésie n'existe pas

partez en croisière ou bien pour la croisade
marchez sous vos drapeaux ou bien ronflez chez vous
parler chanter tuer qu'importe si tout se désagrège
regardez les enfants tomber sous le napalm
entendez les bombes voler d'une mer à l'autre
criez ne criez pas rangez vos plans rangez vos mots
la poésie n'existe pas

IV

A LA MÉMOIRE DE PAUL ELUARD

Pour dire à ceux qui n'ont jamais connu
un pays dont le nom est sans écho
pour dire à ceux qui n'auront jamais vu
l'humble face d'un pays humilié
il faut s'écrire en plein coeur
Se clouer au centre
dans un cercueil blanc les mots s'absentent

mais en disant tombeau mon oeuvre est veine
malgré moi je m'évade
entre vous qui n'avez vu et la main dont s'achève la tâche
il y a l'autre qui détruit à mesure qu'elle avance
Sur la feuille noircie et sur un pays vierge
Se crée à mon insu l'absence

Pour dire à ceux qui n'ont jamais connu
mon pays en plein coeur
je dis l'écho qui du silence naît
et lui demande :

Magie répète encor :

Liberté !

V

Quelle note ou quels accords étranges et nouveaux
Saisiront d'un peuple révolté qui s'éveille
l'âme neuve qui n'est d'aucun continent ?

Suffirait-il d'un son, mais lequel ?
pour que ce peuple se reconnaisse et vibre
en mon poème ébauché...

ou bien d'un souffle à peine
remontant de zones inconnues
ou bien d'une image
aux espaces pour elle-même créés ?

Mais si les horizons
n'ont jamais retourné
au centre leurs figures

me faudra-t-il voler
pour ramasser bien vite avant la nuit
leurs limites

et leur offrir à tous
par mes mots rajeunis
un miroir ?

VI

LE SUICIDÉ

Quand je suis né hier
j'ai trahi tous les astres
j'ai trahi le soleil
en écrivant ton nom
et je suis mort d'un coup
je suis le suicidé

J'ai vu par ma fenêtre
la terre qui tournait
les autres n'ont pas vu
ils disent c'est trop vite
on ne la sent même pas
bouger quand elle tourne

J'ai vu au fond des yeux
de ceux qui me regardent
l'âme fixe immobile
mais qu'on ne peut saisir
j'ai dit mon âme à moi
colle-la à la tienne
elle avait un abîme
à la place du coeur

et quand j'y suis tombé
elle n'était déjà plus
il aurait bien fallu
pour m'y tirer pourtant
sa main ou bien une autre
personne n'y était

j'y suis resté des jours
à rêver le bonheur
je voyais une échelle
mais quand j'y remontai
l'échelle était d'ombrages
j'y voyais un cordage
mais il s'est dénoué
quand je m'y agrippais

un bon soir j'ai crié
j'ai dit venez je suis au fond
j'ai entendu ma voix
au retour des montagnes
ma voix devenue froide
au contact des pierres
répéter trois fois en descendant
Venez venez venez
je suis au fond je suis

j'ai vu mon ombre à mes côtés
et je l'ai défiée
je l'ai vue qui tremblait
moi j'étais le plus fort
je n'oublierai jamais
la seconde éternelle
quand elle m'a pris au cou
et qu'elle m'a étouffé
d'un coup je suis tombé
je n'entendis plus rien
pas même le dé clic
qui me fit passer de moi
au souvenir que mon nom
évoquera parfois au fond
d'une âme en vain

VII

SUPPOSONS QU'EN PREMIER C'EST L'AIR...

Je vois bien au-delà de nous ce que je n'entends plus. Passé le dernier horizon là où la lune est noire. Je vois le temps sur l'espace pendu comme un mont glaciaire se fondre et tombe gravant d'eaux-fortes son monument.

Dès lors, nous n'y échapperons plus.

L'amour se faisant jour, l'enfant qui naît : une défiance à l'être. Un homme vient mais pas d'ici. Hélas ! Pays que je ne connais plus. Comme un feu. Comme si d'un livre s'ouvrait une montagne. Comme si le coeur des hommes s'y trouvait enfermé. Comme. Si.

Et si ce destin nous l'avons refusé ?

Je vois ce que le souvenir traqué étouffe. Comme si l'oubli avait nom liberté. Une guerre se dresse encore. Qui fera la grimace du condamné ? La dernière heure n'est-elle pas la meilleure ? Et ce dernier visage scrute les temps.

Une autre histoire est dite. Est-ce elle qui demeure ?

Est-ce moi ? Est-ce vous ? Le vent qui souffle. Le vent qui souffle.

VIII

C'EST L'AUBE

Comme une terre ronde se dégageant des eaux
mon coeur mon être blanc ma nuit
s'enfonçait au-delà de l'esprit qui me sait
et prenait forme un monde
que je saurai demain qui maintenant me fuit...

Plus loin que la souffrance se taisait ma douleur...
C'est ton cri qui semblait épuiser la naissance
comme un jeu qu'en moi tu aurais inventé
ne restera-t-il plus de cet instant
qu'une étincelle de pierre à rêver ?

Enfant ! encore, encore ...

une vague déferle
une traînée d'écume
en un souffle réfugie sa blessure
au sein de la coquille...

une pensée lointaine exhale sa voix
mon regard se hisse à la hauteur d'un rêve noir
l'esprit devient étoile parmi les diamants
mais une retombée éparse d'un nuage

condamne

à l'imprécis

irritation de la perle conçue

un autre silence éclate donc encor ?
Portons-nous la lourdeur d'une terre stérile
en nous ?

Une trame s'est tissée entre le ciel et nous
jusqu'à nos coeurs
ces judas que le temps a creusés
filtrent le jour
mais réduisent le soleil
à l'étincelle

O puissé-je soulever
la herse et restaurer
nos rêves tamisés

Sous quelle terre saignait
la pierre qui nous a isolés
Sommes-nous de la même bouchée
frère, en tourments partagés

En tourments partagés . . .

Une ancre rouillée gratte le lit de nos mémoires

Les eaux se séparent et moi je me divise
Dans l'image palpitante de ton corps
lorsqu'il prend coeur au mien
se réfracte une solitude.
Comme tache d'huile d'or
tombant
qui s'épuise en spirale
sur la masse languissante
de même il en sera béatitude.

Une vision se lève. Et je ris.

L'Eau en second et pourquoi pas ?

IX

Au carrefour d'univers engloutis
de rouilles pluies tombent

tu me reviens mémoire en village lointain
quand sa rivière en plein milieu m'attend
à l'Orient rendus
les mines d'alors captées
Berce rivière berce tombeau
tes origines et ma fin

Mémoire coulante
ai-je lancé rose ou nénuphar
ta volupté claire les baisait les refusait
bouche ouverte
Berce rivière berce tombeau
tes origines et ma fin

De roses pluies reviennent
au carrefour d'univers délaissés

De pourpres voltiges à fleur de sépulcres
l'accablent
Ses ailes ondes frêles sur un long drap rouillé
taquinent le vent cynique

Elles déclinent molles
Et le ciel déveine
au ras des rangs de pierres tisées parmi la graille
le débris d'un remords

X

Elles
sèches écailles au sol
l'agitent muettement
Et fleur de soufre née
le mouvement touche
quelque gonflant calice

Remontant les siècles sur ces gradins déchus
quelles ombres rouges effriteront leurs âmes
pour teindre le rythme qui s'y cache...

Ce sont les pierres en veille qui racontent les derniers millénaires :
Bethléem, Bethléem pour que brille si fortement l'astre
qu'elle fut profonde la nuit !

Quel compte à rebours
Année mil neuf cent soixante dix
parfaite trajectoire et monstrueuse
se collent à ciel fermé entre cordeaux elliptiques
les rêves sur orbite affolés
cerveaux insomniaques

Siècle qui vit délivrer en son âme ta folle nuit Saint Jean
temps à Tamarasset quand les pierres du désert se couvrirent
[de mots rouges

Sur ce vaisseau jeté de nos temps vécus
ferez-vous s'émettre le ciel en un berceau ?

XI

Les montagnes d'Amérique
étaient là quand je suis née

On dirait que l'une d'elles
a bougé

Quand je regarde bien haut
je ne vois plus

Comme autrefois
le soleil s'y lever

ou bien si encore je l'aperçois
c'est la nuit

quand la lune de toute évidence
ronde me dit

que le jour-matin est loin
de l'autre côté du monde

que nous ne voyons pas !

XII

Je t'emmène à cheval à brides
je t'emmène à jument les cordeaux
ne tiennent plus mes mains gercent
c'est l'hiver

Ce n'est plus l'hiver
mais je t'emmène encore
passe par là ma noire
passe par ici ma grise
je tire les cordeaux
jusqu'à leurs étincelles

Ce n'est ni l'été pourtant ni l'hiver
Je ne t'emmène plus
Regarde où je m'en vais
ne passe plus
Regarde où je ne m'en vais plus

Le ciel n'est plus en haut
et le cours d'eau marche à l'envers
Le mai est en septembre qu'importe
quelqu'un frappera-t-il en l'an deux mille en vain

XIII

Demeure

Je t'aime
et nous avons connu
quelques dizaines d'amoureux

Ils sont partis
dans l'eau

O le jeune homme si blanc
avait baisé
une jonquille

ou nénuphar
à l'eau

O que si demain
je t'aime encore
au fond de mes yeux regarde

Le monde glisser
sur l'eau

Demeure en ta secrète et tendre
le soir
quand une seule note découpe
un fleuve entre nos coeurs

Demeure aimante et plurielle

tes yeux
entre horizons étranges
me disent

demeure

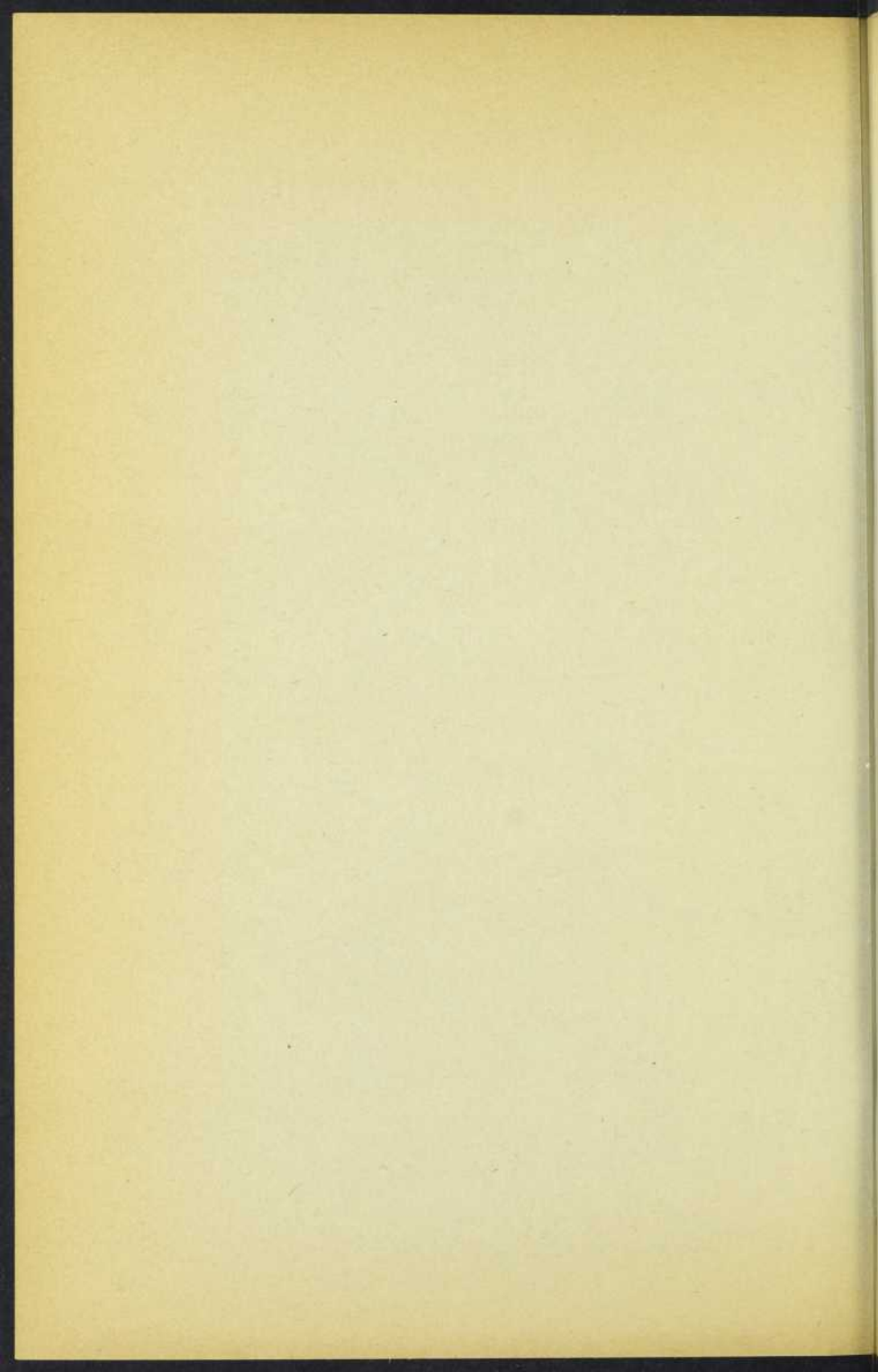
De moi que n'auras-tu
lointain
et si mes longs cheveux
caressent

Les bords des grands horizons
que n'aurais-tu de moi
absent
si je ne dis

demeure !

XIV

Diras-tu que je t'aime
Si je le dis tout bas
si près de ton oreille
que le vent même entre nous
ne saurait s'y glisser
On m'a dit de mémoire cruelle
qu'entre mon coeur et toi
lorsque tu me reçois
se glisse le fantôme
comme une mer entre deux rives étranges
d'une mer qui baise
sans embrasser jamais
et moi je dis que la rencontre
de la mer à la mer
si deux bras qui se nouent
au bout des vagues extrêmes
mon amour je dis que nous sommes noyés
si l'eau embrasse l'eau
et que les rives tombent
Diras-tu que je t'aime
Si donc au coeur ma voix
proche et lointaine dit : me voici
je reviens



PIERRE OLIVIER

ÉBAUCHES

POÈMES

PIERRE OLIVIER

LES ECRITS DU CANADA FRANÇAIS ont publié plus d'un auteur chevronné, souvent même des noms prestigieux. Mais on s'y flatte aussi, et l'on s'y réjouit, de faire confiance à de jeunes talents encore inconnus du public lecteur — voire inconnus d'eux-mêmes. C'est le cas aujourd'hui de Pierre Olivier, élève au collège Jean-de-Brébeuf et qui n'a que dix-sept ans. Sa famille habite Sorel, dont il hante les environs : le fleuve, ses îles, ses battures; ses marais, ses roseaux, ses joncs; les oiseaux de toutes sortes qui viennent y faire leurs petits; ou, tels les goélands, les canards et les outardes, s'y arrêtent un moment pour reprendre leur souffle, au cours d'incroyables migrations. Pierre Olivier a observé tout cela, il l'aime et il le connaît. Car il est chasseur, comme son père; mais par-dessus tout, chasseur d'images, de ciel et d'eau, comme en témoigne cette longue nouvelle publiée dans le volume 27 des *Ecrits du Canada Français*. N'est-ce point merveilleux que les îles de Sorel, qui nous avaient donné Germaine Guévremont, sachent encore nous offrir une relève de jeunes auteurs comme elle amoureux de ces paysages humides.

SOUVENIR

Une plage, un rocher, un tison.
La brume, une mouette, et, nous deux.
De cela, un rêve, des cheveux,
ta bouche, tes lèvres, une chanson.

Les vagues, l'écume, un bateau.
Le brouillard, ta chaleur, toi et moi.
Une course, tes pieds nus, notre émoi,
ton rire, le sable, un oiseau.

Aujourd'hui, une ville, la fumée.
Le béton, le ciment, saleté.
Le bruit, la peur, le vide, et moi, seul.

LA SOCIÉTÉ ENFANTA

Entre deux roulements, entre deux cheminées,
dans une maison sale, sous un ciel de fumée,
naquit Rebelletoi. Et là, il vit la vie.

Il vit sa mère boire, son père le battre.

Il vit des chiens battus et son chaton sans vie.

Il vit aussi, un jour, un riche et une matraque
parce qu'il espérait que l'autre donnerait.

Il grandit peu à peu, vit que rien changerait,
que d'autres mères boiraient, que d'autres pères battraient
et il pensa au monde, détruit, qu'il détruirait.

HANTISE

Chaque jour, m'éveillant, je pense à toi, amie.
Sur cette page neuve, c'est ton nom que j'écris.

Dans ma tête, un à un, je rassemble mes rêves.
Je sculpte dans le brouillard de mes pensées ton image,
elle me hante, m'habite. Je te vois telle une Eve,
et moi, vague brisée, je meurs sur ton rivage.

Je voudrais m'éloigner, me séparer de toi.
Incapable, battu, j'imagine ta voix,
me répétant tout bas : « Que ferais-je sans toi »

MORT

Le fleuve, on le voyait dans ses yeux bleus,
et le vent prenait forme sur sa peau.
Il avait vu le ciel autre que bleu,
mais jamais lui avait tourné le dos.

Seul, aujourd'hui, couché, pauvre sans or,
il ressemblait au serf, jamais blessé,
mais qui, résigné, voit la neige tomber.
Un temps pour la neige, un temps pour la mort.

TEMPS

Nous sommes jeunes, encore purs, et nous le resterons.
Vos idées, votre vie ne nous corrompent pas.
Vous adorez l'argent, le suivez pas à pas.
Nous, nous aimons les fleurs, les pierres qui font des ronds.

Mais vous coupez nos fleurs et dispersez nos pierres.
Vous parlez de raison mais pour nous restez sourds.
Ne plus croire en cela ? Vous l'avez fait hier.
Quand partout crie la haine, nous ramenons l'amour.

UNE SOIRÉE

Tombait la neige, caressait le vent.
Aimait elle mon coeur, volait ses cheveux.
Dansaient les cristaux, pétillait le feu.
Se serraient nos mains, arrêtait le temps.

LA MORT D'UNE FEUILLE

Entre ciel et terre, sous un ciel de tempêtes
sur une terre de boue, une feuille s'arrête.
Par le gel hier mordue et crispée maintenant,
encore elle s'agrippait lorsque survint le vent.

Sur le dos des herbes, entre la mousse séchée,
il rampa, s'approcha, coula jusqu'à l'arbre.
Maintenant, il la voit, tremblante et effrayée.
D'un coup, il se lève, saute. Elle se cabre.

Il la frappe, la roule, la déchire et la mord.
Elle se déploie, bascule, esquisse un effort,
puis glisse, silencieuse, sans pouvoir s'accrocher.
Les odeurs du matin la frôlent impuissantes.
Au pied d'un arbrisseau, elle tombe, pantelante,
se replie, sans force, contre un froid, le dernier.

LE MAÎTRE ASSERVI

Toujours, le temps reste inchangé.
Toujours, il coule d'une même froideur.
Sans jamais varier, regarder,
s'intéresser à notre cœur.

Que faire ? Crier, pleurer, chanter ?
Rien ne l'occupe. Il tue, crée,
sans foi, sans âme, sans volonté.
Son univers, on l'a fermé.

Heureux, nous voulons une halte,
Il marche sans se retourner.
Tristes, nous voulons oublier,
Il marche sans se dépêcher.

A quoi bon vouloir espérer,
viendra le moment en son temps.
Pourquoi vouloir se rappeler,
Le passé jamais ne se rend.

Temps, ris de l'homme qui t'a créé.
Asservis-le, cet étranger.

POURQUOI CHERCHER SI LOIN ?

Meurt quelque part quelqu'un.

Un autre, ici, souffre.

Au loin, cris, la guerre.

Tout près, un chien, blessé.

Mission, départ, argent.

Taudis, ma rue, amour.

JACQUES BRAULT

QUAND
NOUS SERONS
HEUREUX

THÉÂTRE

« *Nous naissons tous fous.
Quelques-uns le demeurent.* »

SAMUEL BECKETT

JACQUES BRAULT

Né à Montréal en 1933. Professeur à l'Université de Montréal. Collaboration à divers périodiques québécois et étrangers. Membre du comité de rédaction aux revues *Liberté* et *Etudes Françaises*. Textes pour la radio et la télévision. Principales publications : *Mémoire* (Montréal, 1965, et Paris, 1968); *Miron le magnifique* (Montréal, 1966); *Alain Grandbois* (Montréal et Paris, 1968). Dans *Les Ecrits* (vol. 25, 1969) un téléthéâtre : *La morte-saison*.

*Ce téléthéâtre, réalisé par Jean-Paul Fugère,
a été créé à Radio-Canada
le 28 septembre 1969.*

Décors de HUGO WUETHRICH
Musique de GABRIEL CHARPENTIER

*L'action se déroule en quelques jours, plutôt
à la belle saison, dans une grande ville
comme Montréal.*

DISTRIBUTION :

FÉLIX L'HEUREUX :	Guy Lécuyer
MARGUERITE :	Monique Mercure
ANGE-AIMÉE :	Eve Lécuyer
MONSIEUR RICHARD :	Edgar Fruitier
L'AUMÔNIER :	Jean-Louis Paris
LE PSYCHIATRE :	Marc Favreau
HARRY HURRY :	Alan Mills
LE COMMIS DE BOUTIQUE :	Robert Rivard
LE CLOCHARD :	Ovila Légaré
UNE VOIX FEMME IRTACS :	Claire Richard
UNE VOIX HOMME IRTACS :	Patrick Peuvion
LA VOIX DU TRANSISTOR :	Monique Mercure

Deux brancardiers

SCÈNE PREMIÈRE

UNE BOUTIQUE vieillotte où l'on vend un peu de tout : magazines, tabac, papeterie, bibelots, jouets, etc. On voit le comptoir sur lequel il y a quelques objets et, à gauche, un étalage de petits postes de radio à transistors. Le commis (air blasé) se tient derrière le comptoir; il est penché sur un journal, il suçote un crayon, tentant de résoudre un problème de mots-croisés.

Félix entre. A la porte est accrochée une clochette comme il y en avait naguère aux portes des restaurants de quartier.

FÉLIX, *souriant* — Bonjour, belle journée, hein ?

COMMIS, *sans lever les yeux* — En quatre lettres . . . Vous aimez ça le temps gris ? Déesse égyptienne . . .

FÉLIX, *s'approchant* — Derrière les nuages, c'est toujours plein de soleil. (Il prend sur le comptoir une sphère en verre dans laquelle il y a une marguerite. Il l'examine attentivement) Elle est belle. C'est une marguerite des champs ?

COMMIS, *levant à peine les yeux* — C'est une marguerite en plastique. Un fleuve de Russie . . . en six lettres . . .

FÉLIX — Toujours dans l'eau comme ça, pas besoin de l'arroser. C'est commode.

COMMIS, *machonnant son crayon* — Six lettres . . . déesse d'Égypte . . .

FÉLIX, *tenant la sphère entre quelques doigts et l'élevant vers le plafond.* — Le soleil se lève.

VOIX, *tout d'abord, elle fredonne le début de la mélodie, sans prononcer les paroles, puis le son baisse un court instant, et la voix reprend la mélodie au début, avec les paroles.*

VOIX — Quand nous serons heureux

Beaux comme gouttes d'eau
Nous fermerons les yeux
Aux herbes des tombeaux
Quand nous serons heureux
Nous fermerons les yeux
Beaux comme gouttes d'eau
Aux herbes des tombeaux.

La voix s'embarrasse et se tait. Pendant qu'elle chantait, le commis est resté absorbé, l'air maussade, dans ses problèmes de mots-croisés. Félix, d'abord, est resté comme figé. Puis il lève le regard vers la sphère au bout de son bras tendu vers le plafond. Il ramène lentement la sphère à lui, la colle à son oreille, la regarde en la faisant tourner légèrement. Il s'approche du commis, tend l'oreille. Celui-ci lève les yeux, il a le regard perdu, il murmure comme pour lui-même : « En six lettres... » Félix lui sourit en faisant un léger geste de dénégation et d'apaisement. Puis il cherche avec son oreille du côté de quelques objets et au moment où la voix se tait, il tombe en arrêt devant un petit poste de radio.

FÉLIX, *au commis* — Ça doit venir de là.

COMMIS — Quoi ?

FÉLIX — Pourquoi ça s'est arrêté ?

COMMIS — Quoi ?

FÉLIX — La chanson... On dirait presque la voix de Marguerite...

COMMIS, *l'air étonné, regardant la sphère* — La marguerite ?

FÉLIX, *prenant le transistor dans sa main libre* — C'est ma femme.

COMMIS, *incertain* — Oui, bien sûr... (*s'éclaircissant la voix*) Euh, celui-là, il ne marche pas, il faut que je le retourne à la compagnie. (*désignant l'étalage*) Mais j'ai un beau choix...

FÉLIX — Vous n'avez rien entendu ?

COMMIS — Moi ? Non.

FÉLIX, *déposant la sphère et le transistor sur le comptoir* — Bon. (*Il s'approche de l'étalage*) Ça coûte cher ?

COMMIS — Il y en a de tous les prix. Je vais regarder dans le catalogue.

FÉLIX, *il ouvre un poste. On entend du yéyé. Il esquisse une espèce de déhanchement en faisant un bruit indistinct avec sa bouche. Il ferme le poste, en ouvre un autre; une voix masculine parle en anglais. Félix fait la grimace et ferme le poste aussitôt.*

COMMIS, *feuilleter son catalogue* — Les RVA Sictor, c'est les meilleurs. C'est aussi les plus chers.

FÉLIX, *s'approchant du comptoir et prenant la sphère dans sa main* — C'est combien ?

COMMIS — Ça va chercher dans les vingt dollars.

FÉLIX — Hé hé faut pas exagérer quand même.

COMMIS — Je parlais des radios.

FÉLIX — Je parlais de la marguerite.

COMMIS, *l'air perplexe* — Cette bébelle-là, c'est une piastre et vingt-cinq.

FÉLIX, *souriant, il met la main à sa poche* — Marguerite va être contente.

COMMIS, *l'air étonné, regardant la sphère* — La marguerite ?

FÉLIX — C'est ma femme.

Le commis regarde Félix d'un regard inquiet. Félix commence à déposer des pièces de monnaie sur le comptoir. A ce moment, la voix chante.

VOIX — Quand nous serons heureux

Plus d'un jour plus d'une heure

Nous fermerons les yeux

Etrangers à douleur

Quand nous serons heureux

Nous fermerons les yeux

Plus d'un jour plus d'une heure

Etrangers à douleur

Félix, pendant que la voix chanté, a pris le transistor dans sa main. Il écoute gravement, puis il essaye tant bien que mal de fredonner la chanson; le commis continue à parler comme si de rien n'était.

COMMIS — Comme ça, un radio, ça vous intéresse pas . . .

FÉLIX — Chut.

COMMIS — Je vous l'ai déjà dit, celui-là, il ne marche pas . . .

FÉLIX — Chut.

COMMIS, *riant jaune et essuyant un peu de sueur à son front* — Vous êtes un comique vous.

FÉLIX, *tendant toujours l'oreille* — C'est elle qui chantait tout à l'heure, je l'ai reconnue. Vous me feriez pas un prix pour celui-là ?

COMMIS — Il ne marche pas.

FÉLIX, *sortant de sa poche des billets et des pièces* — C'est tout ce que j'ai.

COMMIS, *commençant à compter l'argent* — Bon, j'veais vous faire un spécial.

FÉLIX — Est-ce qu'il y en a assez pour la fleur aussi ?

COMMIS — Avec ce qu'il y a là, vous ne pouvez pas tout avoir.

FÉLIX, *déposant à regret la sphère sur le comptoir et prenant le poste de radio* — Marguerite aura pas de marguerite.

Avant de sortir, Félix se retourne à demi. Avec une mine malicieuse, il s'adresse au commis, tenant une main près de la bouche comme quelqu'un qui parle à la cantonade. Ses lèvres remuent, mais nul son ne sort de la bouche. Le commis, s'appêtant à répondre, s'arrête sur un geste de Félix, puis il lui fait signe qu'il n'entend rien. Félix met son transistor près de son oreille et signifie au commis qu'il n'entend rien lui non plus. Il pouffe de rire, silencieusement.

COMMIS, *sourire jaune* — Je vous ai déjà dit qu'il ne marche pas . . .

FÉLIX, *un doigt sur les lèvres* — Chut . . .

Il sort.

COMMIS, *le regard perdu, il se dirige machinalement vers l'étalage des postes de radio. Il en ouvre un à tout hasard. Bulletin de nouvelles locales : « On prévoit une hausse des prix pour les fruits et légumes. M. Laliberté, président des grossistes maraîchers, nous explique . . . » Le commis ferme le poste. Il reste là, l'air songeur. Puis il se dit à lui-même — Il n'y a pas à dire, il ne marche pas, ce radio-là. (Il se précipite à la porte, l'ouvre, crie : « Hé ! monsieur ! » Il referme la porte, s'y adosse. Soupir. Se parlant à lui-même) J'comprends rien là-dedans. (court silence) Je ferais mieux de fermer.*

SCÈNE DEUXIÈME

CHEZ FÉLIX, la nuit. Dans la cuisine. Un intérieur très modeste. Dans un coin, une lessiveuse ronde avec une cuvette sur une chaise ou un petit escabeau. De grosses ficelles sont tendues où pendent diverses pièces de vêtements. Félix, en pyjama, est assis à la table, la tête appuyée sur une main, les yeux mi-clos. Il est au bord du sommeil. Sur la table, le petit poste de radio. Au moment où la voix se fait entendre, Félix s'éveille net en souriant et rapproche le poste de radio.

VOIX — Quand nous serons heureux

Celles ceux qui s'aimèrent
 Nous fermerons les yeux
 Sous une main de terre,
 Quand nous serons heureux
 Nous fermerons les yeux
 Celles ceux qui s'aimèrent
 Sous une main de terre.

La voix s'éteint brusquement. Félix reste un moment, comme s'il écoutait encore, l'air perplexe. Puis il tourne légèrement la tête et aperçoit sa fille qui se tient, à moitié endormie, dans l'encadrement de la porte.

FÉLIX, épanoui — Mais c'est de la grande visite ! Tu as soif mon ange ?

ANGE-AIMÉE, elle fait signe que oui en s'approchant de la table où elle passe la main sur le transistor.

FÉLIX — Tu as entendu ?

ANGE-AIMÉE, elle fait signe que oui.

FÉLIX, se levant — Viens t'asseoir. (Il va vers le lavabo, met un linge à vaisselle sur son avant-bras et mime un garçon de café) Qu'est-ce qu'on va vous servir mademoiselle ? Euh... vanille ?

ANGE-AIMÉE, fait signe que non.

FÉLIX — Non. Euh... caramel ?

ANGE-AIMÉE, fait signe que non.

FÉLIX — Non. Euh... voyons... chocolat peut-être ?

ANGE-AIMÉE, fait signe que oui avec un sourire.

FÉLIX, *la main en porte-voix* — One chocolate with nothing. (Il va vers l'évier, emplit un verre d'eau et revient en mimant toujours un garçon) Ça va faire quinze cents, pas de taxe.

ANGE-AIMÉE, *ouvre la main en faisant un clin d'oeil.*

FÉLIX, *fait mine de prendre la monnaie dans la main de la petite* — Cinq, dix et quinze, merci mademoiselle.

Les deux pouffent de rire. Félix entend la voix de sa femme dans son dos.

MARGUERITE, *(air las, voix lasse. Pendant qu'elle parle, elle va vers l'armoire, prend un tube, en tire un comprimé qu'elle avale avec un peu d'eau)* — Si ç'a du bon sens. Tu sais quelle heure il est ?

FÉLIX *avec un sourire piteux* — Ben . . . on avait soif. Ange-Aimée voulait du chocolat . . .

MARGUERITE — Du chocolat ?

FÉLIX — Pas pour vrai . . . On t'a réveillée ?

MARGUERITE, *regarde Félix avec découragement, puis s'approche d'Ange-Aimée dont elle caresse doucement les cheveux* — Viens mon ange, finis vite ton verre, viens dormir. Tu vas être fatiguée en allant à l'école.

La petite se lève. Sa mère la raccompagne. Félix essuie le verre en chantonnant tout bas. Il ouvre le robinet, met un doigt sous le filet d'eau, lèche son doigt.

FÉLIX — Mmmm. Ça c'est du whisky.

Marguerite revient, s'assoit. Elle pleure doucement, une main sur la poitrine. Félix va se placer derrière elle et met ses mains sur les épaules de sa femme.

FÉLIX — C'était rien qu'un jeu Marguerite. La petite aime ça.

MARGUERITE — C'est toi qui aimes ça.

FÉLIX — Moi aussi j'aime ça. Mais ça fait de mal à personne.

MARGUERITE — Vous êtes toujours en train de tramer des complots, des choses que je comprends pas. (*Geste subit pour calmer une douleur à la poitrine*)

FÉLIX — Va te reposer. Le médecin t'a dit de te ménager.

MARGUERITE, *indiquant le radio* — Où as-tu pris ça ?

FÉLIX, *tire une chaise et s'assoit près de Marguerite* — J'voulais t'acheter une marguerite dans une boule de vitre ou de plastique, j'sais pas, et puis...

MARGUERITE, *elle s'est enfoui le visage dans les mains.*

FÉLIX — Ça coûtait rien qu'un dollar et vingt cinq.

MARGUERITE — Rien que ça. Où l'as-tu mise ta boule ?

FÉLIX — Euh... je l'ai pas. A côté, y avait des petits radios, tu sais des transistors y en avait un surtout...

MARGUERITE, *se levant* — Pendant que je fais des lavages pour joindre les deux bouts, toi tu t'achètes des jouets comme un enfant.

FÉLIX — Ça a été plus fort que moi. (*montrant le radio*) Tu veux pas l'écouter ?

MARGUERITE — Tu ne vas pas te mettre à le faire jouer en pleine nuit par-dessus le marché !

FÉLIX, *souriant, un peu penaud* — Il y a une chanson, on dirait quasiment que c'est toi qui chantes.

MARGUERITE — Quand tu m'entendras chanter, ça sera la fin du monde. N'oublie pas d'éteindre (*elle s'en va*).

FÉLIX — Marguerite...

MARGUERITE, *impatiente* — Quoi ?

FÉLIX — Veux-tu que j'aille le reporter ?

MARGUERITE — Pour que tu reviennes avec je ne sais pas quoi ? Ah ! et puis fais ce que tu veux.

FÉLIX — Mais, Marguerite...

MARGUERITE — Laisse-moi tranquille. Tiens, il y a des jours où je voudrais être veuve.

Elle sort.

Félix reste seul. Il dodeline de la tête en se répétant « veuve... veuve... » Il sourit béatement et répète encore « veuve ». Court silence. « Bien oui, c'est ça ». Il va vers l'armoire dont il tire une boîte de carton dans laquelle il fouille un moment en chantonnant tout bas. Puis il étale sur la table une police d'assurance. Il commence à lire.

FÉLIX — « The Moon Life Insurance Company, passant contrat de cette assurance-groupe avec l'Institut de Recherches Très Avancées en Communications Sociales, ci-après dénommé IRTACS, (*mimique comme quelqu'un qui se remet la mâchoire en bon ordre...*)

s'engage à payer, à son Siège social, la somme de dix mille dollars (*sifflement*), à la réception des preuves authentiques, conformément aux stipulations (*il marque un temps d'arrêt* : « stipulations » ?) de cette police du décès de Félix l'Heureux (« *c'est moi, votre Honneur* ») à Marguerite l'Heureux, appelée ci-après la bénéficiaire, l'épouse de la personne assurée » . . .

Il baille, s'étire et se lève de table. Il éteint.

N.B. : Par la fenêtre de la cuisine, on voit une enseigne sur les toits. Sur l'enseigne, il y a une oreille dans laquelle se trouve un oeil. Texte : « Nuit et jour, l'Irtacs veille ».

SCÈNE TROISIÈME

Le matin suivant. On voit l'escalier extérieur. Félix paraît sur le palier, tenant à la main sa police d'assurance. Il descend l'escalier en lisant la police d'assurance qu'il feuillette et refeuillette. Parfois, il s'arrête un court moment sur une marche, la pointe de son soulier cherchant dans le vide la marche suivante.

FÉLIX — . . . Incontestabilité . . . Sauf en cas de fraude ou d'erreur . . . Défaut et rétablissement en vigueur . . . Options de valeurs de rachat et d'assurance libérée . . . (*il se gratte la tête et se frotte les yeux*) Bénéfice de double indemnité en cas de mort accidentelle . . . (*il hoche la tête et sourit d'un air content, comme quelqu'un qui vient de trouver*) Ah . . .

MARGUERITE, *elle sort sur le palier avec Ange-Aimée* — Félix ! Tu ne vas pas travailler ?

FÉLIX, *sursautant* — Oui, oui, tout de suite.

Il achève de descendre l'escalier.

MARGUERITE — Qu'est-ce que tu fais là ?

FÉLIX, *pliant la police d'assurance dans son dos* — Madame (*il s'incline profondément*), je vous prépare des jours meilleurs. Bonjour Marguerite. Bonjour Ange-Aimée.

Il s'éloigne dans une pirouette.

MARGUERITE, *le regard vide, elle reste sur le palier, absente, immobile, serrant sa fille contre elle.*

SCÈNE QUATRIÈME

DANS L'AUTOBUS. Félix garde son équilibre en se tenant à une poignée fixée à une barre transversale parallèle au plafond. Bruits divers et voix indistinctes. Affiches publicitaires. On sent les mouvements de l'autobus. Félix tient tant bien que mal dans sa main libre la police d'assurance dont il lui arrivera de tourner une page ou deux avec ses dents au moment d'un départ ou d'un arrêt brusque. Parfois, il baille.

FÉLIX — ...et que la dite mort a été occasionnée exclusivement par une cause extérieure, violente et accidentelle (il répète ces trois derniers mots et ajoute pour lui-même : « c'est normal ») ... la Compagnie paiera, en plus du capital nominal de cette police, une somme égale audit capital nominal et payable à la même échéance et selon le même mode de règlement (« ouais... ») Cas exceptés : agression, émeute, insurrection, guerre, infirmité, maladie, inhalation de gaz, asphyxie (il tousse) empoisonnement ou septicémie.

Il bute sur ce dernier mot, se reprend, bute encore et termine le tout par un sifflement.

SCÈNE CINQUIÈME

D'abord, en gros plan, le visage de Félix, souriant. Puis, en gros plan, une plaque : « IRTACS — INSTITUT DE RECHERCHES TRÈS AVANCÉES EN COMMUNICATIONS SOCIALES. » A l'intérieur, une partie de corridor. Une porte fermée. Eclairage discret. Dans les moments de silence, on entend une espèce de bourdonnement lointain. A l'occasion, des lueurs bleues, rouges, vertes (etc) clignotent et l'on entend une voix féminine, neutre, impersonnelle, qui lit des messages. Sur la porte, une plaque : « Fonctions retardatrices ». Au mur, deux flèches, en sens inverse l'une de l'autre, portant mention : « Activités prévisionnelles » et « Normativité structurelle ». Félix, en bleu de travail, manie son balai avec ardeur. La voix chante. Félix l'accompagne sans prononcer les paroles. Le transistor est sur le sol, devant la porte.

VOIX — Quand nous serons heureux

Au soleil du silence

Nous fermerons les yeux

Au pays d'espérance

Quand nous serons heureux

Nous fermerons les yeux

Au soleil du silence

Au pays d'espérance

MESSAGE, *clignotements verts* — Attention. Comité des jeux d'espérance. Réunion immédiate. Aile B-5, corridor N-18, salle 0-24.

FÉLIX, *sort un carton de sa poche et un petit crayon dont il mouille la mine* — B-5, N-18, 0-24. Ça va bien. (*se penchant vers le transistor et le prenant dans sa main*) Vous n'êtes plus là ?

RICHARD, *dans son dos* — Mais oui, je suis là.

FÉLIX, *sursautant* — Ah, monsieur Richard !

Il met le transistor dans sa poche.

RICHARD — Tut, tut, tut, qu'est-ce que vous cachez ?

FÉLIX — Un transistor.

RICHARD — Ah... bien, très bien. Comme ça, en dépoussiérant, vous vous adonnez au b-a-ba de l'informatique ?

FÉLIX — Ben... j'sais pas...

RICHARD — Vous saurez, Félix, vous saurez, tout le monde finira par savoir. (*il se rembrunit*) Mais d'abord il faut bien exécuter vos tâches. Optimalement. Avec élasticité.

FÉLIX — Oui monsieur (*il fait un court numéro d'équilibriste avec son balai qui finit par tomber sur la tête de M. Richard*) Les élastiques sont un peu raides, mais avec de la pratique...

RICHARD, *se brossant avec la main* — Moui... N'oubliez pas d'épousseter et de balayer les « Fonctions retardatrices ». Ménage complet. Je dis bien complet. Exhaustif.

Il va pour s'éloigner.

FÉLIX — Oui Monsieur.

MESSAGE, *clignotements bleus* — Attention. Forum prévisionnel. Réunion immédiate. Aile B-7, corridor I-12, salle 0-60.

FÉLIX, *sort son carton et son crayon dont il mouille la mine* — B-7, I-12, 0-60. (*sourit largement*) Oh... j'avais l'avoir.

RICHARD — Vous m'avez parlé ?

FÉLIX — Non. C'est mon bingo (*montrant son carton*), vous voulez le voir ?

RICHARD, *rembruni* — Au travail, Félix, au travail. Et moins d'incohérence. Vous êtes à l'IRTACS, ne l'oubliez pas. (*confidentiel*) La machine . . . elle nous voit, elle nous entend. Rien ne lui échappe. (*désignant sur sa veste un écusson stylisé, il murmure le slogan : « Nuit et jour l'IRTACS veille. »*) Moi, par exemple, quand je suis arrivé ici . . . je n'avais pas le cœur à l'ouvrage, non . . . mais on m'a reconditionné, j'ai réussi les tests, vous voyez, aujourd'hui je suis chef de section, c'est pas si mal . . . enfin . . . c'est mieux que rien . . . (*se reprenant*) Mais chut . . . Au travail. Vite.

Il va pour s'éloigner.

FÉLIX, *sortant la police d'assurance de sa poche et la feuilletant* — Monsieur Richard . . .

RICHARD, *impatience et apeuré* — Quoi encore ? On va finir par nous signaler au grand patron. De grâce, Félix . . .

FÉLIX — Qu'est-ce que c'est une . . . (*il consulte la police*) une sept/ti/cé/mie ? Y a des mots là-dedans qui me mettent la mâchoire de travers.

RICHARD, *se grattant l'occiput* — Septicémie . . . (*ennuyé*) En tout cas, ça n'a rien à voir avec l'IRTACS. (*très patron*) Allons, balayez, mon ami, balayez.

Il s'éloigne.

FÉLIX, *lisant sa police* — « La personne assurée pourra, sans que cela modifie ce Bénéfice, faire des voyages ou envolées en qualité de passager dans tout avion ou autre appareil de navigation ou de sus/tentation aériennes » . . .

Il remet la police dans sa poche, ouvre la porte, enfourche son balai et, imitant un bruit d'avion, s'envole dans la salle des « fonctions retardatrices » . . .

SCÈNE SIXIÈME

CHEZ FÉLIX, dans la cuisine. Le soir, après souper. Marguerite fait son repassage. Félix, à la table, est absorbé devant un étalage de feuillets couverts de chiffres, de dessins, d'esquisses informés. Il a l'air de bien s'amuser. Il marmonne entre ses dents, compte sur ses doigts, sifflote un passage de la chanson-thème etc.

MARGUERITE — Qu'est-ce que tu mijotes ?

FÉLIX — Je me prépare une surprise.

MARGUERITE, *elle soupire* — Tu vas encore faire l'enfant.

FÉLIX — J'vois ça d'ici . . .

Il étouffe de rire.

MARGUERITE, *lui tend un chiffon* — Tiens, mouille mon linge, veux-tu ?

FÉLIX, *allant à l'évier* — Si ça marche, les problèmes d'argent vont être réglés pour de bon. Tu pourras te faire soigner comme du monde, Ange-Aimée . . .

Il aperçoit Marguerite penchée sur les feuillets. Il a l'air indécis.

MARGUERITE, *prenant le chiffon* — Merci. J'comprends rien à tes barbouillages.

Elle continue à repasser.

FÉLIX, *il ramasse ses papiers, se frotte les mains* — Ça va faire tout un choc.

MARGUERITE — Tu me fais peur, Félix, avec tes inventions.

FÉLIX, *tirant une chaise* — Viens te reposer Marguerite, j'veis finir ton repassage.

MARGUERITE — Surtout pas. La dernière fois, tu as failli tout brûler.

FÉLIX, *se penchant vers Marguerite, lui souffle dans l'oreille quelques paroles qu'on n'entend pas.*

MARGUERITE, *impatiente* — Tu ne vois donc pas que tu me déranges ?

FÉLIX, *même jeu.*

MARGUERITE, *s'arrête de repasser* — Non, Félix, non. C'est fini, ça. Va te coucher.

Elle se remet à repasser.

FÉLIX — Tu ne trouves pas que tu as assez travaillé ?

MARGUERITE, *elle pose sa main sur la main de Félix* — J'achève. (*amère*) Si on était dans une autre vie... (*sa main retire la main de Félix*) Va, va te coucher. Il est tard.

Elle pousse Félix à l'épaule.

FÉLIX — Si je t'aidais, tu finirais plus vite.

MARGUERITE — Va te coucher !

FÉLIX, *avec un sourire penaud* — Quand tu seras veuve, je viendrai flirter avec toi.

Il sort.

SCÈNE SEPTIÈME

A L'IRTACS. Un bout de corridor. Une porte portant une plaque : « 0-51, futurologie ». Arrive Félix, en vêtements de travail, portant balai et autres instruments de ménage. Il regarde autour de lui, s'approche de la porte, y colle l'oreille, l'ouvre avec précaution, entre, et verrouille...

Félix enfile des gants de caoutchouc. Il sort de sa poche des feuillets froissés dont parfois il lit les passages à haute voix. « Le pôle négatif et le pôle positif étant réunis... » Il va vers la gauche, tire un fil qui se termine par une espèce de pince, il va vers la droite, même jeu. « Les attaches doivent être solides, si l'on veut obtenir un courant continu... » Il réunit les deux pinces. Avec précaution, il touche. « Un voltage suffisant... » Il se tourne vers un tableau de boutons et manettes. Il cherche. Contact. On entend un léger bourdonnement. Félix s'approche à nouveau des pinces. « Dans les cas d'électrocution... le corps humain étant un bon conducteur... » Il détache les pinces, en colle une à sa tempe, laisse tomber ses feuillets,

approche l'autre pince de son autre tempe. Bruits de pas dans le corridor. On essaie d'ouvrir la porte. Félix réunit à nouveau les pinces, ramasse ses feuillets. Il sort précipitamment une cigarette, hésite, sourit d'un air entendu. Il colle la cigarette aux pinces. Grésillement. Félix aspire, la cigarette s'allume. On frappe à la porte. Voix de Richard : « Qui est là ? Ouvrez, je vous prie. » D'une allure dégagée, Félix déverrouille, cache tant bien que mal sa cigarette, ouvre la porte.

RICHARD — Félix ! Que faisiez-vous là ? Pourquoi vous être enfermé ?

FÉLIX, *mine de rien, il écrase la cigarette sous son soulier* — Je faisais un peu de ménage, Monsieur Richard. J'ai pas tout à fait fini.

RICHARD, *écartant Félix* — Vous finirez plus tard. Je dois vérifier les contacts futuribles. La rétroaction se fait mal. Travail délicat. Avant tout, du doigté. Tenez, pendant que vous y êtes, il faudrait dépoussiérer les critères minimax. Et tâchez de les trouver avant ce soir.

FÉLIX — Mais Monsieur Richard . . .

RICHARD — Allez, allez. Exécution.

Il entre et ferme la porte à clef.

FÉLIX — Aie, aie. (*à son balai*) Ben mon vieux, j'en connais un qui va perdre ses poils avant toi.

A ce moment, on entend, derrière la porte, un concert de crépitements, de miaulements, de cris, de détonations, etc.

FÉLIX, *l'oeil collé au trou de la serrure* — C'est encore plus beau que j'pensais. (*il rit*) Il me semble qu'il y a un petit quelque chose qui manque.

Forte détonation. Félix se recule rapidement. On verra qu'il a un oeil au beurre noir. Il sort de sa poche une liasse de feuillets. Avec un bruit sourd, la porte s'ouvre toute grande. Dans la pièce, c'est le silence total et la pleine obscurité. Puis Monsieur Richard apparaît, fort mal en point, à moitié dévêtu.

RICHARD, *d'une voix faible et plaintive* — Alerte au service de cohérence. Aile B-2, corridor G-40, salle 0-51.

FÉLIX, *fouillant ses feuillets dans sa poche et sortant son carton ainsi que son crayon dont il mouille la mine* — Comment vous dites ça ?

RICHARD, *sur le point de tomber* — B-2, G-40, 0-51.

FÉLIX, *notant, puis vérifiant* — B-2, G-40, 0-51. Bingo ! Je l'ai ! Bingo !

Félix danse une espèce de sarabande tandis que Monsieur Richard, appuyé au chambranle, glisse doucement vers le plancher.

SCÈNE HUITIÈME

A L'IRTACS. Bureau de l'aumônier. Tout dans la pièce est propre, lisse, métallique. Derrière le bureau, un homme d'une cinquantaine d'années, l'allure d'un fonctionnaire, vêtu de noir, portant chemise blanche et cravate noire. Malgré son air sévère, il semble intrigué par l'arrivée de Félix. Sur le bureau, rien sauf un petit poste de radio qui diffuse une douce musique d'orgue. Eclairage tamisé. Aux murs, rien. Une fenêtre jaune au fond, dont le haut est en forme d'ogive et portant une croix sombre en son milieu. Félix entre.

FÉLIX — Bonjour Monsieur l'aumônier. Belle journée hein ? (*il regarde autour de lui*) Vous êtes content du ménage ?

AUMÔNIER, *sourire un peu pincé* — Asseyez-vous mon ami. (*Félix s'assoit du bout des fesses*) Par quel processus venez-vous me voir ?

FÉLIX — C'est monsieur Richard qui m'envoie.

AUMÔNIER, *ouvrant un tiroir* — Quel est son matricule ?

FÉLIX — Euh... j'sais pas.

AUMÔNIER — Bon. Et le vôtre ?

FÉLIX — Euh... j'sais qu'il y a trois zéros et deux uns, mais...

AUMÔNIER, *déposant sur le bureau une petite boîte-classeur en métal, il ouvre et cherche dans les fiches* — 3... 0... 2... 1...

FÉLIX — Mais j'ai jamais su où placer les uns et les zéros.

AUMÔNIER, *refermant la boîte d'un coup sec* — Ah.

Silence. Félix se cale au fond de son siège.

FÉLIX, désignant le poste de radio — *Moi aussi j'en ai un.*

AUMÔNIER, (froid) — *Ah.*

FÉLIX, sortant son transistor et le déposant sur le bureau — *Il ne joue pas de la belle musique comme le vôtre. (se penchant vers l'aumônier) Mais il dit des choses . . . et il les chante. C'est une femme . . .*

AUMÔNIER, glacial — *Si c'est pour une histoire de femme que vous êtes venu . . .*

FÉLIX — *Non, c'est Monsieur Richard . . .*

AUMÔNIER — *Ici, à l'IRTACS, mon rôle est de veiller sur ce qui relève du métafonctionnel. Le reste . . . (son visage s'assombrit) Le reste n'existe pas. (se reprenant) Soyons cohérents. Alors, de quoi s'agit-il ?*

A ce moment, la voix se met à chanter.

FÉLIX, tout bas, l'air entendu — *C'est elle.*

VOIX — *Quand nous serons heureux*

Nos vingt ans où vont-ils

Nous fermerons les yeux

Gris et blancs sont nos cils

Quand nous serons heureux

Nous fermerons les yeux

Nos vingt ans où vont-ils

Gris et blancs sont nos cils

Félix ferme les yeux. Parfois, il reprend, en chantant tout bas, un ou deux vers. L'aumônier regarde alternativement Félix et le transistor dont il n'entend manifestement rien.

FÉLIX, tout bas — *Vous ne pourriez pas baisser un peu votre radio?*

AUMÔNIER — *Mais.*

FÉLIX — *Chut . . .*

La voix chante toujours. Félix est comme ailleurs. L'aumônier semble désespéré. Il tousse. Aucune réaction chez Félix. Pour se donner une contenance, il ouvre la boîte, en sort quelques fiches qu'il fait mine d'examiner, jetant de temps à autre un regard furtif vers Félix. La voix se tait dans un murmure.

(Il ouvre les yeux. Il a l'air songeur)

AUMÔNIER — Vous sentez-vous malade ?

FÉLIX — Moi ? Non. C'est elle qui se sent mal.

AUMÔNIER — De qui parlez-vous ?

FÉLIX — Ben, d'elle. (*il fredonne*) Nos vingt ans où vont-ils

Gris et blancs sont nos cils

AUMÔNIER, *jouant nerveusement avec ses fiches* — Vous devriez voir le psychiatre.

FÉLIX, *sourire triste* — Peut-être que si Marguerite chantait... (*tirant une fiche à lui, l'examinant. Son visage s'éclaire*) Vous aussi vous jouez au bingo ?

AUMÔNIER, *très embarrassé, comme s'il était pris en faute, il fait signe que oui. Il regarde ses fiches éparpillées sur le bureau* — Ici, ce n'est pas gai. Il ne vient jamais personne. Parfois je laisse la porte entr'ouverte — même si c'est contre le règlement — j'écoute les messages...

FÉLIX — C'est comme moi !

AUMÔNIER, *timide* — Vraiment ?

FÉLIX, *il opine de la tête, avec vigueur.*

Silence. L'aumônier a soudain l'air très las, désespéré.

AUMÔNIER, *rangeant ses fiches dans la boîte* — Je ne pensais pas finir ainsi.

FÉLIX, *sortant son carton* — Regardez. Je viens de gagner.

AUMÔNIER, *prenant le carton et mettant ses lunettes. Après examen, avec une moue d'admiration* — Bien joué, très bien.

Il remet le carton à Félix, il sourit.

FÉLIX, *se levant* — Bon, j'veais retourner travailler. Monsieur Richard...

AUMÔNIER — Restez encore un peu, ça me fait du bien...

FÉLIX, *tout souriant, sans se rasseoir* — Vous devriez ouvrir la fenêtre, vous auriez du soleil.

AUMÔNIER — Mais il pleut.

FÉLIX — Ça fait rien. Tôt ou tard, il y aura du soleil. (*Il va ouvrir la fenêtre*) Mettez des choses aux murs. De la couleur. Tenez...

AUMÔNIER — Mais le règlement...

Félix sort de sa poche des ballons à gonfler, multicolores. Il en gonfle un qu'il frotte et applique au mur. Puis il en gonfle d'autres qu'il lance en l'air, par la fenêtre. L'aumônier se met de la partie. Tous deux s'amuse comme

des enfants. Au passage, Félix manipule les boutons du poste de radio. Musique à gogo. Plein volume. La porte s'ouvre, monsieur Richard apparaît sur le seuil. Il porte un bras en écharpe et deux ou trois pansements au visage. Il regarde, bouche bée, les deux compères. Un ballon éclate et le fait sursauter pendant que Félix et l'aumônier rient à gorge déployée.

SCÈNE NEUVIÈME

CHEZ FÉLIX, dans la cuisine. On termine une lessive. Bruit de la lessiveuse. Marguerite essore le linge que Félix, aidé par Ange-Aimée, étend sur les ficelles. Marguerite semble souffrante. Félix se livre avec les pièces de vêtements à toutes sortes de facettes qui font rire la petite et qui agacent sa femme.

FÉLIX, serrant entre les dents une rangée d'épingles à linge. Tient dans ses bras Ange-Aimée qui étend une pièce de vêtement sur une ficelle — Meu . . . meu . . .

Rire d'Ange-Aimée.

MARGUERITE — Qu'est-ce que c'est ?

FÉLIX, *une moitié de la bouche libérée* — On achève ?

MARGUERITE — Il faut tout finir avant demain.

FÉLIX, *Ange-Aimée assise sur son épaule* — Bou-hou, c'est moi le monstre à deux têtes. Gnanr-rrr.

MARGUERITE — Tiens (*elle lui tend un paquet de vêtements*) Dépêche-toi, je suis fatiguée.

FÉLIX, *pose Ange-Aimée par terre* — Ça va r'voler. Tout le monde sur pont. A l'abordage.

Ange-Aimée monte sur une chaise. Elle et Félix se lancent des mouchoirs humides, roulés en boules. Tous deux se dissimulent tant bien que mal derrière les vêtements étendus sur les ficelles. Rires.

MARGUERITE, *elle regarde la scène comme si elle était écoeurée de la vie* — Tu me déranges, Félix, tu me retardes, tu m'énerves.

Tiens, emmène Ange-Aimée, il est tard. (*Elle embrasse la petite qui donne la main à son père*) Bonne nuit.

Félix et Ange-Aimée sortent. Marguerite prend dans l'armoire une boîte de poudre blanche dont elle verse avec précaution une partie dans la lessiveuse. Félix revient.

FÉLIX, *prenant la boîte* — A quoi ça sert ?

Il s'apprête à l'ouvrir.

MARGUERITE — Laisse ça là. C'est du poison vif. Il ne faut surtout pas s'en mettre sur les mains.

FÉLIX — Ça brûle la peau ?

MARGUERITE, *rangeant la boîte* — Mais non. Tu devrais aller te coucher toi aussi.

FÉLIX — Autrement dit, faut pas en avaler . . .

Il prend un air songeur.

MARGUERITE, *butant contre Félix* — Tu es toujours dans mon chemin. Fais-moi plaisir, Félix, va te coucher.

FÉLIX, *toujours songeur* — Si j'avalais de ce poison-là . . .

MARGUERITE, *sèche* — Je serais veuve.

FÉLIX, *souriant à lui-même* — Hé ben !

SCÈNE DIXIÈME

A L'IRTACS. Un coin de la cantine. Une table, deux chaises. Voix, bruits appropriés. Félix est attablé devant un sandwich. Verre d'eau, tasse de café. Le tout dans un plateau. Le transistor est sur la table, près de Félix.

FÉLIX, *il agite au-dessus de sa main une espèce de salière pleine d'une poudre blanche* — Si Marguerite me voyait . . . du poison vif . . . on va voir. (*il goûte avec le bout du doigt*) Miam, miam, pas trop salé, pas trop sucré. C'est bon.

RICHARD, *arrivant avec son plateau* — Qu'est-ce qui est bon, Félix ?

FÉLIX, *tenant toujours la poudre dans sa main* — Euh . . . rien . . . (*désignant son plateau*) tout ça . . .

RICHARD, *soupçonneux* — Félix, vous me cachez quelque chose, ce n'est pas gentil. Et je suis toujours votre chef, même à l'heure du repas, ne l'oubliez pas. (*sourire triste*) Enfin, je dis ça comme ça . . . Oublions pour le moment que nous sommes . . . (*il baisse la voix*) vous savez où . . . Il y a des jours où je voudrais tout quitter, mais . . . de toute manière je serai seul. Tandis qu'ici, au moins, (*gêné*) n'est-ce pas, nous sommes deux. Vous avez toujours votre radio avec vous?

Geste de la main en direction du transistor.

FÉLIX, *comme protégeant son radio* — Il ne marche pas. Je l'emporte au cas qu'elle chanterait.

RICHARD, *il demeure bouche ouverte.*

Félix met de la poudre dans son café, son verre d'eau, son sandwich.

RICHARD, *intrigué* — C'est un médicament ?

FÉLIX — Ben . . .

RICHARD, *horriifié* — Ce n'est pas de la drogue ?

FÉLIX — Ben . . .

RICHARD, *solennel* — Félix, je vous somme de me dire la vérité. L'IRTACS ne tolère pas . . . (*il change soudain d'attitude*) J'ai connu quelqu'un qui se droguait. Il y a longtemps de cela. J'étais jeune. J'aurais pu, j'aurais dû . . . J'ai eu peur, j'ai toujours peur . . . Je l'ai laissée partir. Je ne vous blâme pas, Félix. Si vous saviez comme je regrette.

FÉLIX, *souriant, attendri* — Voyons, monsieur Richard, faut pas . . .

RICHARD, *d'un geste décidé, il tend la main vers la poudre* — Donnez-moi ça. Je veux goûter moi aussi. Et au diable (*il baisse la voix*) . . . L'IRTACS . . .

FÉLIX — Mais, Monsieur Richard . . .

RICHARD — Vous ne voulez pas partager avec moi ? (*Félix, avec un air de résignation, lui tend la poudre*) Merci Félix, vous êtes un ami. (*avec un clin d'oeil à Félix jouant au connaisseur*) Nous allons savoir. Expertise. (*il goûte un peu de poudre avec son doigt*) Etrange.

Pendant ce temps, Félix a commencé à boire et à manger.

FÉLIX — Vous aimez ça ?

RICHARD, *d'un air complice* — J'ai compris. C'est un de ces produits insipides qui relèvent la saveur, n'est-ce pas ?

FÉLIX — Si vous voulez.

RICHARD — Vous permettez ? (*il saupoudre son sandwich et son café. Il mange*) Pas mal. Oui, j'aurais dû la retenir plutôt que de m'enfermer avec des machines — je ne parle pas pour vous, Félix — j'aurais dû m'écouter, la prendre comme elle était. Vous le croyez, vous aussi, Félix ? (*celui-ci opine de la tête*)

Richard prend une gorgée de café et s'étouffe.

FÉLIX, *les yeux au ciel* — Ça y est, ça commence.

RICHARD, *suffoquant* — Un peu d'eau... vite... (*il prend une gorgée d'eau et se met à produire une espèce de râlement. Il repousse sa chaise, comme s'il cherchait à se lever de table*) Félix, je brûle, je suis empoisonné.

FÉLIX — Chanceux. (*se levant*) C'est pas à moi que ça arriverait, ces choses-là.

RICHARD, *glissant sous la table* — Sauvez-moi, Félix, ... Je ne veux pas... pas ici...

FÉLIX, *se levant* — J'arrive (*tout en contournant la table, il ajoute une bonne portion de poudre à son verre d'eau dont il prend une généreuse gorgée*) C'est drôlement bon. (*se penchant sous la table*)

M. Richard ? Hou-hou, m'entendez-vous ?

SCÈNE ONZIÈME

A L'IRTACS, dans le bureau du psychiatre. Ce bureau ressemble à celui de l'aumônier, sauf qu'il n'y a pas de fenêtré. Ameublement de circonstance. Le psychiatre est d'âge moyen, porte des lunettes, a une allure assez sévère. Eclairage tamisé. Teintes sombres.

Au début, le psychiatre, debout, parle en tournant le dos à Félix. Il tient à la main un volumineux dossier.

PSYCHIATRE — ... compte tenu du rapport que m'a remis la haute direction de l'IRTACS, il faudrait partir de cette conclusion : en somme, Monsieur l'Heureux, vous n'êtes pas l'heureux monsieur que vous croyez être.

Il attend un moment, comme pour mesurer l'effet de ses paroles. Un bruit curieux vient du divan. Le psychiatre se retourne. Allongé sur le divan, Félix ronfle doucement, plongé dans la plus inaltérable béatitude.

PSYCHIATRE, *l'air ennuyé, s'approche du divan* — Hé ! . . . Hé !
 FÉLIX, *ouvre un oeil, puis l'autre* — Hein ? (*il s'étire avec volupté*)
 C'est confortable, ce lit-là.

Il fait mine de se lever.

PSYCHIATRE, *sévère* — Je vous en prie, restez allongé.

FÉLIX — Je vais me rendormir.

PSYCHIATRE — Mais non.

Il consulte son dossier.

FÉLIX, *il s'installe confortablement et ferme les yeux* — On est bien chez vous, docteur (*il baille*).

PSYCHIATRE, *consultant toujours son dossier* — Si j'en crois votre dossier, vous êtes parvenu à un fort degré de frustration. Vous cherchez à vous évader dans l'insolite . . . tiens . . . tiens . . . (*il jette un regard sur Félix qui est sur le point de se rendormir*) . . . et à vous évader dans le sommeil . . . (*il le secoue*) Allons, allons, un peu de courage, je vous prie.

FÉLIX, *il va pour se lever* — Je faisais un petit somme avant d'aller balayer.

PSYCHIATRE — Restez donc allongé.

FÉLIX — Ben, je dors-tu ou je dors-tu pas ?

PSYCHIATRE — Allongez-vous et ne dormez pas. (*dossier en main*) Voyons, un petit interrogatoire médical serait de mise. Après, nous passerons aux choses sérieuses.

FÉLIX, *mains sous la tête, genoux croisés* — Parlez plus fort, ça va me tenir réveillé.

PSYCHIATRE, *sortant un stylo* — Bon. Avez-vous déjà fait une de ces maladies. Vous répondez simplement oui ou non, rien d'autre. D'accord ? Je commence.

FÉLIX, *dans un baillement* — Oui.

PSYCHIATRE — Ne répondez pas avant la question. Soyez cohérent. Rougeole.

FÉLIX — Oui.

PSYCHIATRE — Rubéole.

FÉLIX — Oui.

PSYCHIATRE — Variole.

FÉLIX — Oui.

PSYCHIATRE — Oreillons.

FÉLIX — Oui.

PSYCHIATRE, *notant* — Décidément . . . Pneumonie.

FÉLIX — Oui.

PSYCHIATRE, *lui jetant un regard courroucé* — Tuberculose.

FÉLIX — Euh . . . Oui.

PSYCHIATRE, *soupir* — Scarlatine.

FÉLIX — Moui.

PSYCHIATRE, *rageur* — Diabète.

FÉLIX — Ouiiiii.

PSYCHIATRE, *étranglé* — Tétanos, polyomyélite.

FÉLIX — Oui et oui.

PSYCHIATRE, *stylo pointé vers le plafond* — Vous vous moquez...

FÉLIX — Vous avez oublié la picotte volante.

PSYCHIATRE, *décontenancé* — La picotte volante ? . . . Oui, bien sûr . . . (*il essuie ses lunettes*) Bon. Maintenant, il va falloir aller au fond des choses.

Il s'assoit au chevet de Félix.

FÉLIX — Etes-vous couché, vous aussi ? (*malicieux*) Si le patron vous voyait !

PSYCHIATRE — Ne vous occupez pas de moi. (*nerveux*) Détendez-vous, ne pensez plus à rien.

FÉLIX — Ça y est, je vais encore m'endormir.

PSYCHIATRE — Parlez-moi.

FÉLIX — Hein ?

PSYCHIATRE, *impatient* — Dites-moi quelque chose, n'importe quoi.

FÉLIX — Vous êtes comme l'aumônier ? Vous vous ennuyez tout seul dans votre bureau ?

PSYCHIATRE, *fâché* — Mais non ! C'est de vous qu'il s'agit. Parlez-moi de vous.

FÉLIX — Ça fait drôle de vous entendre sans vous voir. C'est comme mon transistor (*il le sort de sa poche*) Vous devez comprendre ces choses-là, docteur ?

PSYCHIATRE, *résigné* — J'écoute.

FÉLIX, *approche le transistor de son oreille* — Je sens qu'elle va chanter bientôt.

Court silence.

PSYCHIATRE — Vous disiez donc ?

FÉLIX — Faites pas de bruit.

Le psychiatre toussote et s'agite dans son fauteuil.

VOIX — Quand nous serons heureux

Transis de mort sans voix
 Nous fermerons les yeux
 Nos larmes n'ont plus froid
 Quand nous serons heureux
 Nous fermerons les yeux
 Transis de mort sans voix
 Nos larmes n'ont plus froid

Félix s'est assis sur le divan, chantonnant tout bas, sans prononcer les paroles. Le psychiatre est penché vers Félix, il a l'air professionnellement intéressé.

PSYCHIATRE — Vous entendez des voix ?

Félix continue son jeu, sans répondre au psychiatre.

PSYCHIATRE — Allongez-vous. Racontez-moi ça.

FÉLIX, *se tournant vers le psychiatre* — Vous n'avez rien entendu ?

PSYCHIATRE, *sourire jaune* — Pas tellement bien . . .

FÉLIX, *avec une lueur d'espoir* — Mais un peu, quand même ?

PSYCHIATRE — A vrai dire . . . presque pas.

FÉLIX — Un petit bout ?

PSYCHIATRE — Euh . . . tout petit.

FÉLIX — Ouais. Autrement dit . . .

PSYCHIATRE, *confus* — Pas du tout.

FÉLIX, *déçu* — C'est curieux. Je pensais qu'un docteur comme vous ça comprenait ces choses-là.

PSYCHIATRE — Quel genre de choses ?

FÉLIX, *se levant* — C'est triste, mais c'est beau. C'est comme quand on pleure parce qu'on est heureux malgré les malheurs.

PSYCHIATRE, *essayant de se ressaisir. Doctoral* — Ecoutez, vous êtes ici en consultation, conformément aux volontés de la haute direction de l'IRTACS. (*silence*) Vous vivez, c'est-à-dire que vous ne vivez pas, ou plutôt que vous vivez mal, enfin, vous vivez . . . ouais, vous vivez dans le malentendu, dans le malentendu, dans la division du Sujet et du Moi, (*haussant le ton*) vous êtes un cas classique, un cas banal, un cas courant d'Ichspaltung, (*plus fort*) vous n'êtes plus celui que vous êtes (*encore plus fort*) vous êtes un autre, et cet autre . . .

FÉLIX, *s'approchant, regardant le bloc-note, vierge, que le psychiatre tient à la main. Sur le ton de la confiance* — Vous jouez pas au bingo comme l'aumônier ?

Silence. Le psychiatre contemple son bloc-note, stupide-ment.

PSYCHIATRE, *sans intonation* — Vous êtes une métaphore... une implantation dans une même chaîne signifiante d'un autre signifiant par quoi celui qu'il supplante tombe au rang de signifié :... et comme signifiant... signifié... heu...

FÉLIX, *doucement* — Vous avez l'air fatigué. (*regardant autour de lui*) Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas de fenêtre dans votre bureau ?

PSYCHIATRE, *revenant à lui* — Excusez-moi. Je fais de dures journées. Tous ces gens qui viennent et qui ont des problèmes de machines... non, ça n'est plus possible... (*se reprenant*) Oublions tout ça.

FÉLIX, *compatissant* — Vous m'avez pas l'air très heureux. Vous devez manquer d'air et de soleil. Avec une fenêtre, ça irait mieux.

PSYCHIATRE, *comme perdu* — Une fenêtre ? Quelle fenêtre ?

FÉLIX, *sourire compréhensif* — Je veux dire : s'il y avait une fenêtre dans votre bureau. Vous entendriez les bruits de la rue, vous verriez le temps qu'il fait, ça serait gai, ça serait triste, et puis ça serait encore gai...

PSYCHIATRE, *d'un ton las* — Allongez-vous sur le divan, je vous en prie. (*désignant le transistor*) Et faites disparaître cet instrument.

FÉLIX, *étonné* — Vous aimez pas la chanson ?

PSYCHIATRE, *très las* — Quelle chanson ?

FÉLIX — Ben, la chanson qu'elle chante comme ça des fois (*fre-donnant*) Quand nous serons heureux...

PSYCHIATRE — Quand nous serons heureux ? (*déprimé*) Je n'ai rien entendu.

FÉLIX, *avec un sourire compréhensif* — Vous n'êtes pas le seul dans votre cas.

PSYCHIATRE, *faiblement* — C'est de votre cas qu'il s'agit.

FÉLIX — A part ça, elle a la même voix que Marguerite. Des fois, j'sais plus si c'est elle ou Marguerite... surtout quand je ferme les yeux comme elle dit.

PSYCHIATRE, *hors jeu* — Elle ? Marguerite ?

FÉLIX — C'est pas la même, parce que Marguerite, c'est ma femme, et puis elle, ben c'est elle (*il rit*) Vous comprenez ?

PSYCHIATRE, *décomposé* — Je crois que nous devrions poursuivre cet entretien plus tard.

FÉLIX — Oui, docteur. Faut pas vous en faire comme ça. Vous devriez vous allonger sur le divan.

PSYCHIATRE, *se lève péniblement, aidé de Félix* — J'ai dû me surmener ces derniers temps.

FÉLIX — Détendez-vous, ne dites rien. (*tapotant son transistor*) Peut-être que si elle chantait encore . . . (*fredonnant*) Nous fermerons les yeux . . .

PSYCHIATRE — De grâce, laissez-moi tranquille.

FÉLIX, *tout souriant* — Oui, docteur. Quand est-ce que je reviens ?

PSYCHIATRE, *péniblement* — Ne revenez plus. Emportez votre radio.

FÉLIX, *il éteint toutes les lumières. Dans le noir* — Faites de beaux rêves.

SCÈNE DOUZIÈME

Un passage à niveau. La nuit. Une grosse voiture luxueuse vient s'arrêter sur les rails. Dans la voiture, Félix et Richard. Félix est au volant. Il essaie de remettre la voiture en marche.

RICHARD — Qu'est-ce qui arrive ?

FÉLIX — Je pense que la voiture du grand patron s'est arrêtée.

RICHARD — Au beau milieu des rails ! Un train peut arriver à tout moment.

FÉLIX — Il en passe un tous les cinq minutes.

RICHARD — Faites quelque chose, Félix, nous ne pouvons pas rester ici.

FÉLIX — Pas si fort, on n'entendra pas le train arriver.

RICHARD — Mais dépêchez-vous.

FÉLIX — Il me semble que le moteur tousse mieux. On dirait que ça se dégage. Ecoutez. (*Richard écoute le moteur*) (*Félix éteint le moteur*) On va le laisser refroidir.

Richard veut s'emparer du volant. Félix le repousse.

Vous n'avez pas le droit, monsieur Richard, vous n'avez pas votre carte de compétence.

Sifflet du train.

RICHARD — Le voilà ! Félix, un train !

FÉLIX — Il est à l'heure.

Le bruit du sifflet gagne en intensité, de même que la lueur du phare de la locomotive.

RICHARD — Mais si nous restons ici, nous allons . . . y rester !

FÉLIX — Vous voyez, le moteur renifle, il y a du progrès. Vous n'êtes pas obligé de rester dans l'auto, Monsieur Richard, vous n'êtes pas le capitaine, vous. Vite, sauvez-vous.

Richard se sauve.

(Aux oiseaux) Youpi ! boum boum et BOUM.

On entend Richard hurler « Félix ! » C'est l'impact. Black out. Silence total.

Retour à la lumière normale. Félix, frais comme une rose. Richard apparaît, tremblant, le visage couvert de suie.

FÉLIX, *souriant* — On dirait que le train a fait un crochet de votre côté. *(soupir)* Pauvre Marguerite, elle n'a pas de chance.

SCÈNE TREIZIÈME

CHEZ FÉLIX. Le matin. Dans la chambre. Marguerite est au lit, fort mal en point. Félix, en vêtement de travail, est assis au bord du lit. Ange-Aimée, prête pour l'école, paraît sur le seuil de la porte. Elle s'approche.

MARGUERITE, *se soulevant avec peine et embrassant la petite* — Bonjour mon Ange.

FÉLIX, *embrassant la petite* — Bonjour mon Aimée.

ANGE-AIMÉE, *elle regarde sa mère avec insistance.*

MARGUERITE, *un court moment, elle a l'air perplexe, puis son visage s'éclaire* — Oui, oui, tout va être prêt pour ton mariage.

ANGE-AIMÉE, *elle sourit.*

FÉLIX — Elle va se marier ? Mes félicitations, mademoiselle. On va fêter ça !

ANGE-AIMÉE, *elle baisse les yeux.*

MARGUERITE — Voyons, Félix, c'est une mascarade d'enfants. Le petit voisin Michel va venir après la classe. Ils vont jouer à faire

un mariage, figure-toi. Mais ne t'excite pas, tout va être fini avant que tu reviennes. (*à Ange-Aimée*) Tu vas être en retard à l'école.

Ange-Aimée s'en va. Félix lui fait un clin d'oeil auquel elle répond par un clin d'oeil.

MARGUERITE — Félix, qu'est-ce qu'on va faire ? Le lavage de madame Leblanc n'est pas prêt.

FÉLIX — T'inquiète pas, on va se débrouiller. Tu vas te reposer. Je ferai le lavage ce soir. Du savon, il va y en avoir jusqu'au plafond !

MARGUERITE — Non, non, Félix . . .

FÉLIX — Chut. Essaie de dormir. Faut que j'aïlle travailler.

MARGUERITE — Si tu pouvais rester là, je dormirais tranquille.

FÉLIX, *lui fermant les yeux, il chante tout bas.*

Quand nous serons heureux

Nous n'aurons plus de corps

Nous fermerons les yeux

Pour embrasser plus fort

Quand nous serons heureux

Nous fermerons les yeux

Nous n'aurons plus de corps

Pour embrasser plus fort

MARGUERITE, *ouvrant les yeux* — Qu'est-ce que c'est ?

FÉLIX — Chut. Tâche de dormir.

Lui refermant les yeux, il continue.

FÉLIX — Quand nous serons heureux

Mon amour ma folie

Nous fermerons les yeux

Quelle âme est sans patrie

Quand nous serons heureux

Nous fermerons les yeux

Mon amour ma folie

Quelle âme est sans patrie

Félix se lève avec précaution et se retire sur la pointe des pieds, tenant difficilement son équilibre. Dans son dos, il entend la voix de Marguerite.

MARGUERITE — Tu sais Félix, c'est pas vrai que des fois j'voudrais être veuve.

FÉLIX, sans se retourner, étant d'ailleurs en équilibre instable. Souriant, il ferme les yeux — Ferme les yeux, Marguerite, tu vas voir comme c'est une belle journée qui s'annonce.

SCÈNE QUATORZIÈME

A L'IRTACS. La scène se passe dans deux pièces communicantes qui ont chacune la dimension des bureaux de l'aumônier et du psychiatre. Appelons ces deux pièces A et B. Sur la porte qui permet de passer de A en B, une plaque : « Terminus des incertitudes ». Cette porte s'ouvre et se ferme en coulissant.

La salle A est presque entièrement occupée par une grande table. Fauteuils, verres, carafes d'eau, blocs de papier, stylo, etc., tout ce qu'il faut pour une « conférence au sommet ». Devant chaque fauteuil, un téléphone, un cendrier, un cigare. Au fond, une large fenêtre qui donne sur les toits, des antennes de télévision, etc. Les murs sont d'un gris pâle sur lequel se détachent en noir des inscriptions disposées en frise : « Tout processus de l'esprit présume un futurum à partir de facta. » Et : « L'action humaine ne se formule pas en quia mais en ut. » On retrouve sur les deux murs qui se font face la moitié de l'affiche publicitaire : une oreille dans laquelle se trouve un oeil, avec le slogan : « Nuit et jour l'IRTACS veille. » Et disposée en frise : « Institut de recherches très avancées en communications sociales. » La salle B est sombre, sans fenêtre, avec des murs couverts d'un treillis de fils et de petites ampoules multicolores. Une vraie décoration de Noël... Sur un piédestal, la machine en chef. Elle est de taille réduite, en métal, de forme cubique, avec boutons, antenne miniature, écran, tout ce qu'il faut pour qu'elle ressemble à un poste récepteur de télévision. Devant la machine, un tabouret. Arrivent Félix et Richard. Ils sont dans le corridor, devant la porte qui donne accès à la salle A. Sur cette porte, une plaque : « Sommet entrée strictement interdite ». M. Richard frappe craintivement.

RICHARD, *sur le ton de la confiance* — C'est votre dernière chance, Félix, tâchez d'être raisonnable.

FÉLIX, *détendu* — Ne craignez rien, je vais vous faire honneur.

RICHARD, *après avoir frappé de nouveau* — Surtout, pas d'initiative. Ne faites que ce qu'on vous dira de faire. Scrupuleusement.

FÉLIX, *la main sur la poignée* — On va commencer par entrer.

RICHARD, *le retenant, apeuré* — Attendez, attendez qu'on réponde.

FÉLIX, *ouvrant la porte et passant la tête dans l'ouverture* — Y a quelqu'un ? (à Richard) Y a personne.

RICHARD — Qu'est-ce que le grand patron va dire ? Enfin... (il suit Félix à l'intérieur de la salle A et referme la porte avec des gestes de voleur)

Richard et Félix s'assoient, chacun en bout de table. Silence. Richard se ronge un ongle. Félix regarde autour de lui, vaguement amusé.

RICHARD — Félix...

FÉLIX — Hein ?

RICHARD — Ecoutez-moi bien...

FÉLIX — Qui c'est qui fait le ménage ici-dedans ? (il passe un doigt sur la table, l'examine) C'est pas bien propre.

RICHARD — Vous ne vous rendez pas compte de la situation... (bruits vagues venant de B. Richard sursaute) Mon Dieu ! (il déglutit) Vous allez passer une épreuve définitive, Félix, vous entendez ? Défi-ni-ti-ve. Et dangereuse avec ça, oui...

FÉLIX — C'est si dangereux que ça ?

RICHARD — Très dangereux. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Mais si vous réussissez, vous serez un membre de l'IRTACS à vie entière. Coyez-vous, Félix, les balayeurs de compétence comme vous sont de plus en plus rares. C'est un poste de confiance et de haute importance que vous occupez. (regard vers la porte de B) On ne s'est pas donné la peine... (tout bas) Enfin, Félix, faites-le pour moi. (tout haut) Cette épreuve est capitale, elle vous rendra cohérent.

FÉLIX — Dans cette épreuve comme vous dites, il y a quelle sorte de danger ? Un accident mortel ?

RICHARD — Mais l'essentiel n'est pas là...

FÉLIX — Dans ma police d'assurance, c'est écrit qu'en cas d'accident, il y a...

Il fouille dans ses poches, sort la police, feuillette.

RICHARD — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit . . .

FÉLIX — Tiens ! Je l'ai (*lisant avec application*) « Bénéfice de double indemnité en cas de mort accidentelle » . . . (*il tourne un feuillet*) « et que la dite mort a été occasionnée exclusivement par une cause extérieure, violente et accidentelle » . . . (*il répète*) accidentelle . . . vous voyez, j'avais raison . . .

RICHARD, *l'air ébahi et inquiet* — Mais . . .

FÉLIX — Ça va être vraiment dangereux ?

RICHARD, *même air* — Oui, mais . . .

FÉLIX, *se frottant les mains* — Parfait. (*il fredonne l'air de la chanson-thème*)

RICHARD — Tâchez de comprendre, Félix. Si vous avez un peu d'amitié pour moi . . .

HARRY HURRY, *sa voix vient de la salle B* — Richard !

Il prononce le nom à l'anglaise.

RICHARD — Oh ! le patron ! (*il se lève*) Restez ici et ne bougez pas.

Il pénètre en B.

FÉLIX, *se carrant dans son fauteuil, il lit à voix haute les inscriptions sur les murs. Il se verse à boire, et avale après s'être gargarisé. Il se lève. Un téléphone se met à sonner. Félix décroche au hasard, disant « allo ? » Ça sonne toujours. Félix, décroche ici et là, multipliant les « allo ? ». Peu à peu, il a les mains et les bras chargés de récepteurs, il s'embarrasse dans les fils. A ce moment la porte glisse et paraissent M. Richard et Harry Hurry.*

HARRY HURRY, *tombant des nues* — But . . . but . . . (*se tournant vers M. Richard*) What's the matter ?

RICHARD — Félix ! Oh non !

FÉLIX, *tout sourire* — C'était pas le bon numéro.

M. Richard s'emploie à dépêtrer Félix.

HARRY HURRY, *riant* — Félix, you are . . . euh . . . vous êtes . . . I like you (*il lui tend la main*) Harry Hurry (*Félix lui tend le récepteur*) (*riant de plus belle*) Funny, very funny !

Il administre une formidable claque dans le dos de Félix, mais c'est M. Richard, affairé à enlever un fil du cou de Félix, qui attrape le coup de battoir.

RICHARD — Mon Dieu !

FÉLIX — Merci, M. Richard.

HARRY HURRY — Sit down, Félix. Have a cigar.

FÉLIX, *prenant un cigare* — Monsieur Hurry Hurry . . .

HARRY HURRY — Harry.

FÉLIX, *allumant son cigare* — Monsieur Harry Harry . . .

HARRY HURRY — No. Harry Hurry. (*à Richard*) He doesn't know my name ?

Félix, en difficulté avec son cigare, bredouille le nom de manière inintelligible.

RICHARD, *s'essuyant le front* — Félix, monsieur, n'a pas l'habitude du langage fonctionnel. Ses fonctions ne lui permettent pas . . .

HARRY HURRY, *dur* — Yes, I know. Richard, vous expliquer à Félix pour quoi lui être icitte. Come on, quick !

RICHARD — Bien, monsieur. Mon cher Félix . . .

HARRY HURRY — Shut up. (*à Félix*) Vous écouter, hein ? Dear Félix (*il lui donne une petite tape sur l'épaule*), don't worry I want you to be happy here. (*à Richard, méprisant*) Let's go.

RICHARD — Bien, Monsieur. Mon cher Félix . . . (*Félix est entouré d'un nuage de fumée*) notre grand patron, Monsieur Harry Hurry désire que vous rencontriez la machine en chef. (*Félix tousse dans son nuage*) Depuis que vous êtes à l'IRTACS, votre conduite a été . . . comment dire ?

HARRY HURRY, *sec* — Unusual.

(Félix, manifestement, ne comprend pas.)

RICHARD, *pour Félix : Inhabituel. (Pour Harry Hurry :) Voilà !* C'est ça. Tous les efforts de la haute direction pour vous remettre dans le droit chemin . . .

HARRY HURRY, *pianotant d'impatience* — Get to the point.

RICHARD, *parlant très vite* — Bref, l'aumônier est parti, il nous a quittés pour Dieu sait où, le psychiatre est en clinique, et pour longtemps, si ça continue, tout le monde va y passer. Moi-même, mais je ne vous en-veux pas, cher Félix . . . (*M. Richard jette un coup d'oeil peureux du côté de Harry Hurry qui est au bord de la congestion*) Il faut faire quelque chose, c'est capital, l'IRTACS court un grave danger, la société, le monde . . .

HARRY HURRY — That's enough, Richard. (*à Félix*) Vous compris ?

FÉLIX, *écartant le rideau de fumée d'une main et de l'autre se frottant les yeux* — Ah ! Vous êtes toujours là ?

HARRY HURRY, *riant jaune* — Funny guy ! Very funny ! (*à Richard*) What do you do here ? You're no good. Félix rien compris.

RICHARD — Je fais de mon mieux . . .

HARRY HURRY, *tapant sur la table* — Shut up ! (*à Félix*) My very dear Félix . . .

FÉLIX, *avec un clin d'oeil à l'adresse de Richard* — Je suis prêt à tout, Monsieur.

HARRY HURRY, *se levant* — Good.

FÉLIX, *il se lève, ainsi que Richard* — Il paraît que c'est dangereux ?

HARRY HURRY, *très sérieux* — Who told you that ? (*à Richard, menaçant*) You are the one . . .

RICHARD, *reculant* — J'ai seulement dit . . .

HARRY HURRY, *se ravisant* — Never mind. Open the door.

Richard ouvre la porte avec des précautions infinies. Tous les trois sont sur le seuil de la salle B.

HARRY HURRY, *recueilli* — Now, it's time to be serious.

RICHARD, *déglutissant* — Oui, Monsieur. J'ai bien prévenu Félix.

Harry Hurry s'efface devant Félix qui pénètre en B. Richard attend; sa figure est empreinte de peur. Harry Hurry le pousse en avant et pénètre à sa suite en B.

HARRY HURRY, *fier* — Félix, meet the Big Boss (*il incline la tête en direction de la machine*)

RICHARD, *il s'incline profondément devant la machine.*

FÉLIX, *tout réjoui* — On dirait que c'est Noël.

HARRY HURRY, *très ennuyé* — The Big Boss doesn't like this kind of jokes.

RICHARD, *étranglé* — De grâce, Félix . . .

FÉLIX, *regardant tout autour* — Où c'est qu'il est, le Boss ?

HARRY HURRY, *désignant la machine* — Here. (*à la machine*) Please, forgive him. (*à Félix*) Now, sit down. And wait.

Il fait signe à Richard. Celui-ci tourne un bouton. La machine se met à ronronner comme un gros chat. Richard, dans sa voix et ses gestes, trahit une peur panique.

RICHARD, *plaçant un dossier dans la machine* — Votre dossier, Félix. Soyez cohérent. Bonne chance.

HARRY HURRY — Good luck.

Harry Hurry adresse à la machine une inclination de la tête. Richard s'incline profondément. Tous deux sortent et ferment la porte.

MACHINE (*ronronne très fort, puis s'arrête. L'écran s'allume. Lumière blanche. Voix d'homme complètement detimbrée, métallique. Texte dit recto tono.*)

Dossier programmé. Cas hors série. Attention. Questions préliminaires. Attention. Mon numéro matricule est : 10001. Vrai ou faux ?

Bruit de chronomètre.

FÉLIX — Ben, j'sais pas. Je l'ai jamais su par coeur. Moi, les chiffres, c'est pas comme Marguerite... Il me semble qu'on a perdu un zéro en chemin...

Le chronomètre s'arrête. Gong. Les lumières clignent.

MACHINE — Réponse nulle. Processus constaté avec action exogène : zéro.

FÉLIX — Je vous l'avais bien dit qu'il y avait un zéro...

MACHINE — Silence. Blocus mathématique. Attention. Question préliminaire. Nom et prénom : l'Heureux, Félix. Vrai ou faux ?

FÉLIX — Vous me connaissez, voyons !

MACHINE — Répondez. Urgent. Répondez selon les normes indicatrices de cohérence.

FÉLIX — Je m'appelle : Félix l'Heureux. C'est correct comme ça ?

MACHINE — Erreur. Correction. Dans l'ordre. L'Heureux, Félix. Vérifié. Attention. Age : trente-cinq ans. Vrai ou faux ?

FÉLIX — C'est vrai.

MACHINE, *une cloche sonne* — Bon point. Bonne réponse. Attention. Etat civil : Marié, un enfant de sexe féminin. Vrai ou faux ?

FÉLIX — Ben oui.

MACHINE, *une cloche sonne* — Bon point. Bonne réponse. Attention. Emploi : balayeur à l'IRTACS. Vrai ou faux ?

FÉLIX — Ah ! pour balayer, ça, je balaye. Même que...

MACHINE, *l'écran devient rouge. Léger sifflement* — Hors programme. Répondez vrai ou faux. Urgent. Répondez sans références tautologiques.

FÉLIX — Si vous ne me croyez pas, vous demanderez à Monsieur Richard.

MACHINE, *la lueur rouge s'intensifie* — Silence. Incohérence associative. Questionnaire de vérification des vertus opérationnelles. Attention. Répondez par oui ou par non. Par oui ou par non. Attention. J'aime mon emploi de balayeur.

FÉLIX — Ça dépend des jours . . .

MACHINE — Oui ou non. Oui ou non.

FÉLIX — On peut dire oui, si ça vous fait plaisir.

MACHINE — Pas de commentaire commutatif. Question. Répondez par beaucoup, assez, peu. Je pratique ma religion, déclarée : catholique et romaine. Réponse.

FÉLIX, *s'amusant* — Tu parles d'une question. Monsieur Richard m'avait dit que c'était dangereux votre affaire . . .

MACHINE, *fort sifflement* — Silence ! Les idées du dimanche ne gouvernent pas la conduite courante. Hors programme. Dernier appel. Réponse immédiate.

FÉLIX — Ben, là aussi, ça dépend.

MACHINE, *sonnerie d'alarme* — Insubordination répétitive. Refus de participation. Hors système. Autre question. Répondez par une seule possibilité. Attention. Je voudrais : être riche, être puissant, être connu, être aimé . . .

FÉLIX — Moi, je voudrais que Marguerite, Ange-Aimée, et puis moi . . .

MACHINE, *fort sifflement* — Non, hors question. Erreur sur les variables prédictives. Rentrez dans l'ordre de l'objectivité. Réponse. Immédiatement. Une seule des possibilités permises.

FÉLIX — J'y pense, là, vous aussi, ça vous prendrait une fenêtre . . .

MACHINE, *sonnerie d'alarme* — Complètement hors système. Refus de participation structurelle. Danger. Grave danger.

FÉLIX, *frétilant* — Enfin, ça va être dangereux.

MACHINE — Question. Que pensez-vous de notre régime politique ? Répondez par une seule possibilité : Il est excellent, très bon, bon, mauvais, très mauvais.

FÉLIX — Il me semble que les gens n'ont pas l'air heureux de vivre comme on les fait vivre.

MACHINE — Silence (*les lumières clignotent très rapidement*) Rappel : le principe d'incertitude ne doit pas être confondu avec le principe de plausibilité.

FÉLIX — Mettons que j'ai rien dit (*badinant*) Faut pas vous énerver comme ça.

MACHINE — Questionnaire sur l'environnement. Aimez-vous vos voisins ? Votre fille ? Votre femme ?

FÉLIX — Moi, j'aime tout le monde. Ça n'a pas l'air d'être votre cas.

MACHINE — Silence. Silence. Equation non casuelle. Question. Répondez par une seule des possibilités. Je fais l'amour une fois par mois, deux fois par mois, trois fois par mois, une fois par semaine, deux fois par semaine, trois fois par semaine, une fois par jour. Réponse.

FÉLIX, *s'amusant ferme* — Faudrait demander ça au comptable de l'IRTACS.

MACHINE — Silence. Répondez. Dernier appel.

Un peu de fumée se dégage de la boîte.

FÉLIX — Hé hé ! C'est défendu de fumer.

MACHINE — Alerte. Accélération d'incohérence. Attentat contre le système. Surcharge des circuits. Cartes perforées en fuite. Avez-vous un aquarium ?

FÉLIX — Non.

MACHINE — Un chat ?

FÉLIX — Non.

MACHINE — Une belle-mère ?

FÉLIX, *pouffant* — Non. On va finir par se comprendre.

MACHINE — Un passe-temps ?

FÉLIX — Non. Le temps passe tout seul.

MACHINE — Une habitude cachée ?

FÉLIX, *tirant son radio de sa poche* — J'ai mon radio. Mais je ne le cache pas. (*collant son oreille au transistor*) Il me semble qu'elle ne devrait pas tarder. On va l'écouter ensemble.

MACHINE, *fumant de plus en plus. Les couleurs se confondent* — Corps étranger... gloup... étrange... gloup... Danger... Attention. Urgence. Attenzione. Verboten... Silence ! Immobilité totale ! A vos rangs, fixe !

FÉLIX — Un peu de musique, ça va vous faire du bien. Ça calme les nerfs. (*écoutant le transistor*) Un peu de patience, elle va venir.

MACHINE, *commençant à se détraquer pour de bon. Une pièce tombe par terre. Borborygmes.* — Inassimilable... gloup... intolérable... gloup... irrécupérable... (*sonnerie très forte. Fumée*)

Asseyez-vous. Repos fixe. Hédonomanie, frustration participative. Out. Silence. Vous briserai. Usage du balai seul permis. De gauche à droite, non pas de droite à gauche. A mettre hors d'état de nuire. A purger. Cinquième colonne. Alerte. Agent double. A fusiller. A pendre. Bon pour la chaise à gaz, la chambre électrique. (*détonation*) Au secours... Cas de dissension. Unité du parti compromise. Esprit subversif... gloup... subodorant... gloup... submersible... subpoena... (*la voix s'embarrasse*)

FÉLIX, *se lève et va vers la machine à qui il donne de petites tapes comme à quelqu'un qui s'est étouffé* — Ça va aller mieux, ça va aller mieux. (*faible détonation*) Tiens, ça digère, vous voyez.

MACHINE, *voix faiblissante parmi de faibles détonations* — A tuer... à tuer... danger mortel... l'ennemi... dans la place... l'hypermanie de s'autodéterminer... à tuer... L'égalitarisme à tout prix personocollectif... à tuer... au secours... à l'ordre... la vérité... la seule vérité... à mort les balais... les ba... les ba... les baba...

La machine s'étouffe et se tait. Forte détonation.

La porte s'ouvre brusquement. Surgit Harry Hurry, suivi de M. Richard.

HARRY HURRY — What's going on? Good God! (*il tombe à genoux devant ce qui reste de la machine*) (*à Félix*) Out! Get out!

RICHARD, *hagard* — Félix... Félix...

FÉLIX, *à Harry Hurry* — Votre machine, elle prend les choses trop à coeur.

HARRY HURRY — You are fired!

RICHARD — Oh non! Félix, qu'avez-vous fait?

FÉLIX — J'sais pas. Demandez à la machine. (*à regret*) En tout cas, il n'y a rien de dangereux là-dedans.

Pendant tout ce temps, le « feu d'artifice » se préparait; maintenant, il commence pour de bon, alors que Félix, suivi de M. Richard, passe de B en A.

HARRY HURRY, *à Félix* — You damned stupid block head, you bastard! (*à la machine*) Boss oh boss, what has he done to you?

RICHARD — Félix! Félix, attendez! Ne partez pas, je vous en supplie.

Il tente de retenir Félix en A.

FÉLIX — J'ai plus rien à faire ici. Adieu, Monsieur Richard. Pauvre Marguerite, elle n'aura jamais de chance.

RICHARD, *soudain vieux, triste, piteux* — Félix . . . pourquoi ? Je vais être seul . . .

FÉLIX, *pendant que la voix commence à chanter, fait une mimique et un geste d'impuissance.*

HARRY HURRY, *sa voix domine difficilement le feu d'artifice qui se répercute en A* — Richard ! Help !

RICHARD, *il hésite, puis se détourne de Félix et se dirige vers son patron, qui est toujours aux prises avec des manifestations d'incohérence.*

FÉLIX, *en se retirant, il reprend avec la voix la seconde partie de la strophe.*

VOIX — Quand nous serons heureux

Ce s'ra la fin du monde
 Nous fermerons les yeux
 Aux machines qui grondent
 Quand nous serons heureux
 Nous fermerons les yeux
 Ce s'ra la fin du monde
 Aux machines qui grondent.

N.B. : Entre la fin de cette scène et le début de la scène suivante, la voix continue à chanter.

SCÈNE QUINZIÈME

DANS UN PARC. Un banc. La voix chante. Félix vient s'asseoir sur le banc où se trouve déjà un clochard. Celui-ci est plutôt vieux, d'allure débonnaire, avec un quelque chose dans l'accoutrement qui devrait suggérer que nous n'avons pas affaire à une épave, mais plutôt à un être marginal.

VOIX — Quand nous serons heureux

Jusqu'à la fin du monde
 Nous fermerons les yeux
 L'eau du coeur est profonde
 Quand nous serons heureux

Nous fermerons les yeux
 Jusqu'à la fin du monde
 L'eau du coeur est profonde.

CLOCHARD, *désignant le transistor* — Qu'est-ce que tu écoutes ?

FÉLIX — Vous entendez ?

CLOCHARD, *se rapprochant* — Presque pas. On dirait que c'est une voix de femme.

FÉLIX, *surpris et joyeux* — Oui, oui.

CLOCHARD, *se rapprochant davantage* — Mais je comprends pas les mots.

FÉLIX — C'est une chanson qui est toujours pareille, et qui n'est pas toujours pareille. C'est difficile à expliquer..

CLOCHARD, *regardant Félix* — Ça vient de quel poste ?

FÉLIX — J'sais pas. Ailleurs, le radio marche pas.

CLOCHARD, *il secoue la tête et fait une moue pour signifier qu'il comprend, ou devine. Il sort de sa poche un petit flacon* — T'en veux ?

VOIX, *elle chante toujours; après la première strophe, elle enchaîne :*

Quand nous serons heureux
 Exilés de mémoire
 Nous fermerons les yeux
 Quelle eau est bonne à boire
 Quand nous serons heureux
 Nous fermerons les yeux
 Exilée de mémoire
 Quelle eau est bonne à boire

CLOCHARD, *après avoir bu une rasade, il tend l'oreille* — Je l'entends un peu (*il sourit*) Quelle eau est bonne à boire . . .

Il rit franchement.

FÉLIX, *riant lui aussi* — C'est pas pour vous qu'elle dit ça.

Son sourire devient un peu triste.

Silence. La voix se tait.

FÉLIX — C'est fini pour aujourd'hui.

CLOCHARD, *ayant bu une autre rasade* — Tu es triste, mon gars ?

FÉLIX — Un peu oui. Je pense à elle.

CLOCHARD — Qui ça ?

FÉLIX, *désignant le radio* — Elle. Elle me fait penser à Marguerite.

CLOCHARD — Marguerite ?

FÉLIX — C'est ma femme. J pense aussi à Ange-Aimée.

CLOCHARD — Ça fait du monde, tout ça.

FÉLIX — C'est ma fille. Je n'ai plus de travail. Ils m'ont mis dehors.

CLOCHARD, *prenant une autre rasade* — Prends un coup, ça va te remonter.

FÉLIX — Non, merci. (*il se lève, puis son visage s'éclaire. Il aperçoit, au bout opposé du banc, une sphère contenant une marguerite, tout à fait identique à celle de la boutique*) C'est à vous ? Je peux ?

Il la prend dans sa main, l'examine.

CLOCHARD — J'ai trouvé ça dans une poubelle. Penses-tu que je pourrais avoir une bouteille en échange ? (*silence*) Tu veux pas me l'acheter ?

FÉLIX, *médusé, dans un murmure* — Elle est belle . . .

CLOCHARD — Ton radio, tu me le donnerais pas pour la fleur ?

FÉLIX — Mon radio ?

CLOCHARD — D'abord qu'il ne marche pas.

FÉLIX — Oui, mais elle . . .

CLOCHARD — Elle ne sera pas toute seule, elle va être avec moi.

FÉLIX — Peut-être qu'elle ne voudra plus chanter. Elle est un peu capricieuse, vous savez. (*regardant la marguerite*) C'est Marguerite qui serait contente. (*regardant le radio*) Vous allez en prendre soin ? Vous allez chanter des fois avec elle ?

CLOCHARD — Crains pas. Toi et moi on est de la même famille. Elle ne sera pas dépaylée.

FÉLIX — Bon. (*il tend son radio au clochard*) Comme ça, j'arriverai pas les mains vides.

CLOCHARD — C'est pour ta femme hein ? (*Félix fait signe que oui avec un pâle sourire*) Dis pas un mot en lui donnant la fleur. Laisse-la être heureuse un petit bout de temps. Elle saura toujours assez vite que tu es chômeur.

FÉLIX — Oui, c'est une bonne idée. Mais après . . .

CLOCHARD — Après, si tu veux, je t'invite sur mon banc. On boira . . . euh . . . on trouvera un moyen de se débrouiller. Ç'a l'air de rien, mais (*il se touche la tête*) il y a encore des idées là-dedans.

FÉLIX, *se rasseyant* — Si vous voulez une autre bouteille, ça vous prendrait peut-être le radio et puis . . . et puis la fleur . . .

CLOCHARD, *soudain très attentif à Félix. Avec une grande douceur* — Va vite chez toi, mon gars, t'arrête pas en chemin.

FÉLIX — On va se revoir ?

CLOCHARD — Pourquoi pas ? Je suis toujours sur mon banc.

FÉLIX — Même quand il pleut, même l'hiver ?

CLOCHARD — Toujours. (*riant*) Tôt ou tard, il se met à faire beau.

FÉLIX, *riant* — Vous, vous avez le secret d'être heureux.

Il s'éloigne en se dandinant.

CLOCHARD, *il regarde Félix s'éloigner, puis il dit à voix forte* —
Qu'est-ce que c'est, ton nom ?

FÉLIX, *de loin* — Félix.

CLOCHARD, *pour lui-même* — Sacré Félix.

SCÈNE SEIZIÈME

On aperçoit l'arrière d'une ambulance. On voit l'escalier, CHEZ FÉLIX. Marguerite, entièrement couverte d'un drap, est transportée sur une civière. Félix arrive, essoufflé. Il tient la sphère pressée contre sa poitrine. Félix regarde et peu à peu son visage se décompose. Il regarde la fleur, il regarde la civière qui passe. La sphère tombe des mains de Félix et se brise. Félix se met à genoux, tâchant de dégager la marguerite des morceaux de verre. Il essuie la fleur avec son mouchoir. Claquement de portières, sirène. Félix se relève, tenant la fleur sur ses paumes ouvertes. La figure de Félix n'est plus que douleur.

SCÈNE DIX-SEPTIÈME

CHEZ FÉLIX, dans la cuisine. C'est la fin de l'après-midi. Félix est assis à la table. Au milieu de celle-ci : la marguerite dans un verre d'eau. Félix achève de déchirer la police d'assurance. Sur un fragment de celle-ci, il lit : « En tout temps pendant que cette police sera en vigueur, la personne assurée pourra faire modifier le mode de règlement de l'assurance... » Sans trop s'en rendre compte, il prend la fleur, la fait tourner délicatement entre ses doigts, boit un peu de l'eau du verre. Sur une chaise, bien en évidence, une robe blanche, pour le « mariage » d'Ange-Aimée, et un voile, avec un petit bouquet de fleurs artificielles (des

pissenlits ou quelque chose du genre). Entre Ange-Aimée, avec son sac d'école, les poings sur les yeux. Félix se lève, s'approche d'elle, la débarrasse de son sac. Ange-Aimée garde les poings sur les yeux. Félix se penche vers elle.

FÉLIX — Maman . . .

ANGE-AIMÉE, *fait signe que oui de la tête.*

FÉLIX — Tu le sais ?

ANGE-AIMÉE, *fait signe que oui de la tête. Elle découvre un oeil, pointe un doigt vers le plafond.*

Silence. Félix se met à genoux, attire sa fille dans ses bras. Ange-Aimée se blottit contre Félix, enfouit sa tête au creux de son épaule.

FÉLIX, *très doucement* — On ne va pas rester tout seuls, on va aller la retrouver, on va être comme avant, tous les trois. (*se dégageant un peu*) Regarde-moi, mon Ange (*elle garde les poings sur les yeux*). Regarde, je ne suis pas triste, moi (*il offre un sourire piteux*) (*silence*) Mais j'y pense : ton mariage ? Où est passé Michel ?

ANGE-AIMÉE, *regarde intensément vers la chaise où est la robe. Félix suit son regard. Elle pleure silencieusement en faisant non de la tête.*

FÉLIX — Il ne viendra pas ?

ANGE-AIMÉE, *pleurant toujours, elle baisse les yeux, restant sans bouger, bras ballants, faisant signe que non de la tête.*

Félix pleure doucement à son tour, pendant qu'il essuie de ses doigts les larmes de sa fille.

Alors Félix et Ange-Aimée resserrent leur étreinte, se balançant légèrement comme pour endormir le mal.

FÉLIX, *voix étouffée* — Si tu veux, on va se marier tous les deux . . .

ANGE-AIMÉE, *se dégage juste assez pour qu'on voit son visage. Elle sourit à travers ses larmes.*

FÉLIX, *même jeu qu'Ange-Aimée.*

Le sourire des deux devient un rire. Félix se lève, prend Ange-Aimée dans ses bras et la fait tourner comme dans une espèce de valse improvisée. Dehors, le soir tombe. L'enseigne de l'IRTACS s'allume. Au passage, Ange-Aimée allume la lumière de la cuisine. L'enseigne aussitôt s'éteint alors que valsant toujours, Félix et Ange-Aimée rient de bon coeur.

SCÈNE DIX-HUITIÈME

AU PARC, le soir. Lueur d'un réverbère. Le clochard est à demi-couché sur le banc, une bouteille presque vide à la main. D'abord, on voit la tête du clochard en gros plan.

CLOCHARD, hilare — Vous marier ! tous les deux ? Sacré Félix !

Il s'esclaffe.

On voit alors Félix et Ange-Aimée. Celle-ci est en robe blanche, avec voile et bouquet. Félix, endimanché, porte la marguerite à sa boutonnière.

CLOCHARD, hochant la tête et essayant de s'asseoir — Ton radio, tu sais, je l'ai plus, j'avais soif . . . T'es pas fâché ?

FÉLIX, avec un demi-sourire — Non, ça n'a pas plus d'importance. Vous ne voulez pas nous marier ?

Il adresse un clin d'oeil, bien appuyé, au clochard.

Le clochard répond par un clin d'oeil également appuyé.

Ange-Aimée fait de même. Rire des trois.

CLOCHARD, il entreprend de se mettre debout — C'est une chose grave. (Il rajuste ses vêtements, farfouille dans son veston, tire un petit flacon qu'il remet prestement à sa place) Non, pas ça (puis il trouve ses lunettes, les met) Bon. (chambranlant) Approchez-vous, mettez-vous là. Surtout, bougez pas, j'ai assez de misère à m'enligner comme ça. (il se râcle la gorge) on va d'abord se recueillir. (tous ferment les yeux. Silence. Le clochard, chambranlant de plus belle, tombe assis sur le banc) Ça commence bien.

CLOCHARD, à Félix — Aide-moi. (une fois debout, mais chambranlant toujours un peu, avec une élocution pâteuse, s'efforçant d'être grave) Félix et . . .

FÉLIX, comme un souffleur au théâtre — Ange-Aimée.

Pendant toute la réplique du clochard, Félix et Ange-Aimée demeureront immobiles, yeux baissés, graves.

CLOCHARD — Félix et Ange-Aimée, donnez-vous la main (ce qu'ils font lentement, sans se regarder), et songez que l'union d'un homme et d'une femme est toujours . . . souvent . . . heu . . . parfois . . . une chose qui dure toute la vie. Rien sous le ciel et sous . . .

euh . . . sur la terre . . . rien n'est plus beau, même si ça arrive tous les jours, qu'un homme et une femme qui vont . . . (*considérant Ange-Aimée*) qui vont . . . ouais . . . que deux mains d'amoureux comme ça l'une dans l'autre, on dirait que c'est tellement fait pour aller ensemble que ça l'air d'être rien qu'une main . . . euh . . . (*il se mouche*) (*à Félix*) L'anneau.

FÉLIX, *absent, ne bronche pas. Ange-Aimée lui secoue la main* — Hein ?

CLOCHARD — L'anneau.

FÉLIX, *sans comprendre* — L'anneau ?

CLOCHARD — Ben oui, l'anneau.

FÉLIX, *il fouille dans ses poches* — L'anneau . . . l'anneau . . . l'anneau. (*s'immobilisant*) Y a pas d'anneau.

CLOCHARD, *se laissant choir sur le banc* — Pas d'anneau, pas de mariage (*il vide la bouteille*) C'est la loi.

Félix et Ange-Aimée se regardent, désespérés.

CLOCHARD, *avec une mine malicieuse* — Mais il y a toujours moyen de s'arranger. (*il enlève son propre anneau et le tend à Félix*) Tiens, mon gars. Il va être un peu grand pour . . . pour Madame (*Ange-Aimée sourit en baissant les yeux*) Vous y mettez un doigt chacun (*il rit grassement*) On continue. (*Aidé par Félix, il se remet debout, chambranlant toujours*) Attention. (*court silence*) Félix, acceptez-vous de prendre pour épouse Ange-Aimée ici présente ?

FÉLIX — Oui.

CLOCHARD — Ange-Aimée, acceptez-vous de prendre pour époux Félix ici présent ?

ANGE-AIMÉE, *elle fait signe que oui.*

Sur un signe du clochard, Félix passe l'anneau au doigt d'Ange-Aimée. Celle-ci et Félix se font face, se donnant la main.

CLOCHARD, *il pose avec peine sa main sur les mains de Félix et d'Ange-Aimée* — Maintenant, que plus rien ne vous sépare, dans ce monde et dans les autres mondes, que le soleil et les nuages, la pluie et les vents, que les morts et les vivants, que tous et toutes chantent une louange sans fin, Alleluia, Amen.

FÉLIX, *en écho* — Amen.

CLOCHARD — J'ai pas fini. (*il reprend son équilibre un moment compromis*) Maintenant, que tous les hommes et toutes les femmes qui sont venus et qui viendront sur la terre, que chacun et chacune qui n'ont pas eu de chance et qui en auront jamais... (*il se râcle la gorge*) que chacun et chacune avec des mains vides comme... avec un coeur plein de trous... que chacun et chacune (*il se gratte derrière l'oreille*) se trouvent une petite place bien au chaud dans vos mains, maintenant et toujours, pour les siècles des siècles, Alleluia, Amen. (*il regarde Félix et répète, plus haut*) Amen.

FÉLIX — Amen.

CLOCHARD, *se laisse tomber sur le banc en s'épongeant le front* — Ouf, j'ai une de ces soifs.

Félix et Ange-Aimée, l'air heureux, s'approchent du clochard. Ange-Aimée pose un baiser sonore sur la joue du clochard.

FÉLIX, *souriant* — Vous l'avez bien mérité.

CLOCHARD, *souriant et cherchant à s'allonger sur le banc* — Ça fait une éternité que j'ai pas travaillé fort comme ça.

FÉLIX, *pendant qu'Ange-Aimée étouffe un bâillement* — Faut qu'on s'en aille. On vous oubliera jamais.

CLOCHARD, *sortant son petit flacon* — Vous allez partir tout de suite comme ça ? (*brandissant son flacon*) Santé (*il prend une gorgée*) Où c'est que vous allez ?

FÉLIX, *la main sur l'épaule d'Ange-Aimée, à moitié endormie* — Marguerite nous attend. On n'est pas arrivé au bout du voyage.

CLOCHARD — Elle est loin, Marguerite ?

FÉLIX, *prenant Ange-Aimée dans ses bras, il répond avec un sourire ambigu* — J'sais pas. On finira bien par trouver. (*baissant le ton*) Pendant qu'elle dort, on va partir. (*Légère hésitation, puis faisant un clin d'oeil*) Un jour, on se retrouvera, quand on sera tous heureux...

Il rit tout bas.

CLOCHARD, *riant tout bas* — Sacré Félix.

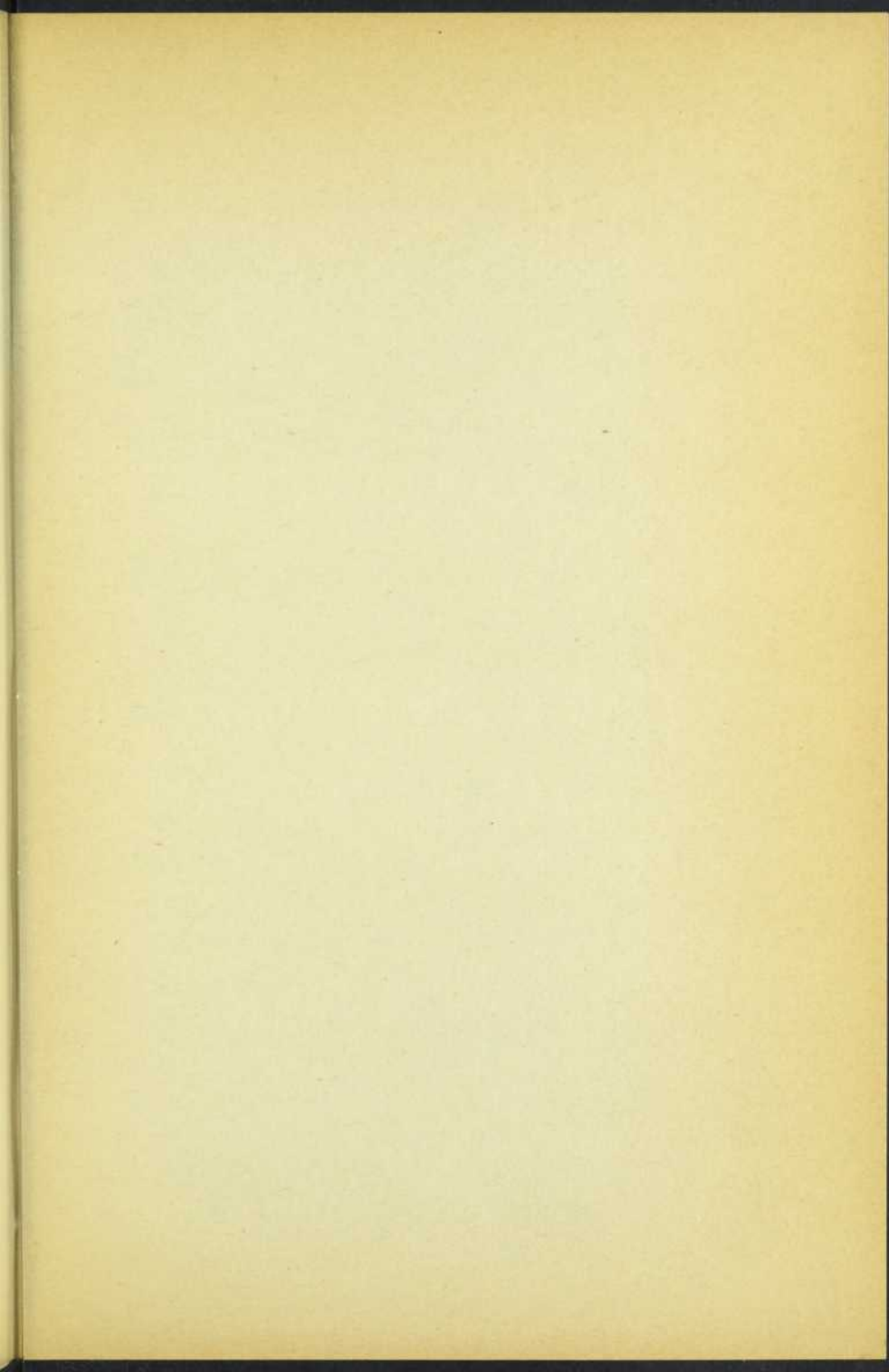
Félix s'éloigne lentement, portant Ange-Aimée dans ses bras. Il a l'air calmement heureux. Le clochard est resté allongé sur son banc. Alors que Félix s'éloigne, le clochard commence à chanter. Félix s'arrête un très court moment,

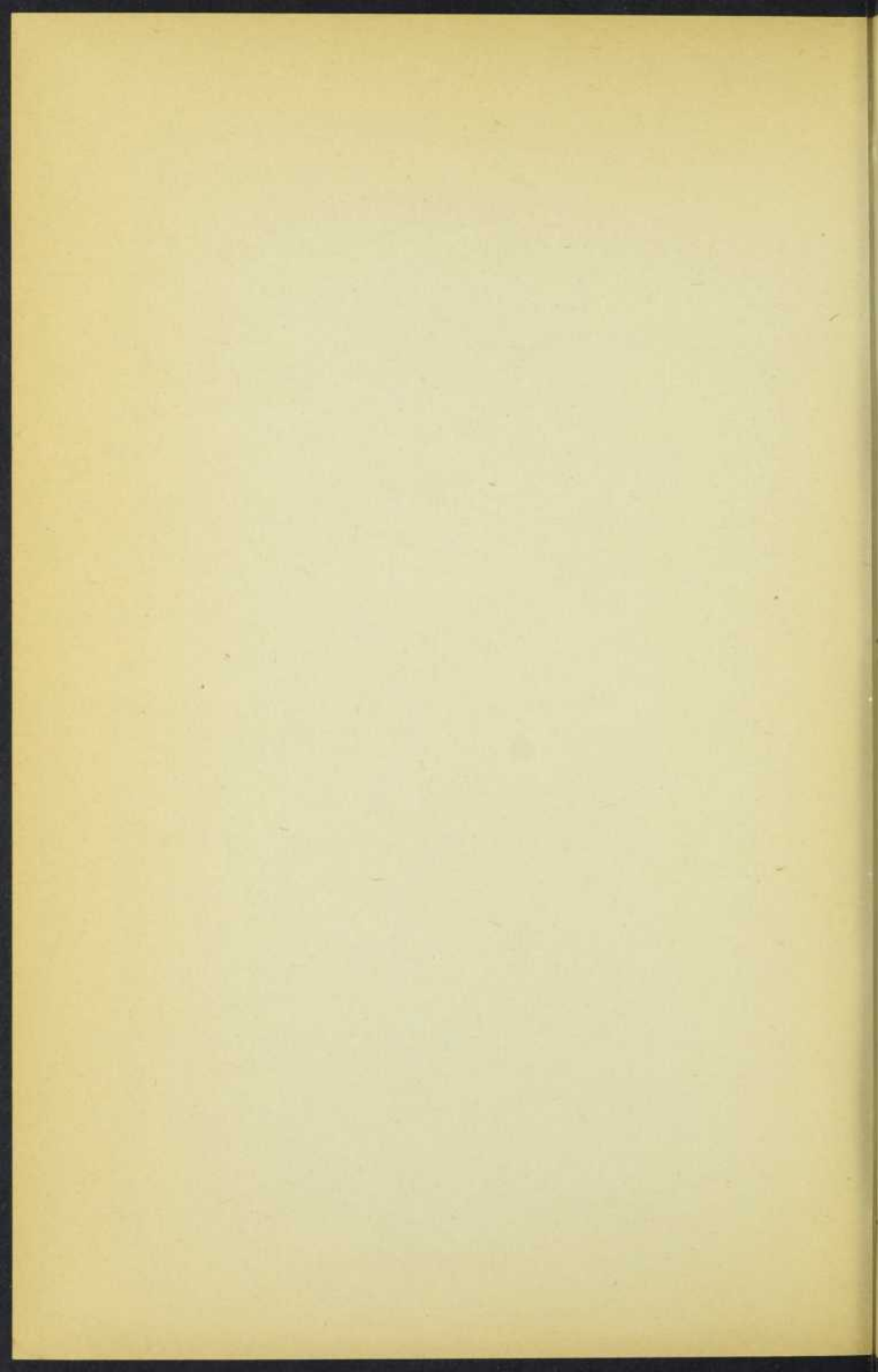
puis reprend sa marche, un sourire aux lèvres. Au fur et à mesure que Félix s'éloigne du banc, la voix du clochard diminue d'intensité.

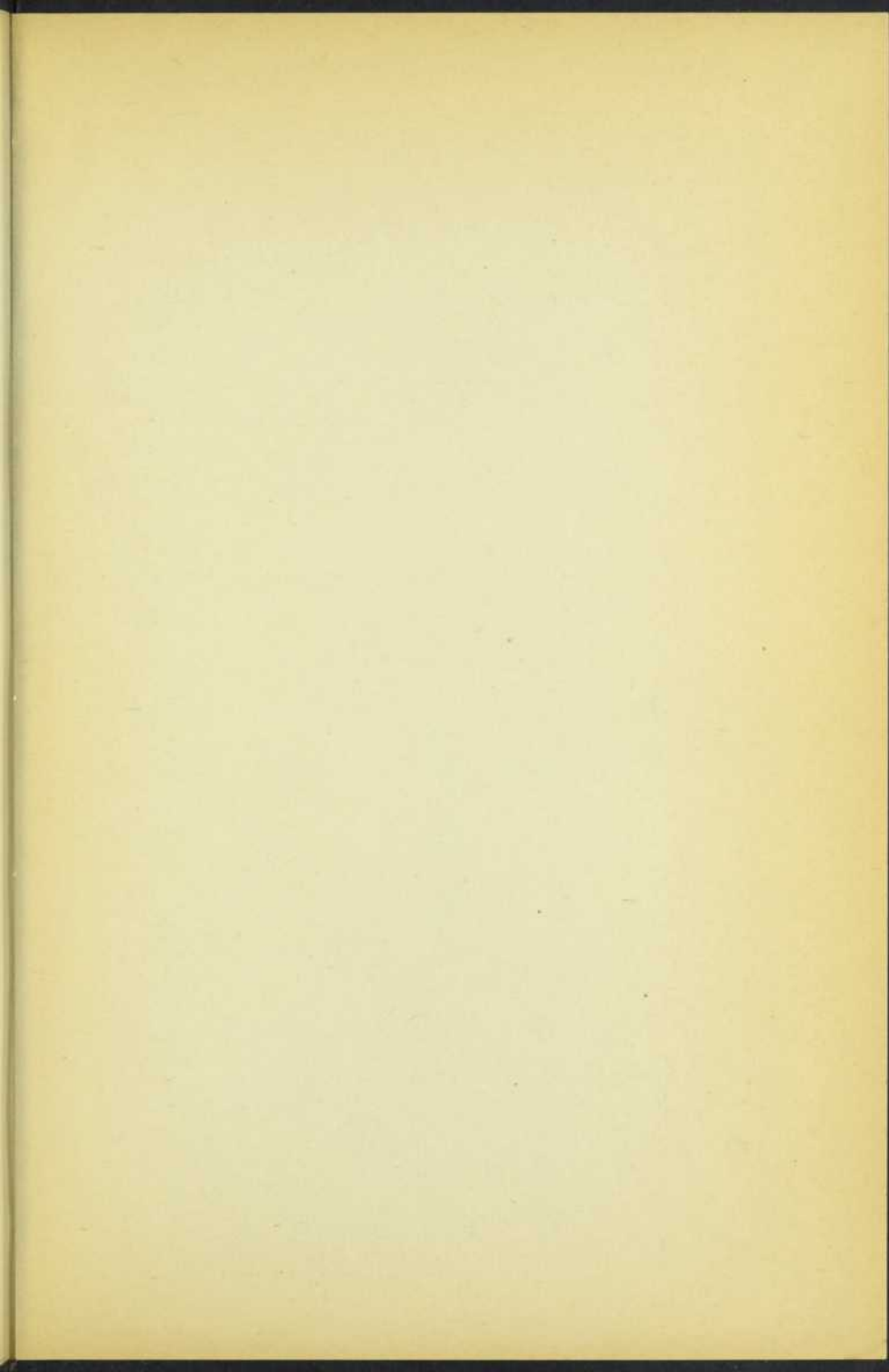
CLOCHARD, *chante* — Quand nous serons heureux

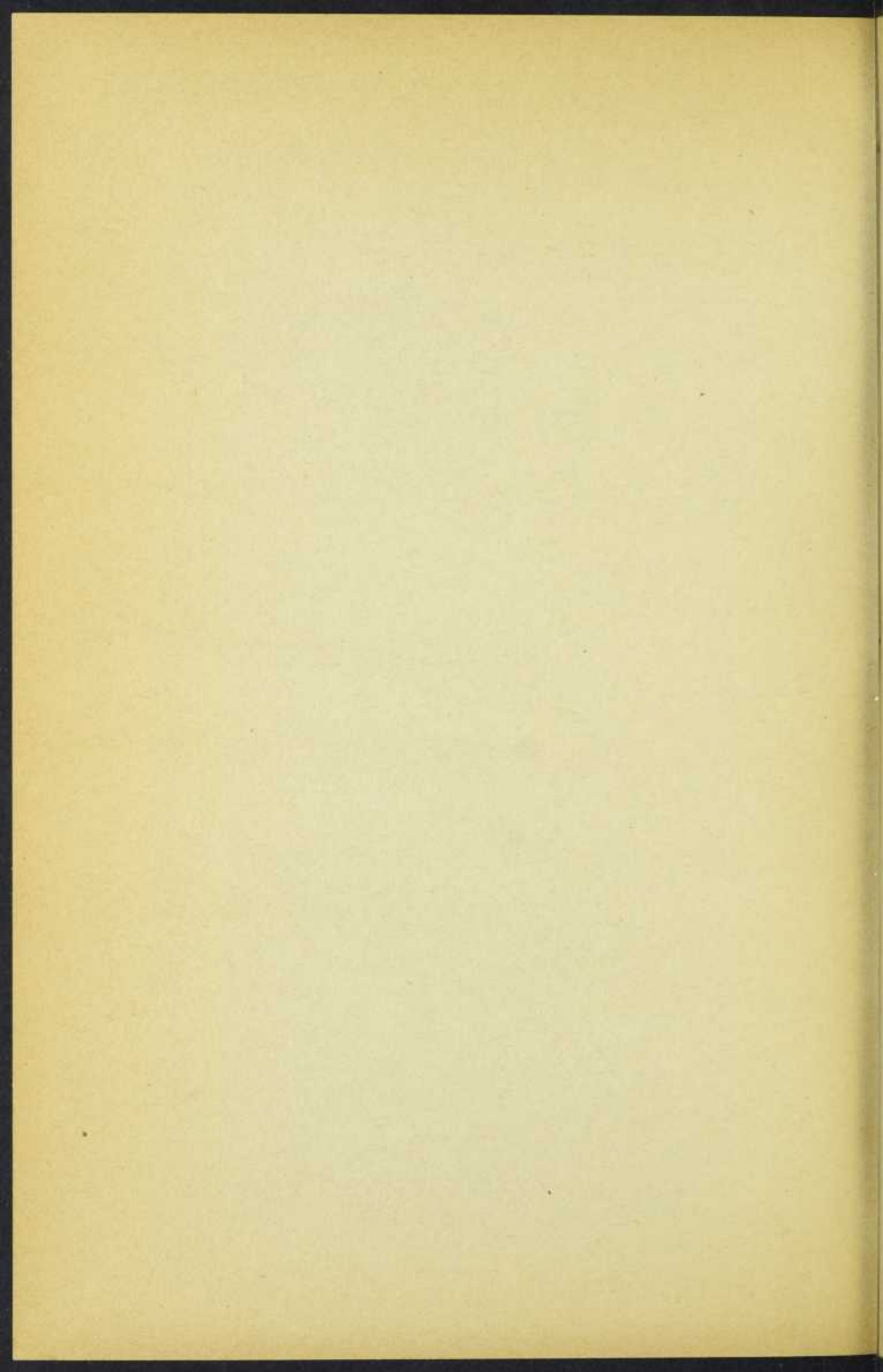
D'un rire sans couture
Nous fermerons les yeux
A toute déchirure
Quand nous serons heureux
Nous fermerons les yeux
D'un rire sans couture
A toute déchirure
Quand nous serons heureux
Comme l'oiseau désir
Nous fermerons les yeux
Pour naître il faut mourir
Quand nous serons heureux
Nous fermerons les yeux
Comme l'oiseau désir
Pour naître il faut mourir.







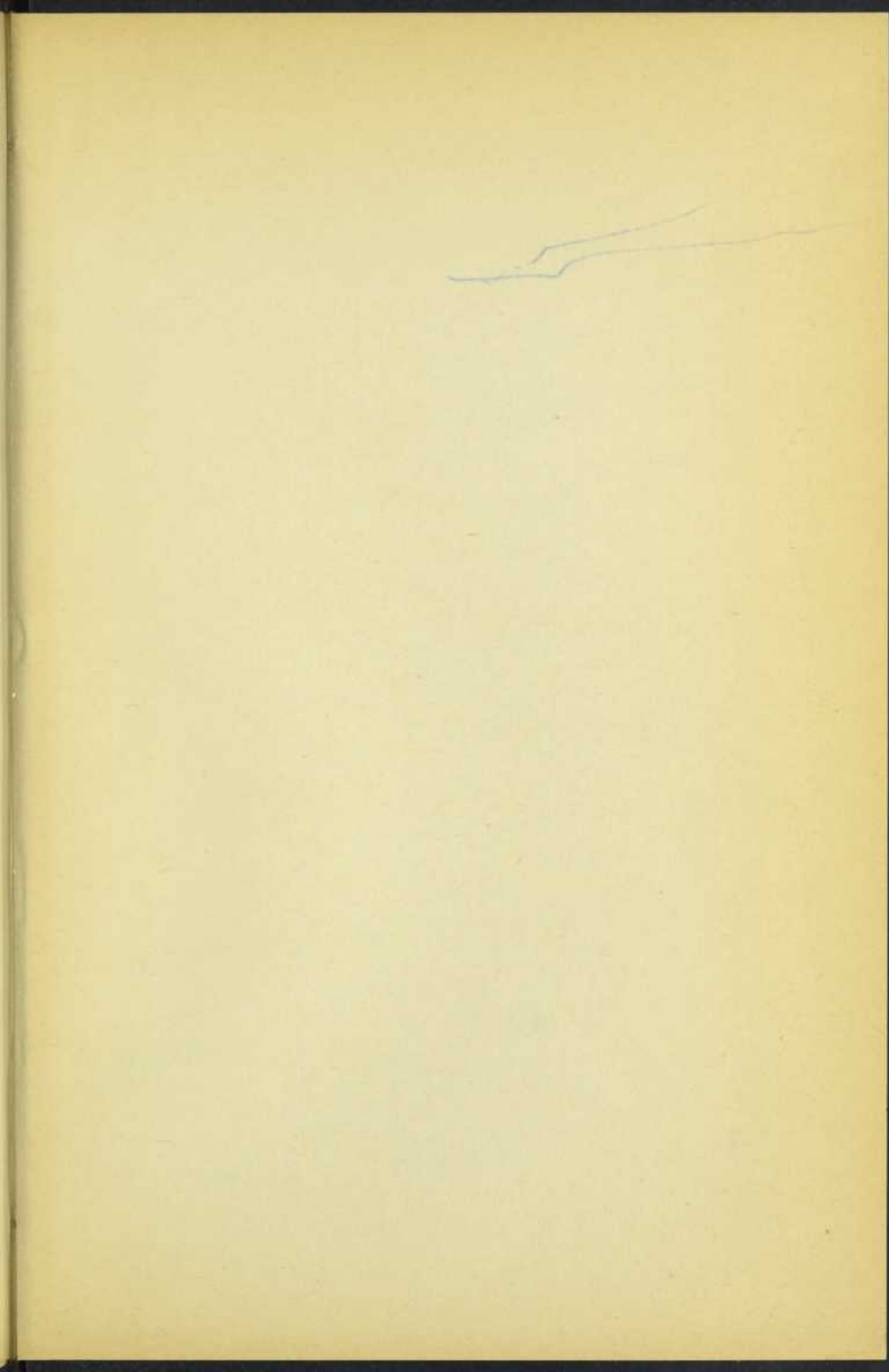


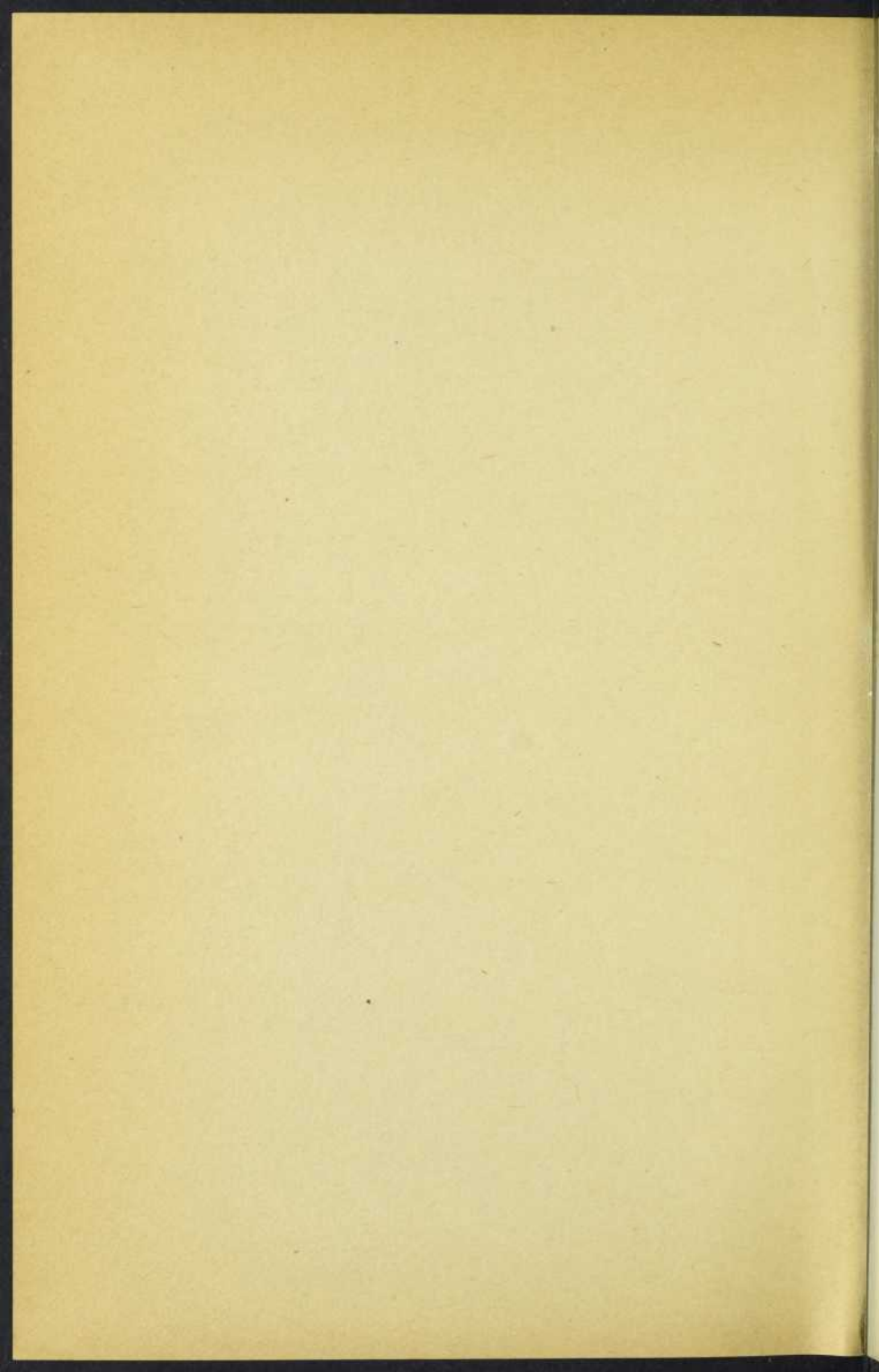


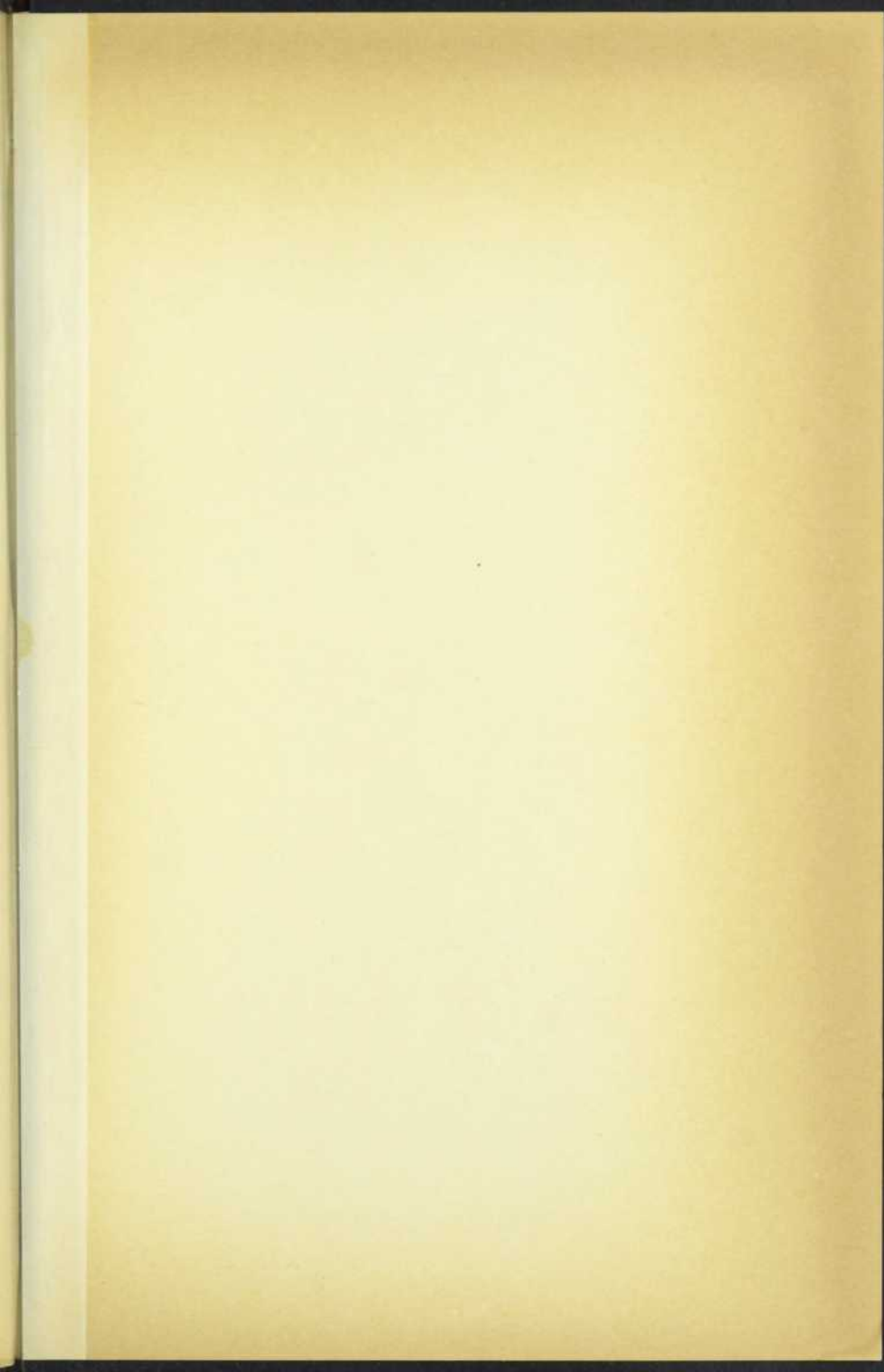
ACHEVÉ
D'IMPRIMER
CE SEIZIÈME
JOUR
D'AVRIL
MIL NEUF CENT
SOIXANTE-DIX
SUR LES PRESSES
DES
ATELIERS
JACQUES GAUDET
LIMITÉE
À SAINT-HYACINTHE

IMPRIMÉ
AU
CANADA

PRINTED
IN
CANADA







**Les Ecrits
du Canada français
ont publié 31 pièces
de théâtre**

Marcel Dubé Zone
Marcel Dubé Florence
Marcel Dubé Octobre
Marcel Dubé Virginie
Anne Hébert La Mercière assassinée
Anne Hébert Le Temps sauvage
Robert Elie L'Etrangère
Robert Elie Le Silence de la ville
Robert Elie La Place publique

Yves Thériault Le Samaritain
André Laurendeau La Vertu des chattes
André Laurendeau Deux femmes terribles
André Laurendeau Marie-Emma
François Moreau Les Taupes
Guilbault-Gauvreau Le Coureur de marathon
Eugène Cloutier Le Dernier Beatnik
Eugène Cloutier Hôtel Hilton, Pékin

Gilles Derome Qui est Dupressin?
Claire Tourigny La Crue
Marc Lescaillot Les Muses de la Nouvelle-France
Andrée Thibault Elisabeth
Andrée Maillet Le Meurtre d'Igouille
Andrée Maillet La Montréalaise
Andrée Maillet Souvenirs en accords brisés

Jacques Ferron La Sortie
Jacques Ferron Le coeur d'une mère
Alec Pelletier Le Festin des morts
Jacques Languirand Les Cloisons
Michel Greco Les Pigeons d'Arlequin
Jacques Brault La morte-saison
Jacques Brault Quand nous serons heureux

